

Des mêmes éditions

BD adulte

Coup deux barres (2017)

Vent de face (2021)

Des féministes dans quel genre ? (2022)

livre jeunesse

À quoi tu joues ? (2019)

Juste un bisou (2021)

Viens on joue (2022)

Prix : 12€

Édition et couverture : Les Trois Canards

Site internet : <http://lestroiscanards.ouvaton.org>

Contact : lestroiscanards@riseup.net

Premier tirage, avril 2023

Imprimé à Copymédia (Canéjan, 33)

Dépôt légal : avril 2023

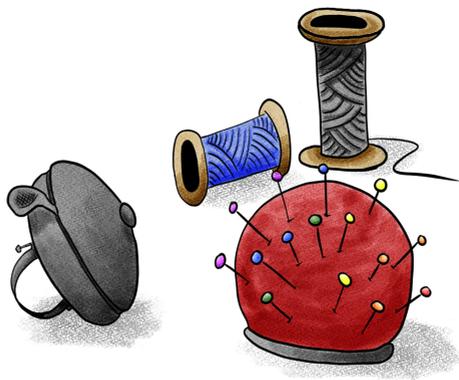
ISBN : 978-2-9567325-6-3



La police d'écriture utilisée dans ce livre est Sylexiad, créée par Robert Hillier. Elle a été pensée dans le but de faciliter la lecture pour les personnes dys (dyslexiques, dysorthographiques...)

L'ATELIER DES MIRACLES

Les activités cachées d'un atelier
d'auto-reparation de velo et de couture



Par Benjamin Pichot-García

avec l'aide et le soutien de toutes les personnes citées en
remerciements

Préface de Guillaume Sabin

Atelier : lieu où des artisan·es ou des ouvrier·es travaillent en commun.

La cour des Miracles était, sous l'Ancien Régime, un ensemble d'espaces de non-droit composé de quartiers de Paris, ainsi nommés car les prétendues infirmités des mendiants qui en avaient fait leur lieu de résidence ordinaire y disparaissaient à la nuit tombée, « comme par miracle ».¹

1. Définitions extraites de *Wikipédia, l'encyclopédie libre et participative*.

Remerciements

Merci aux récupérien·nes et sympathisant·es de l'association que j'ai interrogé·es : Delphine, Hicham, Nina, Jacqueline, Jean-Marie, Benoît, Apolline, Arnaud, Gilbert, Fred, Lena, Améli·e, Isa, Marion, Maria, Joséphine, Thomas & Barbara, Mélody, Victor, Jacinte, Beata, Zineb, Pauline, Ibraïma, David, Christelle, Maryse, Mahalia, Olivia, Laura, Claire, Bruno...

Bravo et merci à Margaux qui m'a mis à disposition son bel entretien collectif sur l'importance d'une association en temps de pandémie. Et merci aux récupérien·nes qu'elle a interrogé·es : Gérard, Annie, Delphine Origami, Bruno.

Merci aux personnes qui m'ont aidé, encouragé, corrigé, annoté, complété, conseillé : Margot, Camille, Stéphanie, Carole, Guillaume, etc. Merci tout particulièrement à Ludovic qui s'est porté volontaire pour l'énorme travail de mise en page de ce document.

Écrire ce livre aura duré trois ans (entretiens, transcription, lecture, rédaction, correction...) et il aura également nécessité de nombreuses heures de travail bénévole (entretien, relecture, discussion, correction, mise en page).

Les images, lithographies, linogravures, collages et dessins sont issues des archives de Récup'R et de Chasse-Goupille. On les doit à : Diana (Le plan du nouveau local de Récup'R), Magda (Mains tenant une carte), Lena (Enfant à vélo & Nasrédine Hodja), Quentin (this machine kills fascists), Una (En attendant la sieste), Gra (Le vélo contre la montre & Un rêve de Vélorution), Héloïse (Direction vélonomie), Améli·e (Une mécanicienne au travail), le collectif « à vélo Simone » de l'atelier du Chat Perché à Lyon (La mécanique sans force, mécanique pour toutes) et moi-même (le reste).

L'ATELIER DES MIRACLES

Merci aussi aux éditions des Trois Canards, Anormally et Croüch, pour leur travail, leur réactivité et leur aide en général (pressez-vous de lire leurs bédés!).

D'autres remerciements et saluts chaleureux aux camarades de l'Hereux Cyclage le réseau des ateliers participatifs et solidaires d'auto-réparation.

Merci également aux enseignant·es et praticien·nes qui ont animé pendant plusieurs années le Diplôme Universitaire « Éducation Populaire et Transformation Sociale » à l'université de Rennes. Sans elleux je n'aurais sans doute jamais écrit le mémoire Récup'R, un atelier participatif et solidaire de vélo et de couture, ce n'est pas que de la couture et du vélo ! (Mémoire sur les activités cachées de l'atelier & beaucoup d'autres choses) dont ce livre est la synthèse révisée et actualisée.

Enfin, merci à Guillaume Sabin qui a cru en ce livre et qui a prodigué de nombreux conseils pour qu'il existe.²

2. Waquet Française, *Dans les coulisses de la science, Techniciens, petites mains et autres travailleurs invisibles*, Édition CNRS, 2022. « Ce livre donne à voir la présence nombreuse dans les institutions de la science d'ingénieurs et de techniciens, de secrétaires et de personnes de service, de précaires et de bénévoles ; il révèle aussi, derrière l'œuvre, des filles et des épouses assistant un père, un mari. Observer l'activité de ces travailleur·euses en second montre qu'au-delà des tâches de service, d'exécution, de routine qui seraient le lot des « petites mains » de la recherche, se déploient des savoirs et des savoir-faire démentant l'idée d'un travail sans pensée. Écouter cette population laborieuse, c'est saisir le vécu des travailleur·euses subordonnés, entendre la demande de considération de l'individu laborans [l'homme travailleur] pour son travail et sa personne, autrement dit son désir de reconnaissance, déjà au sens le plus élémentaire : être vu, exister ». Cf. France Culture, *Le cours de l'Histoire, L'histoire côté coulisses. Des épouses aux vacataires : une histoire*

REMERCIEMENTS



des petites mains de la science. Diffusé le 25/04/2022.

Préface

Pourquoi un livre ?

La question est posée dès l'avant-propos : « Mais, à qui s'adresse ce livre ? » Il faudrait en poser une autre qui tienne compte de l'avant, de la façon dont s'est construit L'Atelier des miracles : « Qu'est-ce qu'a déjà permis l'écriture de ce livre ? »

Tout d'abord il n'a pas été écrit par n'importe qui, mais par un mécanicien vélo parlant du lieu où il officie depuis plus de dix ans : Récup'R, un atelier vélo et couture situé à Bordeaux. Et ce que Benjamin Pichot écrit dans les pages qui vont suivre permet de constater facilement qu'être mécanicien vélo dans un atelier d'auto-réparation c'est être plus que cela – un peu, beaucoup, passionnément.

Benjamin aurait pu se contenter de s'appuyer sur sa fréquentation quotidienne de l'association, ce qu'il voit, ce qu'il entend, ce à quoi il participe, ce qu'il impulse et cela aurait déjà fait un livre riche. Mais non, Benjamin a réalisé une quarantaine de longs entretiens, avec des bénévoles, des salarié-es, des adhérent-es, avec des personnes qui ne fréquentaient Récup' R que de loin et d'autres, au contraire, qui l'avaient fondée. Ces entretiens ont été retranscrits, mis à disposition dans le local de l'association, entre les machines à coudre et les établis. On en retrouve de nombreux extraits dans l'ouvrage. Ils donnent à voir une association bariolée, composée de multiples facettes qui brillent comme de petits miroirs, qui évolue avec le temps, au gré des événements proches ou lointains, au gré des gens qui la fréquentent et la font vivre. Ce bric-à-brac pourrait sembler un empilement de mauvais goût et pourtant, comme le mobilier et les matériaux de récup' qui occupent son local, cet hétéroclisme en fait non seulement le charme mais aussi une disposition à tisser les relations sociales selon un canevas qui n'est pas dans l'air du temps majoritaire.

PRÉFACE

D'emblée ce projet d'écriture a été pensé pour faire parler, pour échanger, pour faire surgir des questions, pour donner à penser ensemble, sans volonté d'aplanir les points de vue ni de lisser les différences ou de mettre les désaccords sous le tapis.

Ce travail d'entretiens et de partage des paroles échangées a déjà fait bouger Récup'R. Tout d'un coup on se regarde, on se dit : « *Ah ! Oui ! C'est vrai, on est bien plus qu'un atelier vélo et couture !* » Et il a fait bouger l'auteur du livre lui-même. En effet, à l'origine du livre il y a un long mémoire écrit pour clore la formation Éducation populaire et transformation sociale proposée à l'université Rennes 2, un mémoire de plus de 360 pages quand l'équipe en demandait une quarantaine ! Dans ce document de départ il y a cette capacité à ne pas transformer en chose morte une aventure qui bouillonne, il y a les paroles recueillies qui vous attrapent, vous donnent à regarder la vie autrement. Il y a aussi une sorte de nostalgie latente, celle du temps des fondations, de l'effervescence des débuts, des ambitions politiques, quand Benjamin vient d'être embauché, à la création de l'association. Dans *L'Atelier des miracles* cette nostalgie a disparu. Ce n'est pas qu'elle a été occultée, c'est que le livre, son écriture, tout ce qui l'a permis (les observations, les discussions, les lectures...) a fait son travail, et que la richesse de Récup'R s'est révélée ailleurs que dans des discours militants. Son côté subversif se trouve dans les relations qu'on y noue et les normes qu'il faut sans cesse déformer, dans la convivialité qui renforce et aide à se tenir debout, dans cet assortiment bigarré de tissus, d'outils et surtout d'humanités qu'il est impossible de ranger.

Poétiser (ou l'art de subvertir l'existant)

C'est ce mélange des genres, des couleurs, des idées que relate *L'Atelier des miracles*. Et mettre noir sur blanc toute cette vie n'a rien

L'ATELIER DES MIRACLES

d'évident car dans l'écriture on a vite fait de se transformer en entomologiste quand on se voulait conteur d'un spectacle vivant. Benjamin raconte non seulement une grande famille riche et chaotique, avec les rôles, les statuts, les espoirs de chacun.e, mais il passe dans la même page, parfois dans la même phrase, de la fable qui embellit, qui métamorphose une action en aventure, une parole en philosophie, un geste anodin en mouvement pour transformer le monde... à une manière de démythifier ce qui semblait solide et probant : nos habitudes associatives, toutes ces choses qu'on se dit pour se faire plaisir, surtout quand il s'agit de transformer le monde. Joli mouvement de balancier, utile à la description de la vie qui surgit un peu partout, en désordre, là où on ne l'attend pas et surtout pas sous cette forme. Et mouvement salutaire à la pensée, qui alterne entre le besoin de dire ce qui marche (et ce qui marche à Récup'R ce n'est pas toujours ce que l'on croit), d'enjoliver parfois ce qui s'expérimente dans ce pavillon des années 1960 frappé d'alignement qui abrite l'association, et la nécessité de ne pas colporter des contes de fées quand il s'agit de parler d'égalité, d'écologie, de révolution, du milieu associatif subventionné, des conditions de travail qui y sont proposées.

Là où généralement on lit des textes lisses et propres, qui passent d'une idée à une autre de manière raisonnée, où l'on découvre des éléments bien rangés et classés, ici les choses arrivent en bouillonnant. Et on se demande si on retrouvera les objets qui sont tombés dans ce courant agité flotter quelques pages plus tard. Parfois toutes ces idées se contredisent et je ne peux pas m'empêcher alors de me dire : « *La vie n'est-elle pas faite de contradictions ? N'est-ce pas ainsi qu'il faut en rendre compte ?* » Ici est la vie, la sienne, celle de Benjamin, qui, tout en démontant et en remontant des vélos, regarde avec tendresse les personnes derrière leur machine à coudre ou leur pied d'atelier auquel elles ont suspendu leur biclou.

Un mécano philosophe

À toutes les contradictions soulevées par Benjamin dans les pages qui vont suivre, il faudrait ajouter celles qu'il porte dans sa condition de salarié d'une association qui n'est pas qu'un lieu de travail. Benjamin a beau citer Albert Cossery, le romancier de la contemplation, du refus de travailler, lui-même est un hyperactif qui serait incapable de partager la vie des personnages du romancier franco-égyptien, à savoir : ne rien faire.

Benjamin lit quelques articles et répond à ses mails avant de partir au boulot. En pédalant pour s'y rendre il pense à ce qu'il va faire aujourd'hui, à tout ce qui l'attend. Quand je le suis en bicyclette, j'ai l'impression que le mouvement de son pédalier n'est qu'une projection dans l'espace de l'activité de son cerveau. Au retour de sa journée de travail, la longue montée qui l'amène de Bordeaux à sa petite maison permet de rouler moins vite (au moins quand je suis là), ce qui permet de se repasser la journée : qui est passé à l'atelier vélo aujourd'hui ? Qui allait bien ? Qui allait moins bien ? Quelles idées ou propositions sont ressorties de toutes ces discussions ? Quelle était l'ambiance dans l'atelier couture ?

Quand il rentre en car et non pas en vélo, Benjamin ne regarde pas le paysage, il a l'ouvrage que vous avez entre les mains sur les genoux, qu'il faut lire et relire, corriger, huiler, polir comme il le fait pour le vélo qu'il vient de remettre en état. Et quand ce n'est pas le sien de livre qu'il a sur les genoux c'en est d'autres, nombreux, que vous retrouverez dans les notes de bas de page qui vont suivre. Car Benjamin est mécanicien vélo, il porte le tablier, monte, démonte, remonte, conseille, sait la place des outils, des pièces de rechanges, la manière de démonter ce pédalier récalcitrant. Mais Benjamin est aussi historien, petit-fils d'immigré-es espagnol-es, porteur de toute une culture libertaire et

L'ATELIER DES MIRACLES

internationaliste acquise aussi bien par l'expérience, l'histoire familiale, ses engagements et ses lectures.

Benjamin est un philosophe qui a délaissé la marche à pied pour le vélo. Le biclou reste néanmoins un bon moyen de se déplacer et de philosopher, seul ou avec d'autres – compagnon·nes de route ou cycliste inconnu·e croisé·e au feu rouge. Benjamin est un insatisfait heureux, son insatisfaction est le moteur aussi bien de la pensée que de l'action : il y a tant à faire pour bien régler cette machine à deux roues et cette drôle de machinerie, tout humaine, qui s'appelle Récup'R.

Les questions fusent, la pensée turbine à la vitesse des aiguilles d'une machine à coudre. Qui aime bien châtie bien : le milieu associatif salarié et subventionné en prend pour son grade, l'autogestion dans ce cadre-là n'a rien d'une panacée, l'imitation de la rentabilité du modèle d'à-côté non plus... au moins tout ça soulève-t-il des questions, et aucun manager ne sera là pour offrir sa triste réponse clé en main. Tant mieux – pour Récup'R, et pour nous, lecteurs et lectrices !

Il faut aussi être un peu philosophe et conteur pour se dire que dans une petite maison d'un quartier voué à disparaître d'une métropole française, que dans cette aventure minuscule comparée aux grands édifices qui prennent place là, tout autour, se cache tout un univers qui palpite. Et tout ce qu'on ne voit pas, tout ce qu'on ne veut pas voir, tout ce à qui et à quoi on ne prête pas attention surgit dans ces pages. Quelque chose qui est comme l'envers du décor, moins rutilant, plus bricolé, avec des jambes de force et des étais pour maintenir le tout. Maintenir quoi au fait ? Le monde tel qu'il est ? Quelque chose d'autre ?

S'émanciper (et un peu plus)

Et cela, regarder ce qu'on ne voit pas, est déjà le premier pas d'une émancipation : c'est une invitation à ne pas se conformer à ce qu'on nous présente comme important, comme digne d'intérêt. Mais Benjamin ne s'arrête pas en si bon chemin, une fois en selle pourquoi s'arrêter ? *L'Atelier des miracles* tient, page après page, le proche (quelques dizaines de mètres carré au 206 rue Carle Vernet à Bordeaux) et le lointain (la guerre d'Espagne, le mouvement zapatiste, les révolutions arabes...). Récup'R n'est plus une petite aventure singulière, elle fait partie d'un mouvement que Benjamin relie à de multiples histoires passées – petites et grandes, mais toujours d'importance –, à d'autres luttes, à d'autres expériences menées à portée de vélo ou bien de l'autre côté de la planète.

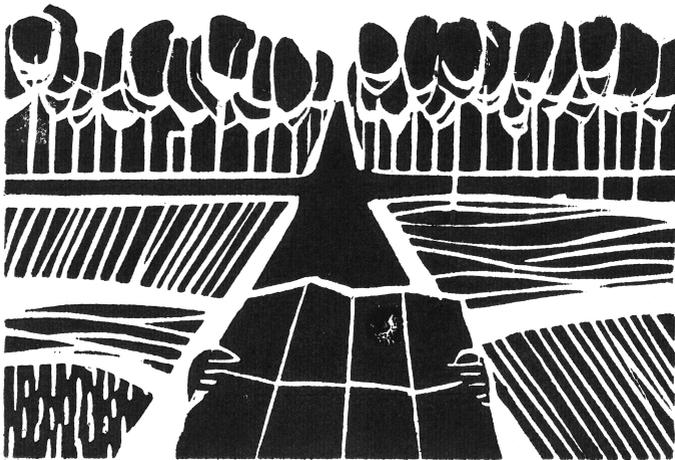
Toutes ces histoires sont des expériences de dignité et *L'Atelier des miracles* est une philosophie du refus du mépris, un appel à ne pas se laisser déprécier : nous-mêmes, femmes et hommes, mais aussi ce que nous construisons, nos aventures collectives, menées de manière peut-être cahotante, mais avec le désir de bien faire et de prendre soin les un-es des autres. Continuons à rouler fièrement à bicyclette dit Benjamin, et à dire notre fierté de ce que nous sommes et fabriquons. Bricoler c'est faire avec les moyens du bord, ne pas pouvoir tout prévoir ni calculer – dans le monde qui est le nôtre, avec tous ses tableaux Excel, n'est-ce pas un premier pas pour se libérer ?

Tout cela rappelle, à celles et ceux qui s'impatientent et qui s'imaginent que le changement par le haut ira plus vite, que le grand soir risque de manquer quelques étapes. Car à Récup'R et dans tant d'autres expériences collectives qui ne se contentent pas du monde tel qu'il est, on mesure pas à pas le chemin qui éloigne des hiérarchies qui distinguent, des identités qui emprisonnent, des consommations qui

L'ATELIER DES MIRACLES

débordent, de l'idéologie propriétaire qui enferme. Se déshabituer de cela pour inventer d'autres habitudes ne suppose-t-il pas de nous lier différemment ? Pour faire dévier de ce qui semble naturel ? C'est cette exigence qui nous accompagne au fil des pages qui suivent.

Guillaume Sabin, juin 2022



Avant-Propos

Il est question dans cet ouvrage de la vie d'une association qui organise depuis plus de dix ans, pour un très large public, des ateliers d'auto-réparation de mécanique vélo et de couture. Ces deux activités peuvent sembler inoffensives, mais si elles sont pratiquées assidûment en collectif, elles ne tardent pas à devenir subversives car elles conduisent à penser et à agir sur des problématiques bien plus vastes : la réduction/production des déchets, l'autonomisation/fragilité des personnes, l'entraide/solitude, la solidarité/l'exclusion, le délitement des services publics/les privatisations, la responsabilité/place de chacun·e dans la tâche de nettoyer le monde...

Dans une période d'accélération, où les catastrophes politiques et écologiques semblent si imminentes qu'on se sent souvent impuissant-es et démuni-es, j'ai voulu montrer et valoriser le quotidien d'un lieu, parmi d'autres, où quoiqu'il arrive, –souvent à l'abri des regards–, des personnes s'activent, avec calme et détermination, pour réaliser ce qu'elles pensent justes.

La première partie du travail relie l'action de l'association à une histoire plus vaste, celle des travaux manuels, des classes populaires, du féminisme, de l'aménagement du territoire, des résistances et de l'écologie. L'atelier, sujet de ce livre, se situe au croisement de toutes ces histoires. Je poursuis en racontant que loin des discours et des déclarations grandiloquentes, des personnes s'organisent pour améliorer leurs quotidiens : elles raccommovent leurs affaires, réparent leurs vélos, se soutiennent, partagent leurs bonnes idées, s'investissent pour leur quartier. Et, par ce geste-réflexe de réparation et d'auto-réparation réussissent à se réapproprier leur vie et à rendre leur univers plus vivable.

Cet écrit polyphonique s'appuie sur de nombreux témoignages (bénévoles, adhérent-es, administrateur-ices, salarié-es, syndicalistes, féministes, écologistes, militant-es, etc.) et sur mon vécu en tant que

L'ATELIER DES MIRACLES

salarié de la structure. Il se distingue des guides de bonnes conduites écologistes et militants car il est incarné et s'inscrit sur une expérience concrète du travail et non sur des incantations utopiques et/ou des jugements péremptoirs. Réparer des vélos et coudre fatiguent les mains, le dos, les yeux et les nerfs. La précarité des locaux et les bas salaires démoralisent. Les sollicitations incessantes des collectivités et des partenaires dispersent. Ne pas réussir à tout réparer, à tout réutiliser, à transmettre toute la joie de fabriquer de ses mains, à passer un moment avec chacun·e, –alors qu'il serait possible de réaliser davantage avec un tout petit peu plus de temps et de moyens–, nous culpabilise, nous frustre et nous met chaque jour au défi de faire mieux. J'ai voulu témoigner de ça, d'un lieu riche où se mélangent, se côtoient et se heurtent des visions du monde différentes, des inégalités et des espoirs démesurés...

Dans cet atelier, oscillant entre la tour de Babel et la cour des Miracles, cohabitent des personnes très diverses : habitant·es du quartier, retraité·es, étudiant·es, collectionneur·ses de vélos, amateur·ices de loisirs créatifs, handicapé·es physiques et psychiques, personnes étrangères à la recherche d'un havre, chercheur·ses d'emploi, personnes en formation, livreur·euses Uber, écolos, militant·es alternatif·ves, farfelu·es, etc. Non seulement les lieux où ces personnes se croisent sont rares, mais là, chose encore plus rare, elles s'entraident, échangent, se rencontrent. Et, sont souvent contentes de le faire³.

3. Je disais à un adhérent : « *Dans les ateliers se côtoie toute la diversité du monde, heu, moins les personnes normales (si elles existent !). C'est-à-dire que la population active travaillant 35 h/semaine, d'âge médian (43 ans), insérée dans la ville, n'y est pas forcément majoritaire tandis que les groupes minoritaires, eux, sont davantage présents et visibles (retraité·es, handicapé·es, migrant·es, militant·es écolos, LGBTQI). Les personnes croisées dans les ateliers ne ressemblent pas non plus à celles qu'on aperçoit à la télé et dans les publicités.* »

AVANT-PROPOS

Cette belle histoire pourrait être un conte destiné aux enfants où une douce illusion que les adultes se raconteraient pour se détourner des temps de haine et de repli sur soi que la télévision annonce chaque jour. Elle pourrait également être une métaphore de la résistance contre les attaques néo libérales qui rongent notre société. Certes, il s'agit de ça aussi. Mais n'en déplaise aux pessimistes et aux grincheux-ses, cet atelier de couture et de vélo existe bien. Et, il n'est pas seul ! Les ateliers d'auto-réparation sont de plus en plus nombreux⁴. Depuis une quinzaine d'année, sans bruit, ils essaient, se fédèrent et s'entraident.

L'atelier d'auto-réparation fraye souvent son chemin en dehors des canons institutionnels, écologiques et militants. Les questions de programme, de stratégie, de productivité, d'agenda ou d'envie de complaire à des cahiers des charges abscons et réducteurs y sont secondaires, le plus important est d'aménager une place à chacune, de partager, de s'entraider et d'ébaucher une certaine esthétique de la vie. Bref, l'atelier, c'est mêler écologie, entraide, lutte contre les inégalités, en y ajoutant de la beauté et de la dignité !

Camille⁵, une camarade, me demandait : « Mais, à qui s'adresse ce livre ? »

4. Il existe plus de 443 ateliers d'auto-réparation en France. On en trouve aussi en Espagne, en Belgique, en Autriche, en Australie au Portugal, au Liban, aux États-Unis, au Chili, en Égypte, au Maroc, au Sénégal, au Mexique, en Italie, etc. Une carte interactive des ateliers d'auto-réparation se trouve sur le site de l'Heureux Cyclage : <https://www.heureux-cyclage.org/les-ateliers-en-france.html>

5. Camille et moi étions bénévoles à la librairie du Muguet, une librairie militante. Elle a relu, corrigé et annoté mon travail.

L'ATELIER DES MIRACLES

La question est judicieuse ! Lorsque je suis pessimiste, je me dis que j'ai écrit ce livre au moins pour moi-même, par curiosité, par plaisir de comprendre et d'écrire. Mais lorsque je suis optimiste, – attention les vélos ! – je m'imagine que ce bouquin servira à toutes mes collègues des associations militantes et des ateliers d'auto-réparation, pour qu'elles se sentent plus fières et plus légitimes dans ce qu'elles réalisent au quotidien, pour que jamais elles ne se découragent et que toujours elles gardent le sourire. Oui, j'espère sincèrement qu'elles y trouveront une trousse à outils (ou une boîte de couture) pour mieux comprendre, agir et affronter leurs conditions de travail et les défis propres à leurs métiers.

Je souhaite aussi que ce livre informe et bouscule les représentations de celles et ceux qui de près ou de loin bénéficient du travail des associations et des collectifs écologistes. Pour que chacun·e prenne la mesure de tout ce qui est accompli en terme d'émancipation, d'entraide, de beauté et de solidarité. Enfin, j'espère que ce livre permettra d'affûter quelques arguments pour mieux défendre les associations partout où elles doivent l'être, il est impératif qu'elles soient davantage valorisées et qu'elles occupent une meilleure place dans les cœurs de chacun·e et dans la cité.

J'écris aussi pour les militant·es et pour toutes les personnes de bonnes volontés, de tous les âges, de toutes les origines et de tous genres, pour leur dire que dans un petit atelier d'auto-réparation de vélo et de couture, mine de rien, se rejoignent toutes les luttes, celles des écologistes, des féministes, des travailleur·euses, des migrant·es, des livreur·euses à vélo, des précaires, des personnes racisées, des anti-racistes, des artistes, des handicapées, des habitant·es qui résistent à la gentrification... Quand je parle de l'association Récup'R, je pense aussi à tous les autres ateliers qui fleurissent en France et dans le monde : atelier de vélo, de couture, de jardinage, de menuiserie,

AVANT-PROPOS

etc. Bien sûr, l'atelier de Récup'R, c'est un peu la galère, il y a des contradictions en pagaille. Mais c'est un lieu sur une frontière, un lieu où des personnes qui auraient pu jamais se rencontrer discutent, rigolent, se reposent, se changent les idées, réalisent ensemble des choses concrètes, comme manger des crêpes, boire du thé, réparer leurs vélos ou bien coudre leurs ourlets...

Travailleur·euse et révolutionnaire du monde entier : qui répare ton vélo ? Qui coud tes chaussettes ? Camarade, si ailleurs est peut-être ici, alors la Véloration commence peut-être maintenant ! Et, dans ce cas là, viens défendre l'atelier à nos côtés !

Camille demandait également : « Mais pourquoi parler aussi longuement des punks et du festival de Montemboeuf ? »

Pour ce qui est des punks, je tenais à les réhabiliter aux yeux de mes ami·es et camarades. De l'Histoire, on retient souvent des grands personnages et des grands moments, les punks c'est tout le contraire. Ils ont souvent été résumés à quelques musiques bruyantes, à une tenue provocante et à une époque mal définie. Je voulais rendre hommage à une philosophie et à un état d'esprit, rappeler que de bonnes idées ont germé dans des endroits marginaux, que des personnes, sans se soucier du regard des autres et sans publicité, ont fait de belles choses. Les punks, de manière discrète et concrète, avec leur slogan « *fais-le toi même* » réalisaient déjà ce que certain·es croient découvrir aujourd'hui. Bien sûr, avant eux, d'autres y avaient déjà pensé⁶. Mais j'insiste sur les punks pour inscrire la dynamique des

6. Steiner Anne, *Les En-dehors, Anarchistes individualistes et illégalistes à la « Belle Époque »*, L'échappée, 2019. « Ces femmes et ces hommes ont 20 ans en 1910, leur refus des normes bourgeoises, comme des préjugés propres aux classes populaires, les conduit à inventer d'autres relations entre hommes et femmes, entre adultes et enfants, et à développer un art de vivre

L'ATELIER DES MIRACLES

ateliers d'auto-réparation dans un mouvement historique de simplicité et de critique sociale, l'accrocher à quelque chose de connu, de beau, de fort et de désinvolte, donner quelques arguments pour lutter contre l'ère du temps, contre les injonctions à innover, à faire des projets, à être hyper mobiles (toujours en marche!), à être toujours connectés, prendre tout au sérieux et à tout compliquer. Car il n'y a peut-être rien à inventer, rien à faire, juste connaître son passé, profiter de la vie, gagner quelques sous pour subsister, s'asseoir et discuter en partageant un thé. Tout le reste n'est peut-être qu'agitation, trompe-la-mort et vanités!⁷

Pour ce qui est du Festival de Montemboeuf, je tenais à témoigner de cette expérience car elle me semblait inspirante pour nos collectifs. Ce festival m'apparaît comme post-militant : l'aspect politique est évident (solidarité, métissage, ralentissement, diversité, convivialité, anti-conformisme...) mais plutôt que de le déclarer ouvertement, ce qui pourrait le rendre semblable à d'autres festivals, tout est sublimé par l'art et par la cohérence entre le fond et la forme. Au lieu de disserter sur les bienfaits de la solidarité, on organise des moments où les villageois-es s'entraident, des conteur-ses créent des mythes où les

transgressif. Leur refus du salariat les conduit à expérimenter la vie en communauté et à inventer d'autres modes de consommation », Ou, encore, Frémion Yves, Les provos, Amsterdam 1965-1967, Nautilus, 2009. Ce livre parle des anarchistes et des activistes qui inventèrent les vélos en libre service, luttèrent contre les voitures et fomentèrent beaucoup d'autres actions réjouissantes.

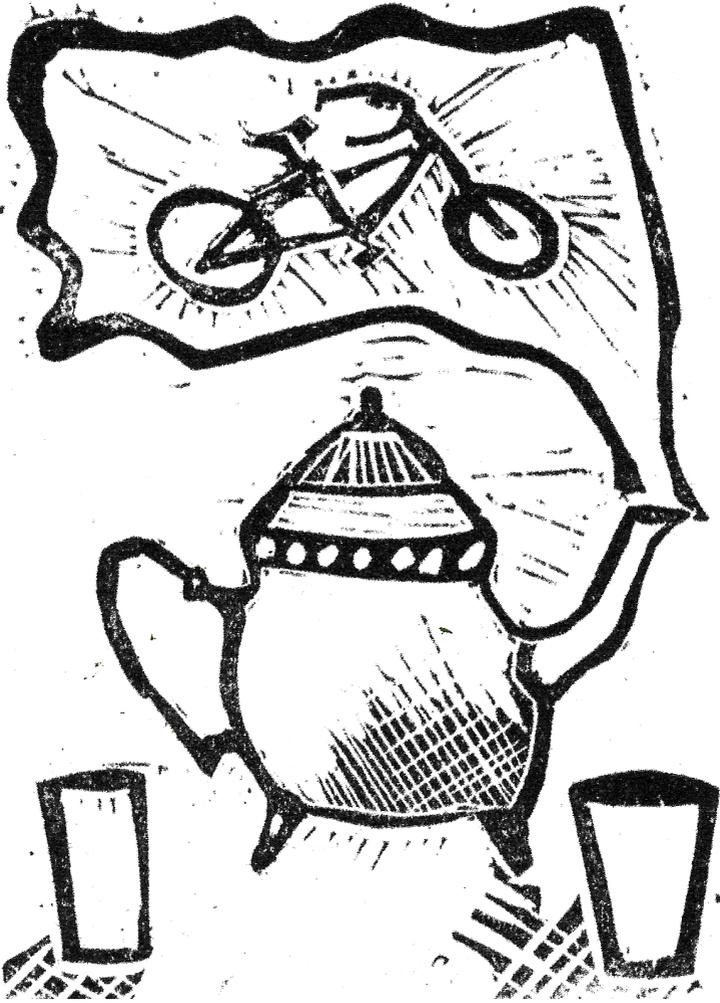
7. L'écrivain égyptien Albert Cossery (1913-2008) interroge sur le sens du progrès, de la lutte sociale et du travail. Il critique autant la société moderne que des révolutionnaires intransigeants. Au fil de ses courts romans iconoclastes, aux titres évocateurs, il célèbre la lenteur, la simplicité, la dérision et l'amitié (*Mendiants et orgueilleux, La violence et la dérision, Les fainéants dans la vallée fertile, Une ambition dans le désert*, etc.).

AVANT-PROPOS

protagonistes sont des personnes ordinaires du terroir. Tout le monde est installé sur les mêmes longues tables que cela soient les musicien·nes à la mode, le maire et les conseiller·es municipaux·les, les bénévoles–parking, les bénévoles–monteur·ses de chapiteaux, toustes boivent le même mauvais vin. Pas grave ! Chacun·e discute avec son ou sa voisin·e. Puis, les musicien·nes sortent leurs instruments et se mettent à jouer. C'est cool ! Et le vin coule lui aussi. Et, comme par miracle, devient meilleur !

Ce livre raconte tout ça. On y trouve d'abord un petit aperçu de Récup'R, un atelier d'auto-réparation parmi d'autres. Je situe ensuite son projet associatif dans l'Histoire des alternatives, puis j'aborde la question de la représentation des travaux manuels. Et, après une petite acrobatie, j'enchaîne avec le fonctionnement interne de la structure, j'analyse ses forces et ses faiblesses, laissant poindre son pouvoir émancipateur. Enfin, pour terminer sur les chapeaux de roues, je décris les activités ingénieuses et les stratégies malicieuses de l'association et de ses membres pour créer de nouveaux imaginaires, explorer de nouvelles thématiques, nouer de nouveaux contacts, essaimer et participer au vaste réseau des ateliers d'auto-réparation.

Bonne lecture !



Introduction

INTRODUCTION

Lorsque Gilbert enseigne la parasitologie à l'université, il constate que le réchauffement climatique appauvrit les écosystèmes et qu'en même temps ses collègues sont incapables de faire face à ce phénomène interdisciplinaire car chacun·e est enfoncé·e dans son champs de recherche propre. Depuis qu'il est la retraite il vulgarise les études scientifiques aux militant·es écologistes et soutient les alternatives qui s'engagent dans la transition écologique. Il participe à Récup'R en 2009.

« J'allais aux premières réunions, nous étions 4 ou 5, on discutait sur le logo, sur le nom de Récup'R. On a beaucoup discuté pour trouver ce nom là. Et, je me rappelle des réunions dans le local, j'en ai encore des souvenirs très froids, en plein hiver, il n'y avait pas de chauffage, c'était assez craignos au niveau confort. J'ai participé aux chantiers collectifs avant l'ouverture en 2010. Il n'y avait rien, on colmatait les trous, on faisait de la peinture. »⁸

8. Sauf indication les entretiens ont été réalisés en 2019, pour les autres, un a été réalisé en 2022 (celui de Bruno) et cinq autres, à chaque fois indiqués, ont été réalisés en 2022 par Margaux Grivelet, stagiaire de l'IUT carrières sociales à Récup'R.

Fred s'intéresse au mouvement altermondialiste dans les années 2000. Il se politise puis fini par tomber dans la mouvance du milieu écolo-autogestionnaire. Bibliothécaire de métier, il lit ce qui lui tombe entre les mains : Silence, L'âge de faire, les livres des éditions Repas... En 2010, alors qu'il est co-président de Récup'R, soucieux de mêler théorie et pratique, il s'active dans un jardin partagé, un groupement d'achat, un salon de thé et un collectif de réflexion écolo.

« J'ai suivi les premiers moments de Récup'R. Pour moi c'est parti du collectif Vélorution et du collectif Pas de côté, Deil, par exemple, était dans le Pas de côté⁹, dans Vélorution, dans le collectif Jardin, et c'était un copain. Y'avait lui et d'autres. On connaissait plein de gens qui gravitaient autour du vélo. Et chacun·e essayait d'impulser des petits groupes, des sous-groupes, des activités, des assos, des collectifs, à droite, à gauche. Donc pendant une période ça a été une pépinière assez large, avec plein de petits trucs très divers. On participait aux projets des uns, des autres. On renforçait les dynamiques existantes, on essayait d'accompagner. Y'avait vraiment une culture de coopération inter-projets, on se faisait bénéficier mutuellement d'une émulation collective.

Bref, à un moment, il y avait un projet qui frémissait avec des personnes désireuses de lancer la première Ressourcerie de Gironde, et d'autres personnes qui, sans

9. Le « Pas de côté » adhérait aux idées de « décroissance » et de « simplicité volontaire » qui étaient en vogue à l'époque, puis, de « transition écologique » plus tard. L'idée est réduire les consommations, de relocaliser l'activité économique, de récupérer et réparer les objets, de mutualiser les outils, de ralentir l'économie. Avec le recul, je me dis que ce mouvement se centre beaucoup sur l'individu, qu'il est parfois moralisant, et enfin qu'il ne parle pas toujours aux classes populaires pour qui la débrouille est le quotidien et non un projet d'avenir.

INTRODUCTION

*forcément toutes être dans le collectif Vélorution, cher-
chaient des personnes intéressées pour monter un at-
elier d'auto-réparation de vélos. Pareil, dans une logique
d'appropriation des savoir-faire pour son propre vélo.
D'un côté, il y avait Récup'R avec une logique de réduction
des déchets, d'approche sociétale globale et de politique
publique. (Ça concerne tout le monde les déchets !) Et de
l'autre côté, des personnes qui disaient : " Nous, sur un
besoin individuel on peut avoir besoin d'apprendre à ré-
parer nos vélos, faire de la transmission de savoirs, mu-
tualiser des outils, partager un local. "*

*L'ouverture a été la folie ! La remise des clés s'est faite en
décembre 2009. On a récupéré un local pourri, mais
adapté pour ce qu'on voulait faire, pas très lumineux et
très sonore, mais avec des surfaces suffisantes. Comme
nous étions sur un bail de convention d'occupation pré-
caire, nous ne devions pas y rester longtemps. Nous
voulions apporter la preuve aux collectivités que l'activité
fonctionnait et qu'elle était pertinente pour se voir pro-
poser un relogement dans des conditions meilleures à la
hauteur de la responsabilité qui leur incombe.*

*Bref, on a récupéré le local, on a organisé des chantiers
collectifs avec des tas de gens. Et déjà s'accumulait une
montagne de vélos. Les gens, par le bouche à oreille,
donnaient des vélos, des vélos, des vélos. On n'en reve-
nait pas parce qu'on partait aussi avec une inquiétude :
" Comment on allait trouver des vélos à réparer ? " Le
lancement ça a été ça, on s'est fait envahir par la matière.
Toi, t'étais là en 2010, à cette époque on commençait à
être débordé.*

*Juste avant, de décembre à avril, on s'est organisé aussi
pour faire des récup' de matériel. Par exemple tout le
mobilier, on l'a récupéré par le Secours Populaire. On*

L'ATELIER DES MIRACLES

leur a filé un coup de main pour vider un entrepôt et en échange ils nous ont filé du matos. À cette époque, c'était de bric et de broc, des partenariats en bonne intelligence. »

En 2008, un collectif de personnes dépose les statuts de Récup'R à la préfecture de Gironde. L'association s'est fixée comme but d'ouvrir la première recyclerie de la communauté urbaine de Bordeaux. L'équipe fondatrice est bientôt rejointe par le Collectif Vélorution, un groupe plus écologiste et plus politisé. Les deux groupes fusionnent et conviennent que la première filière de la recyclerie sera l'atelier vélo. Un local est loué dans le quartier populaire de Belcier, rue Terre De Borde, entre le quai de Paludate où se trouvent les anciens abattoirs, de nombreux bars et boîtes de nuit et le derrière de gare Saint-Jean. La rue longe la ligne de chemin de fer, il s'agit d'une rue de passage où se croisent voyageur·ses, voisin·es, prostitué·es, squatteur·ses, noctambules, travailleur·euses du bâtiment...

En 2009 débutent les travaux de la ligne LGV Bordeaux-Paris et le projet Euratlantique. Ces travaux d'aménagement gigantesques ont pour but d'augmenter le poids de la métropole bordelaise à l'échelle européenne. En quelques années la ville s'équipe d'un tram, d'une gigantesque salle de concert, d'un grand stade, d'un nouveau pont, de parcs, de musées... Le quartier Belcier et Récup'R sont directement concernés par cette « *montée en gamme* » de la ville. D'une part, parce que le local est loué à l'aménageur et qu'il sera un jour détruit pour laisser place à une nouvelle construction. D'autre part, parce qu'au fil des ans, le voisinage de l'association va changer en fonction de l'avancement des travaux. Au bout de la rue on construit des sièges d'entreprises et d'administrations. Au milieu, une nouvelle entrée pour la gare est aménagée avec des boutiques et des restaurants, juste à côté un Pôle Emploi remplace l'HP un squat politique, artistique & festif. Sur les quais, à la place des abattoirs à l'abandon, on érige l'impres-

INTRODUCTION

sionnant bâtiment de la MECCA (la Maison de l'Économie Créative et de la Culture d'Aquitaine) et, à ses côtés, la halle Boca avec ses restaurants, cafés et boutiques. Dans le quartier, des logements de différents standings remplacent les friches, les anciens dépôts, les échoppes insalubres et quelques vieux immeubles. En même temps, les squats et les habitats précaires se multiplient dans les maisons en attente de démolition. Tout ces changements contribuent à changer durablement la population dans le quartier et la sociologie des adhérent·es de Récup'R.

En avril 2010, je suis embauché comme mécanicien–valoriste cycle. Je suis le premier technicien. Deil, l'autre salarié, est chargé de projet. Au début le local est presque vide, quelques outils de récup', peu de vélos. Je découvre tout un collectif de personnes motivées et, surtout, une montagne d'idées et d'envies. Très vite, avec boulimie et une multitude de personnes, nous nous démenons et le projet se lance. Les adhérent·es affluent, 500 la première année, 700 la suivante. Très vite a lieu un recrutement : un nouveau chargé de projet (l'ancien part), puis arrive Thomas un autre mécanicien, puis Delphine la couturière. À Récup'R, à cette époque, tout est à construire ! C'est enivrant ! On ne compte pas les heures, ni le cœur et la sueur, c'est une aventure fascinante ! Parfois quelques étincelles fusent, quelques erreurs, il n'est pas toujours facile de s'accorder, mais toujours nous faisons ce qui nous semble être le meilleur ! On appuie fort sur les pédales !

En septembre se déroulent les 3e Rencontres Nationales de l'Heureux–Cyclage, le réseau francophone des ateliers participatifs et solidaires d'auto–réparation de vélos¹⁰. Une cinquantaine de personnes viennent de toute la France et de Belgique. Je plonge tout entier dans ce milieu. Ce réseau est naissant, je n'ai jamais rien connu

10. Sur les débuts du réseau : Allaire Julien, *Comme un poisson à vélo, L'Heureux Cyclage au fil de l'eau (2006–2016)*, Auto–édition, 2023.

L'ATELIER DES MIRACLES

de tel et je le trouve dynamique, stimulant et subversif. Lors d'une réunion dans le grenier, lieu qui a été ensuite régulièrement encombré d'objets hétéroclites, j'entends parler de la Dynamobile, une grande remorque équipée d'outils et de matériel pour proposer des ateliers d'auto-réparation ambulante et promouvoir la « vélonomie » (l'autonomie dans la réparation de son vélo) dans les quartiers et sur les places de Nancy. Je ne me rappelle plus si Olivier¹¹ est venu avec sa fidèle girafe, son *tall bike*, mais je me souviens l'avoir entendu maugréer : « *Trop de blablas, passons à l'action, organisons des actions vélorutionnaires.* » Il déserte ostensiblement les réunions et va réparer des vélos pour se passer les nerfs. Des Marseillais-es ont débarqués avec une demi-douzaine de bicyclettes hollandaises qu'ils nous offrent comme on offre un présent pour célébrer une naissance. À l'époque je rencontre Céline de Strasbourg, Hélène et Baptiste de Nancy qui s'improvisent ambassadeurs de Lorraine et font goûter, à qui veut, la décapante mirabelle.

Puis, deux ans plus tard, je retourne aux Rencontres de l'Heureux Cyclage de Nancy. Et là, c'est quelque chose ! L'Heureux Cyclage a grandi et nous sommes presque 150 personnes à cohabiter pendant 4 jours. Le temps est exécrable mais l'hospitalité nancéienne est un soleil radieux qui pulvérise le froid et la boue. À un rythme frénétique, les ateliers de réflexions vélocipédiques s'enchaînent. Des visites guidées sont organisées pour découvrir la ville. Les copain·es du cirque Michtô sont mobilisé·es pour prêter main forte, notamment

11. Olivier Théron est un militant anarcho-vélorutionnaire décédé en 2018. Il a participé à l'ouverture de nombreux squats et ateliers de vélos. Il est fondateur de la Vélorution ToulouZen. Il a ouvert et animé avec d'autres, l'atelier le plus grand de France, 5000 mètres carré ! Un local débordant de vélos où on soudait toutes sortes de montures. Olivier, génial, insupportable, énergique et borné, bousculait les idées et les gens : le Don Quichotte du vélo ! Il a notamment contribué à ce que Toulouse accueille la Vélorution Universelle et Les Rencontres Nationales de l'Heureux Cyclage.

INTRODUCTION

pour tenir la cantine végétarienne. En marge des Rencontres, il y a des spectacles de théâtres d'impro sur le thème de la bicyclette, des apéros, des vélo-parades et beaucoup de musique ! Nous visitons une brasserie-atelier-vélo, les strasbourgeois-ses sont venu-e-s avec des fours à flammekueche soudés à la main, la Bicloufest se déroule le samedi soir et se termine par des jeux d'adresse dans la boue. C'était les débuts de *Chasse-Goupille*, le fanzine de l'émancipation par le vélo¹², et je le vends à la criée ! Je rencontre beaucoup de monde, les Grenoblois-es, les Lyonnais-es, les Marseillais-es, les Parisien-nes et les Nancéiens-ne, bien sûr !

Cette Rencontre à Nancy a eu de l'importance pour l'Histoire de Récup'R. Lorsque je reviens, j'en fais un rapport détaillé lors d'une réunion-vélo. Je déclare qu'il faut s'inspirer de ce qui se passe ailleurs, aller consulter le *Wiklou* (le wiki du biclou), mieux s'organiser, être plus associatif, organiser des choses plus folles. Cette réunion vient rompre une période autarcique et inspirera de nouvelles initiatives ! Mon vœu est exaucé ! Lors des rencontres de Caen, nous étions cinq de notre atelier. Améli-e rencontre les cyclo-féministes. Maud discute comptabilité avec Stéphane de Dijon. Anna, alors en Service Civique, ne s' imagine sans doute pas, à ce moment, qu'elle va tomber dans la marmite et devenir mécano-vélo. Delphine, égale à elle-même, discute, regarde, observe. À Caen, je suis repéré pour rejoindre le conseil d'administration de l'Heureux-Cyclage. Pendant 3 ans, j'ai parcouru les ateliers de France pour participer à l'organisation du réseau. C'était extraordinaire ! Nous étions à chaque fois une quinzaine, motivé-es et fatigué-es, débordant-es d'idées, sur-chargés de travail et de mails. Les journées de travail étaient longues et les soirées étaient belles. Beaucoup de discussions, de rencontres et d'amitiés. J'apprenais beaucoup sur l'animation des réunions. Comme j'étais plutôt incompé-

12. Davantage d'informations sur *Chasse-Goupille* et *Magik Cambouik* sur wiklou.org où ils sont téléchargeables gratuitement.

L'ATELIER DES MIRACLES

tent sur les tâches de gestion et les questions techniques, je comprenais en proposant des idées rigolotes et des ateliers pour les Rencontres. Ainsi naquit *Le Magik Cambouik* (une brochure qui compile des inventions pour rendre la vie plus belle dans les ateliers, avec Coline, Jérémie et Améli-e). J'animais aussi des ateliers-débats avec Améli-e : *L'ergonomie, ce n'est pas que le mal au dos !*, *Relation de pouvoir dans les ateliers*, *La tyrannie de l'absence de structure* (avec Améli-e et Romain), *Propagande et vélocipédie*, *Ateliers solidaires avec les migrant·es* (Avec Elvire) et *Atelier sur le salariat dans les ateliers* (avec Janis, Marine et Simon). Puis, il y eut les Rencontres de Lyon, de Gap, de Bayonne, de Strasbourg. Et, après deux ans de suspension à cause du Covid les Rencontres de Moulins-sur-Allier en 2022. La mayonnaise a pris. Améli-e s'investit dans le champ du cyclo-féminisme, en organisant des rencontres, en réalisant des fanzines et des concerts. Margot navigue entre les ateliers de Bordeaux et de Nancy. Des échanges de pièces détachées, de cyclo-voyageur·euses, de brochures, ont souvent lieu entre les ateliers de la Métropole et les ateliers de la Nouvelle Aquitaine (Les P'tit Clous de La Rochelle, Le P'tit Plateau de Poitiers, Txirrind'Ola de Bayonne, la Cyclofficine d'Angoulême, Recycl'Arte d'Hendaye...).

Douze ans plus tard, Récup'R a déménagé, elle est devenue une association plus tranquille qui a essaimé et formé de nombreuses personnes. Depuis 2010, près d'une dizaine d'ateliers participatifs ont été créés sur la Métropole bordelaise et sa périphérie et de nombreux ateliers de vélos commerciaux ont ouvert. Ailleurs, en France, les autres ateliers ont également essaimé : on compte aujourd'hui 443 ateliers d'auto-réparation dont 195 sont adhérents au réseau de l'Heureux Cyclage. Cependant, bien qu'aujourd'hui l'association soit ancrée dans le paysage, des forces souterraines et puissantes continuent de l'agiter : précarité, problème de locaux, envies de fêtes,

INTRODUCTION

questionnement sur son projet, problèmes organisationnels et crises de nerfs...

Mais interrompons les présentations ici ! Pour l'instant, dites-vous que Récup'R et les ateliers d'auto-réparation sont comme des auberges espagnoles, on y trouve ce que chacun-e y amène. Des fois, c'est peu, parfois c'est beaucoup, souvent beaucoup : presque toujours fait-main et avec beaucoup de bonnes intentions. À chacun-e selon ses moyens, ses besoins, son temps disponible !

Un atelier d'auto-réparation comment ça fonctionne et que nous apprend son fonctionnement ?

Aujourd'hui, Récup'R est une association qui compte quatre salarié-es (deux hommes et deux femmes à temps partiel), un bureau constitué en collégiale avec quatre co-président-es, une trentaine de bénévoles actifs et environ 500 adhérent-es. L'association œuvre dans les secteurs peu valorisés des déchets, de la couture et de la mécanique-vélo, dans un quartier proche du centre-ville de Bordeaux, mais pourtant périphérique et populaire, Belcier. Elle collecte des tissus et des vieux vélos, avec lesquels elle fabrique, pour les vendre, des créations textiles et des bicyclettes réparées. Puis, surtout, elle organise plusieurs fois par semaine des ateliers participatifs où les personnes trouvent des outils, des machines, des matériaux (pièces détachées, tissus et mercerie) et des conseils pour réparer leurs vélos et leurs affaires. Enfin, elle propose des animations de sensibilisation aux problèmes environnementaux et d'initiation à la création dans les écoles et les centres sociaux. Il y a peu l'association a déménagé, son premier local était rue Terre De Borde, elle occupait un immeuble de trois niveaux. L'atelier de couture, créé en 2011, était au premier étage

L'ATELIER DES MIRACLES

tandis que l'atelier de vélos était au rez de chaussée. Le troisième étage servait pour le stockage des vélos, le stockage des tissus et du matériel de soudure et d'animation. Depuis 2020, elle s'est établie dans un petit pavillon avec jardin rue Carle Vernet. L'endroit est plus tranquille, plus isolé aussi. Dans les deux cas, l'association loue à l'EPA. (Établissement Public à caractère Administratif) Euratlantique, un gigantesque projet de réaménagement urbain qui s'étale sur plusieurs communes de la Métropole bordelaise. Les baux sont précaires et temporaires. Le premier local a été détruit. L'actuel devrait l'être dans quelques années.

Le grand nombre d'infrastructures cyclables à Bordeaux pourrait laisser penser que le domaine du vélo est largement soutenu et valorisé par les institutions publiques locales. Peut-être ailleurs, mais pas tant à Récup'R! Sans doute parce que l'association développe une approche de plus en plus *solidaire* (c'est-à-dire qu'elle privilégie de plus en plus l'accueil et l'accessibilité des activités à toustes). Les personnes déclarent souvent qu'elles viennent parce que les ateliers sont : pratiques, économiques, sympas, parce qu'ils permettent de se changer les idées... En entendant ses témoignages, je suis toujours surpris que les représentations du rôle de l'association n'aillent pas plus loin, que les personnes minimisent son rôle écologique, émancipateur et fédérateur. Alors, dubitatif, je m'interroge, un atelier d'auto-réparation, comme celui de Récup'R, c'est du vélo, de la couture, et quoi d'autres ?

Ce livre consiste à énumérer et à valoriser les productions invisibles de nos ateliers, la partie immergée de l'iceberg, et à les mettre en tension avec les valeurs dominantes de notre époque. Car je suis convaincu que l'une des raisons de l'invisibilisation et de la dévalorisation de l'association est due à la culture de classe et de genre qui structurent l'ensemble de la société. Dans son essai *Les couilles sur la*

INTRODUCTION

*table*¹³, la journaliste Victoire Tuillon interroge le sociologue Yves Raibaud sur la façon dont les villes financent les loisirs des jeunes. Bien qu'on déclare toujours que la construction de nouveaux équipements profitent à toutes, on oublie souvent que la norme de leur construction et de leur fonctionnement est celle de « l'homme-neutre ». Par exemple, les skatepark, les stades de foot, les salles de répétitions de rock sont des équipements censés bénéficier à toutes. Mais force est de constater qu'ils sont majoritairement utilisés par des hommes car ils sont conçus selon leurs attentes, leurs goûts et correspondent à leurs pratiques en terme d'horaires de disponibilité, de sociabilité, de lieux fréquentés...

Le sociologue présente un autre exemple : *« L'équitation est un sport majoritairement féminin où 700 000 licenciées sur 800 000 sont des femmes. En 2013, le gouvernement décidait de passer la TVA sur les leçons d'équitation de 7% à 20%. Trois ans plus tard, les sociétés organisant l'Euro de Foot en France ont été exonérées d'impôt ! Il en va de même pour toutes les activités de loisirs féminins. Tandis que le hip-hop, le rap, le skate, le graf, sont vus comme l'expression populaire des jeunes, c'est la créativité. Les majorettes, le poney, la natation synchronisée ? Ringard, ridicule, dégradant. Au total, en comptant les colonies de vacances, les sorties, les infrastructures financées pour les municipalités, il trouve ce chiffres : 75% des budgets publics destinées aux loisirs des jeunes profitent aux garçons. »*

Pendant des années l'équipe de Récup'R n'a pas beaucoup réfléchi à toutes les grandes forces qui structurent la société : l'économie, le sexisme, les représentations sociales. Au contraire, jeunes, romantiques, dynamiques et inventif-ves nous nous sommes jeté-es corps et âmes dans l'aventure. Bien sûr nous nous demandions bien parfois

13. Édité par Binge en 2019. Ce livre est tiré des podcasts homonymes. Il donne un éclairage féministe sur la masculinité.

L'ATELIER DES MIRACLES

pourquoi malgré nos efforts et nos bonnes idées le cercle vertueux des bonnes pratiques tardait à s'enclencher, pourquoi les financements et les bénévoles n'arrivaient qu'au compte goutte. Alors nous nous adonnions à l'auto-critique : est-ce que notre communication n'était pas trop archaïque ? Est-ce que nos réunions n'étaient pas assez accueillantes ? Est-ce que notre gouvernance n'était pas assez démocratique ? Est-ce que notre stratégie n'était pas assez compréhensible ? Etc. Il faut dire que nous avons souvent la tête dans le guidon et traitons régulièrement les problèmes de façon expéditive, souvent en privilégiant le point de vue des personnes présentes (quelle voix pour les absent-es ?). Le court terme, le point de vue financier et le mythe de « *la bonne gouvernance* » font beaucoup de mal, ils dévorent l'imagination.

Dans une vidéo¹⁴, Miguel Benasayag raconte : « *Longtemps on n'a pas compris pourquoi, au XIX^e siècle, les indien·nes et les gauchos du sud de l'Argentine avaient chassés les militant·es bien intentionnés qui étaient venus les alphabétiser. On ne comprenait pas pourquoi les indien·nes ne voulaient pas apprendre à lire et à écrire le castillan* ». Il dit que Michel Foucault a expliqué plus tard que les indien·nes avaient bien compris qu'en apprenant le castillan, iels intégreraient les structures du pouvoir de leurs ennemis. C'est-à-dire que, bien que les militant·es aient mis en avant l'aspect émancipateur de l'alphabétisation, ils ont omis d'évoquer l'autre aspect, celui qui pourrait permettre aux colons d'imposer plus tard et plus facilement des contrats de travail, des actes de propriété, des nouvelles lois. Il ne s'agissait pas que d'enseigner une langue, mais aussi de transmettre une manière de penser et de concevoir le monde. Les gauchos et les indien·nes soupçonneux·ses avaient deviné·es l'aspect néocolonial de l'alphabé-

14. Benasayag Miguel, *L'éloge du conflit*, TedxcConcorde, 2012 ou Benasayag Miguel, Del Rey Angélique, *L'éloge du conflit*, La découverte, 2017. https://www.youtube.com/watch?v=Cp5d45Fr3_c&ab_channel=TEDxTalks

INTRODUCTION

tisation. La lecture peut émanciper mais aussi contribuer à l'incorporation des normes dominantes. Apprendre le castillan revenait aussi à dévaloriser les cultures orales et locales. C'est avec cette complexité que devaient composer les indien·nes et les gauchos.

De la même manière, les institutions, les collectivités, les bureaux de conseil, les managers, les guides de développement personnel, les gourous de l'écologie, nous rabattent chaque jour les oreilles avec leurs nouveaux concepts, leurs nouvelles méthodes, leurs nouveaux indicateurs (qui sont souvent de vieilles recettes dans de nouveaux emballages !). Il faut être fort·es et bien outillé·es pour ne pas se laisser distraire, bercer et mener dans des aventures qui ne sont pas les nôtres, c'est-à-dire rester fermes sur nos appuis et ne pas oublier les questions philosophiques de base : qui sommes-nous ? D'où venons-nous ? Où allons-nous ? Comme je viens de le dire, l'association manque souvent de recul et prend peu en compte les analyses structurelles pour orienter ses choix et ses stratégies. Lors des réunions, il est souvent question d'économie de bouts de chandelles, d'autofinancement et de remise en question du modèle économique. Mais c'est une injustice et une violence énorme de se répéter qu'elle ne produit pas assez ! Car le travail est mille fois réalisé entre les salarié·es et les bénévoles : travail d'éducation populaire, de convivialité, d'accueil et de conseil auprès des adhérent·es, nombreux dépannages aux voisin·es (prêt d'outils, échanges de services...), réparation de vélos, confection de créations de couture, formations techniques (accueil de stagiaires et de personnes en reconversion professionnelle, conseil à des structures qui débutent), prestations (animations de sensibilisation aux problèmes environnementaux), organisation et participation à des événements ouverts à toustes (carnaval, fêtes de quartier, défilés, forum, festivals...), soutien à des structures et aux personnes (accueil de publics et d'adhérent·es fragiles : enfants, migrant·es, handicapé·es, délinquant·es...), écologie (collecte, réemploi, tri, réparation, redistri-

L'ATELIER DES MIRACLES

bution), etc. Tant d'activités dont les partenaires et les bénéficiaires de l'association sont souvent très reconnaissants. Or ce travail peine à être reconnu comme tel par les collectivités (et les personnes), entre autre, parce qu'il s'insère mal dans les cases étroites des dossiers de subvention et des représentations de l'imaginaire collectif.

Au lieu d'envisager l'association comme un coût, les pouvoirs publics pourraient se demander combien la structure permet d'économiser aux personnes : quelle économie pour les soins et la Sécurité Sociale ? En terme de production d'air pur, d'exercice physique, de rupture de l'isolement, de réduction de la consommation d'antidépresseurs ? En non-traitement des déchets : la collecte, le tri, le réemploi, la réparation. En pacification sociale¹⁵ : économie sur la police, les structures d'aides sociales, en prévention des violences urbaines et domestiques. En formation : (ré)apprentissage du travail en collectif, acquisition de nouvelles compétences. Si l'on compare avec une autoroute, un aéroport, un avion de chasse, un feu d'artifice, un exil fiscal, un rond-point, en réalité l'association ne coûte presque rien à la collectivité et apporte beaucoup. Interrogeons-nous : qu'est-ce qui est important ? Qu'est-ce qui est utile socialement ? Que valorise notre société ? Quels sont les choix stratégiques qu'elle devrait se dépêcher

15. Guillaume, qui a participé à la correction, note : « *Est-ce souhaitable que l'association participe à la pacification sociale ?* ». Je comprend dans sa question : faut-il rompre avec l'État (par exemple, en cherchant un rapport de force ou en cherchant à s'auto-financer ? Ou bien, faut-il, essayer de domestiquer l'État c'est-à-dire essayer de ramener les collectivités à leurs responsabilités ? Dans le contexte de Récup'R, je penche pour la deuxième proposition, car la première me semble trop coûteuse humainement et il y a fort à parier que celles et ceux qui paieront les pots cassés seront toujours les mêmes. L'expression « *domestiquer l'État* » est empruntée à l'anthropologue anarchiste James C. Scott qui dit : « *On ne se débarrassera pas de l'État, j'en suis absolument désolé. Notre seul espoir est de le domestiquer* ». Sardier Thibaut, « *Interview James C. Scott* », *Libération*, 21 juin 2019.

INTRODUCTION

d'effectuer dans un contexte de péril écologique et social ? Qu'est-ce qui est souhaitable pour toutes ?

Alors, pourquoi Récup'R et ses ateliers de vélo et de couture ne sont pas davantage reconnus et valorisés par chacun·e et par les institutions ? Simplement, je crois que c'est parce qu'ils ne sont pas « *in* » c'est-à-dire parce que les ateliers sont fréquentés par des personnes de tous âges, appartenant aux classes moyennes inférieures et aux classes populaires, dont beaucoup de femmes ayant dépassées l'âge de la vingtaine... Comme nous verrons plus loin, les femmes et les publics d'origine étrangère et populaire s'impliquent beaucoup dans le fonctionnement des ateliers et des associations écologistes et sociales, iels n'ont pas l'habitude de demander, ne se sentent pas forcément légitimes pour revendiquer, doutent d'iels car iels ne sont pas **éduqué·e·s** pour faire des vagues. Il résulte de cette habitude à prendre sur soi et à être scrupuleusement dans les clous qu'une grande partie des choses produites est invisible. Il s'agit du travail domestique sous une autre forme : un travail invisible et gratuit au service de l'association et plus largement au bénéfice de la collectivité...

Interrogée par Victoire Tuillon, la philosophe Manon Garcia dit : *« Le prix de la liberté, bien sûr, est beaucoup plus grand pour les femmes que pour les hommes. Les hommes sont programmés pour la liberté. Leur logiciel c'est astronaute, pompier ou aventurier. Le logiciel féminin c'est la sphère privée, enfants et mari. Évidemment, si on veut être astronaute quand on est programmée pour la sphère privée, c'est beaucoup plus dur. »* D'autre part, le manque de valorisation vient aussi, sans doute, du fait que les décideurs sont principalement des hommes et qu'ils sont éloignés des problématiques des ateliers d'auto-réparation, c'est-à-dire le social, l'entraide et l'écologie : des domaines

L'ATELIER DES MIRACLES

majoritairement et traditionnellement investis par les femmes. Le système se reproduit.

Olivia est ergonomiste, je l'ai rencontré au Zinefest, un festival de fanzines qui se déroule à Bordeaux. Elle était curieuse de *Chasse-Goupille* le fanzine que je présentais. Nous avons bavardé, puis, nous avons parlé de travail associatif et d'éducation populaire. Elle est venue observer nos ateliers d'auto-réparation de vélo et de couture. Puis, je me suis rendu à son bureau pour un long entretien.

« Sur le féminisme, je vais juste faire part d'une prise de conscience que j'ai eue il y a peu. Pour l'instant, je ne sais pas si c'est une vérité, c'est juste un constat. J'ai l'impression que le monde associatif et la manière de mettre en pratique les questions d'écologie au quotidien sont très portées par les femmes. Je dis ça parce que, d'une part, l'association d'éducation populaire dont je fais partie est à 90% féminine. Puis, quand je surfe, sur internet, sur des blogs de dé-consommation et de consommation responsable, j'observe qu'ils sont majoritairement féminins. Enfin, je fabrique beaucoup de choses « maison » et, hier, j'ai fait une lessive avec du lierre de mon jardin et je me disais : " C'est moi en tant que femme qui fait ça à la maison ". J'ai l'impression que dans beaucoup de foyers c'est comme ça, j'aimerais avoir une réponse un peu plus chiffrée, mais j'ai le sentiment que l'écologie est davantage portée par les femmes.

Fort de ce constat sur le féminisme, est-ce qu'on ne devrait pas inviter davantage les hommes sur cette question ? Puis, à se parler davantage entre hommes et femmes ? Car je pense que les femmes ont une manière d'analyser les choses et une manière de faire différente.

INTRODUCTION

On le voit en politique et dans les entreprises, hommes et femmes n'abordent pas les sujets avec le même angle. C'est lié à notre manière de raisonner. On parle tout le temps d'égalité homme-femme, mais quand est-ce qu'on intègre vraiment ça dans ces questions sociales et écologie ? Pour moi la convergence entre l'écologie et le social doit passer par là, il n'y a pas assez d'hommes sur le terrain. Au festival zéro-déchet, il y a quinze jours, il n'y en avait pas beaucoup. J'ai envie d'entendre des hommes sur la question. Je pense que les femmes sont plus impulsives, plus à faire les choses dans l'action parce qu'elles ont envie que ça bouge. Et, je pense que les hommes ont une capacité à raisonner différente, peut-être un peu plus sur le long terme, qui serait super intéressante à combiner avec notre manière de faire à nous les femmes. J'ai envie qu'on partage plus ! »

En résumé, la non-valorisation du travail de l'association se perpétue, en partie parce que chacun-e est englué-e dans tout un tas de représentations culturelles (construites socialement par l'éducation, les socialisations, les expériences de vie, etc.) et des subjectivités (les représentations et les préjugés); c'est-à-dire des choses qui n'ont absolument rien à voir avec le travail réalisé, la quantité de déchets réemployés, la quantité de savoirs diffusés, la qualité des moments passés, mais bien avec le fait que beaucoup de femmes et de personnes modestes s'investissent dans l'association, que son domaine d'activité le « care » (le soin au sens large) est un champ représenté comme féminin donc *systématiquement* dévalorisé dans notre société.

Là où l'auteur-mécano explique un peu d'où il parle pour que chacun·e entrevoie dans quelle complexité il bricole

Pour ce qui est de ma place au sein du système Récup'R, elle est aussi simple et claire que le fonctionnement de la structure ! En vérité, c'est un casse-tête et je le vis plus ou moins bien selon les jours. Je suis mécanicien et animateur, c'est sûr. Je suis parfois appelé chef d'atelier : je gère les stocks, les collectes, les aménagements, les formations, quelques contacts... Mais j'ai parfois du mal à cerner les contours de mes missions. Sur mon poste se logent aussi les missions d'éducation populaire que je gère selon mon envie du moment : ateliers graphiques, projections, formations en mécanique, causeries. Pour le pilotage de l'association, il se fait avec mes collègues et quelques bénévoles. Comme la structure souffre de beaucoup de *turn over*, je consacre (et mes collègues avec moi) aussi énormément de temps à expliquer aux nouvelles et nouveaux pourquoi les choses sont comme elles sont et pourquoi certains choix ont été faits à certaines époques.

En théorie nous sommes égaux dans le travail, mais dans les faits non. L'ancienneté, la connaissance des adhérent·es et des partenaires et la légitimité qui en découlent font qu'avec ma collègue Delphine qui est couturière nous sommes souvent à l'initiative d'événements (soit en faisant, soit en encourageant). Notre ancienneté nous permet d'anticiper beaucoup de choses. Mais cette ambiguïté sur notre place est autant valorisante qu'épuisante et ingrate. On se questionne toujours sur le « trop » et le « pas assez », entre le « lâcher prise » et le sentiment qu'il « faut bien (le) faire »... On se sent très responsable et ce n'est parfois pas simple à vivre. Heureusement, en 2018-2019 de nouvelles personnes sont arrivées pour prêter main forte, deux nouveaux collègues, quelques co-président·es, quelques bénévoles et Jacqueline

INTRODUCTION

à la commission ressources humaines. Avant que Jacqueline ne s'attelle à écouter, comprendre, prendre en compte la voix des salarié-es, iels étaient en grande partie livré-es à eux-mêmes. Et si la liberté ne rencontre pas d'écho elle ressemble un peu à de l'abandon. Pour cette raison je conçois la liberté dans un cadre où les choses sont définies collectivement. C'est ça, je crois, la définition de l'autonomie, un rapport entre l'individu et le collectif.

Pour ce qui est de mon rôle, il est évident aussi, que ma formation universitaire et technique (Histoire, Sciences Humaines, Éducation Populaire et Mécanique), la reconnaissance que j'ai au sein du réseau l'Heureux Cyclage, mon statut d'homme, mon ancienneté dans l'association, mon engagement dans un syndicat et plusieurs organisations me donnent du pouvoir et de la légitimité (j'essaye de ne pas en abuser. Mais, inconsciemment, est-ce que j'y arrive toujours ?), un privilège dont ne bénéficient pas tous les autres membres de l'association. J'ai beaucoup contribué à l'esprit Récup'R, en rédigeant de nombreuses *news letters*, des fanzines, en formant certaines personnes, en soutenant certaines initiatives et orientations. Il est certain que ma position, comme celle de ma collègue qui coordonne l'atelier de couture depuis maintenant plus de dix ans, est bancale, ambiguë et schizophrénique.

Pour ce qui est de ma fonction de passeur d'idées et de pratiques au sein de l'association, elle me donne parfois l'impression de scier la branche sur laquelle je suis assis, de tendre le bâton pour me faire battre. Cependant faire évoluer les mentalités, chercher à valoriser ce que nous faisons et qui nous sommes, me semble un travail indispensable : nous méritons mieux ! Les salarié-es et les bénévoles culpabilisent régulièrement de ne pas faire assez bien. Mon travail est là aussi pour affirmer qu'iels ne sont pas responsables du monde inégalitaire dans lequel nous vivons. C'est pour cette raison que je répète que les collectivités doivent aussi prendre leurs responsabilités

L'ATELIER DES MIRACLES

vis-à-vis de l'association et soutenir son travail. Ou pour dire autrement : « *Si le travail de l'association est de nettoyer et de réparer le monde... Il convient aussi de se poser la question de qui le détruit ? Et de qui le pollue ?* ». En effet, tout vouloir prendre sur soi n'est ni souhaitable, ni juste, car cela exonère les pollueurs de leurs responsabilités.

Écrire me semble également important car des élans romantiques et démesurément généreux peuvent se déclarer dans les ateliers d'auto-réparation. Les bénévoles et les salarié-es sont parfois capables de se dévouer jusqu'à l'épuisement. Le travail et la capacité à prendre sur soi sont des choses très valorisées dans les classes populaires, chez les militant-es et chez les femmes (et, certaines personnes appartiennent aux trois catégories !). Or, les collectivités en profitent en ne soutenant pas à la mesure de l'effort fourni. Et même pire encouragent et suscitent notre dévouement à coup de discours flatteurs et culpabilisants : « *Les associations ne sont pas un coût mais une chance. Pour notre pays et pour notre économie. Elles représentent aussi des coûts évités pour l'État* » déclarait, sans honte, le secrétaire d'État Gabriel Attal le 30 octobre 2019. J'espère que ce livre permettra de visibiliser ces injustices et encouragera les associations à devenir plus subversives et plus revendicatives pour qu'elles réclament ce à quoi elles ont droit : la reconnaissance, des locaux en bon état, de la considération et de meilleures conditions de travail.



Chapitre 1 : Tenir un atelier d'auto-réparation sur une frontière

Impressions de l'extérieur : prendre le temps de regarder

Lorsqu'une personne pressée passait devant notre local rue Terre De Borde elle ne voyait souvent qu'un local glauque, survivance d'un passé populaire, un immeuble épargné par les travaux pharaoniques d'un quartier en cours de réaménagement urbain, à deux pas de la gare Saint-Jean fraîchement repeinte et aménagée pour accueillir la L.G.V. et ses nombreux·ses visiteur·e·s parisien·ne·s. Dans ce local ancien, ouvert aux quatre vents, la personne pressée apercevait l'ombre d'individus en train de brasser de la ferraille, de tailler des pancartes avec des outils rudimentaires. Elle ne comprenait pas trop le sens de cette agitation. Une multitude d'inscriptions couvrant les murs en une multitude de couleurs et de polices de caractères égarait son regard. Elle ne prenait pas le temps de lire. Depuis l'entrée, la personne de passage n'entendait rien de ce que disaient les gens, elle lui semblait qu'ils parlaient toutes les langues de la planète. Ou bien qu'ils les mélangeaient ! Sans surprise, la personne pressée, passait. En chemin, elle croisait quelques prostituées¹⁶, ne prêtait pas attention, et s'en allait prendre son train.

Celle ou celui, qui au contraire, prenait le temps avait une vision bien différente. Peut-être était-iel intéressé·e par les ateliers participatifs que proposaient l'association ? Ce n'était pourtant pas sa première question. Iel demandait : *« D'où viennent tous ces vélos et tous ces tissus ? », « vous faites comment pour collecter tout ça ? », « tout ça a vraiment été jeté ? », « c'est fou, vous avez vraiment fait tout ça à la main ? »*... Puis, iel regardait attentivement les pancartes, les affiches,

16. NDA : n'ayant pas eu l'avis des personnes concernées et ignorant leurs conditions de vie et de travail, j'ai opté pour le terme « prostituée », qui me semble plus englobant et neutre que « travailleuse du sexe » qui est revendicatif. Pour davantage d'infos : <https://strass-syndicat.org/>

TENIR UN ATELIER D'AUTO-RÉPARATION SUR UNE FRONTIÈRE

les mosaïques. Toutes ces choses étaient différentes, des dizaines de mains avaient mis la main à la pâte pour dessiner une affiche, fabriquer un meuble, peindre un tableau d'outils. Et, presque toujours sans écrire leur nom. « *Oui, tout est fait main !* ». Et malgré la diversité existait une unité : toutes ces personnes singulières avaient participé dans un élan collectif. « *C'est bien rangé !* » félicitait encore le·a visiteur·se comme s'il ne s'attendait pas à trouver de l'ordre au milieu de cette multitude de matière récupérée.

Beata est une écrivaine franco-rwandaise que je rencontre lorsqu'elle présente son recueil de nouvelles *Ejo*¹⁷ à la librairie du Muguet où je suis bénévole. Elle a aussi co-animé un cercle de littérature afro-caribéen. Une autre manière de témoigner de résistances, d'oppressions, d'expressions, en faisant résonner des voix trop peu entendues.

« Il faut raconter ! Il faut raconter que vous faites du lien et que vous avez Chasse-Goupille qui est en quelque sorte votre journal... Il faut raconter le quartier dans lequel vous travaillez. Ça, c'est un truc qui manque ! Vous êtes dans une zone qui est sans doute celle qui a le plus radicalement changée ces dernières années et vous faites partie de ça, vous le subissez ou l'accompagnez, ce serait chouette de le raconter. Mais pas forcément en faisant venir un sociologue qui a pignon sur rue et qui va raconter pour vous. Vous pouvez le faire avec un·e sociologue, mais ce n'est pas sa parole qui va apporter quelque chose. Si on se demande ce qu'était Récup'R, et

17. Umubyeyi Mairese Beata, *Ejo suivi de Lézardes et autres nouvelles*, Autrement, 2020.

L'ATELIER DES MIRACLES

que vous n'êtes plus là bas, qui sera capable de dire ce qui c'est passé ?

Je pense que vous pourriez faire ça aussi, raconter ce qui se passe là bas, raconter l'histoire de votre quartier, raconter l'histoire d'une rue. Des fois, des choses sont oubliées et c'est des écrivain·e·s qui vont faire ce travail. Joseph Roth, l'écrivain juif autrichien, disait au début du XX^e siècle que le roman, la littérature, sont là pour raconter les vies que la Grande Histoire, avec ses Grands Hommes, laissent sur le côté, les "petites gens" qui pourtant ont été pleinement acteurs des événements. »

Dans cette partie je vais tâcher de raconter l'histoire de Récup'R, de dire comment ce projet est né, ses forces, ses faiblesses, sa complexité et son actualité. Je dirai comment malgré les coups durs, le projet résiste, continue, s'adapte. Comment les nouvelles personnes, s'informent, se forment et continuent de proposer de nouvelles choses. Comment malgré l'impression d'éternel présent ce projet s'inscrit dans une histoire plus vaste à la croisée de celle du travail manuel, des classes populaires, de l'écologie et du féminisme. Souhaitons que ces récits et ces questionnements inspirent d'autres initiatives. Qu'ils permettent de réunir des personnes et des idées. Car le projet d'atelier vélo et de couture dépasse allègrement les domaines de la mécanique et de la couture ! Si un·e mécano-vélo vous parle un jour de bicyclette, dans sa tête iel pense à l'autonomie, à la liberté et à l'émancipation. Si un·e couturier·es vous parle de tissage, iel est possible qu'iel pense à fabriquer des solidarités, à organiser un événement incroyable pour tous les habitant·es du quartier ou bien à inventer une machine prodigieuse et terriblement complexe, moitié-vélo moitié-couture, pour rien ! Ce serait juste chouette et beau de la faire, non ?

Car les ateliers d'auto-réparation ce n'est pas que du bricolage et des réflexions sur les problèmes écologiques, c'est aussi, et peut-être

surtout, des laboratoires d'expériences sociales, écologiques, artistiques, technologiques, organisationnelles, culinaires... Des lieux pour s'entraîner à réaliser des choses collectivement. Des vastes et tentaculaires auberges espagnoles où chacun·e amène ses envies, ses problèmes, ses forces, ses espoirs, et peut repartir avec un peu de ceux des autres. Des lieux de rencontres et de liens. Des lieux rares et fragiles aussi, c'est-à-dire de pas grand-chose, de bouts de ficelles « pour et par » des personnes qui, malheureusement, sont bien souvent considérées comme des « pas grand-chose ».

Quels rapports entre une montagne d'objets à réparer, des personnes à ac- cueillir et une ville soucieuse de s'embellir ?

Au commencement, en 2009, la fin était déjà annoncée. Dès le début l'ancien local était voué à la destruction. Les baux de 2 ans étaient courts et précaires. En 2018, nous étions expulsables du jour au lendemain. L'idée de déménager était anxiogène : partir pour où ? Pour trouver qui ? Pour trouver quoi ? Oui, peut-être qu'ailleurs l'endroit serait meilleur, oui mieux vaut être optimiste et se répéter ça en boucle. Mais, la plus forte probabilité restait tout de même de se retrouver banni·es aux confins du projet Euratlantique. Ou bien, encore pouvait-on espérer un miracle : une star de cinéma viendrait un jour réparer son vélo ou bien coudre un vêtement, et en témoignerait personnellement au président de la République qui ému ne manquerait pas de nous autoriser à rester. Se raconter des contes de fées ne coûte rien, pourquoi s'en priver ?

L'ATELIER DES MIRACLES

Cette précarité a failli nous rendre fous. D'un côté, les chantiers du projet Euratlantique ne cessaient d'avancer, préemptant autour de l'atelier les maisons de la rue une à une. Les voisin·es étaient petit à petit relogé·es. Des portes se fermaient. Des squatteur·euses en ouvraient d'autres. Des maisons étaient démontées pierre par pierre. Des travaux dans tous les sens : avec des changements de sens de circulation, des grues, du bruit et de la poussière. La vie continuait sous une autre forme. Les adhérent·es, les voisin·es qui restaient encore, se regroupaient parfois sur le pas de la porte et chacun·e énumérait les absent·es et se demandait quand son tour viendrait. C'était assez triste, les personnes espéraient des logements meilleurs mais savaient bien qu'ils seraient au prix de leur séparation.

Bien que pourri, l'ancien local était très bien placé, les gens y rentraient comme dans un moulin, ce qui semble avec le recul impensable à l'heure de la généralisation des digicodes et des lourdes portes blindées : ils entraient pour gonfler un pneu, s'informer de ce qui se passe, emprunter un outils, aller aux toilettes, visiter, tuer le temps. Pour moi qui était salarié, ces allées et venues étaient fatigantes, il fallait sans arrêt interrompre une tâche, poser ses outils, traverser tout l'atelier pour accueillir et répéter inlassablement ce que l'association faisait. Expliquer encore une fois comment se servir de la pompe et insister sur le fait que ce n'était pas encore l'heure pour réparer son vélo. L'atelier restait toujours ouvert, car personne n'était résolu à travailler avec le rideau de métal descendu et à se couper de la lumière du jour. Les gens se succédaient toute la journée : des voisin·e·s, des paumé·e·s plus ou moins alcoolisé·e·s, des prostitué·e·s, des voyageur·ses entre deux trains, des bénévoles qui venaient bricoler, des enfants du voisinage qui démontaient des vélos en attendant que leurs parents rentrent du travail, des collectionneurs chinant en dehors des permanences des pièces détachées. Ces derniers répétaient : « *Je préfère passer quand il n'y a personne, c'est plus*

TENIR UN ATELIER D'AUTO-RÉPARATION SUR UNE FRONTIÈRE

calme ». L'ambiance était foisonnante, gentiment désordonnée, fatigante et, en même temps, stimulante, car bien qu'il y avait parfois quelques « relous », tout ce beau monde cohabitait assez bien et c'était captivant de discuter avec une si grande diversité de personnes.

Entre bénévoles et salarié·es nous nous disions quelques fois que nous ne devrions pas nous fatiguer à effectuer des travaux dans ce vieux local car ce serait peine perdue, on finirait bien par déménager. Mais les personnes ne cessaient de venir pour aider et leur envie de construire était la plus forte. Les empêcher de transformer le lieux à leur idée était impossible. Les gens sont ingouvernables !¹⁸ Alors presque jusqu'au bout, on a suivi le courant, on a aménagé, construit des étagères, décoré et amélioré l'ordinaire. Et, comme les travaux de destruction étaient sans cesse retardés, nous avons fini par nous convaincre qu'il fallait arrêter de se restreindre, mais au contraire qu'il fallait investir le local jusqu'à la dernière seconde.

Plusieurs fois, le projet Euratlantique a déclaré : « *Vous devrez bientôt partir ! Mais nous n'avons pas grand-chose à vous proposer* ». Parfois l'équipe de Récup'R était invitée à visiter une ancienne maison, un vieux garage,

18. Pour vous en convaincre lisez : James C. Scott, *Zomia ou l'art de ne pas être gouverné*, Seuil, 2013.

un magasin glauque. Les prostituées faisaient le pied de grue à deux pas de la porte. Les locaux venaient juste d'être repris à des vendeurs de sommeil. L'ambiance était bizarre. On voyait encore les traces des endroits où des personnes avaient été entassées. Traces d'une main d'œuvre encore plus précaire, corvéable et expulsable que nous. On nous proposait leurs places. Mais, où ces frères et sœurs de misère avaient-ils été envoyés ? Les interlocuteurs d'Euratlantique nous rassuraient : « *Ne vous inquiétez pas, nous ferons quelques travaux, nous installerons des prises électriques pour les machines à coudre et de l'eau* ». Nous n'étions pas toujours enchantés en visitant tout ces bâtiments mal faits et mal desservis. Mais, nous ne mouftions pas, nos cerveaux allaient de l'avant, nous étions déjà en train de chercher des solutions peu coûteuses au manque de lumière, à comment transformer cet endroit en un lieu accessible et chaleureux. Déjà nous cherchions où les personnes pourraient garer leurs vélos. Nos pensées étaient entièrement accaparées par ces questions : comment se débrouiller pour loger toutes nos affaires ? Comment s'arranger pour que les gens s'y sentent bien ? D'un regard nous projetions nos futurs ateliers. Virtuellement nous déplaçions les parois, aménagions des rangements,

branchions des câbles électriques, peignons la façade, mesurons les espaces pour en tirer le meilleur profit.

Notre moral et notre détermination étaient d'acier mais les aménageurs nous baladaient. Nous n'étions pas dupes. Nous allions devenir encore une fois des occupant-es précaires, des bouche-trous anti-squat, en attendant que les travaux arrivent jusqu'à nous et nous repoussent encore plus loin. Notre condition n'est-elle pas d'être une association sympa pour faire du lien entre les habitant-es, une asso qui lutte courageusement, qui donne généreusement, et qui, charité bien ordonnée, n'oublie jamais de se faire virer elle-même quand arrive son heure ? De là, vient sans doute la sympathie que beaucoup de gens nous témoignent. Des phrases gentilles qui signifient : « *Nous sommes dans la même galère !* ». Pendant longtemps, on m'arrêtait à vélo pour me demander : « *L'association ça va ? Le local n'est toujours pas détruit ? Ça continue ?* »

Notre état d'esprit, notre manque d'argent et de stratégie ont fait que nous n'avons jamais sérieusement envisagé de résister. Nous avons toujours eu une attitude de soumission sur cette question de local. À différentes époques, nous avons réalisé quelques recherches dans le privé et assisté à quelques réunions et concertations publiques dans le quartier, nous nous sommes découragé-es : chercher à plaire n'est définitivement pas notre travail. Alors l'essentiel de notre énergie s'est déployé vers nos activités principales : organiser des ateliers d'auto-réparation de vélo et de couture, des animations et des événements. La fin arrivera quand elle arrivera ! En attendant, tâchons de faire ce qui nous plaît. Parfois, je me demande : a-t-on vraiment cru un jour que cet univers géométrique de nouveaux bâtiments et de bureaux rutilants pouvait-nous ménager une place, à nous qui tâchons de valoriser les matières et les personnes abîmées, de les rendre plus belles pour qu'elles échappent à l'exclusion et à la poubelle ?

Raconter l'Histoire d'un local pour lutter contre le bulldozer du temps

Des ami-es punk m'avaient dit : « *Ne t'attaches pas à un local. Il faut penser démontable. Fabriquer des caisses avec des poignées et des roulettes. Se concentrer sur l'essentiel. Un déménagement n'est pas une fin mais une étape. Au bout de plusieurs tu comprendras.* » Pendant des années cette question du local a angoissé les adhérent-es. Elle était également un sujet récurrent de mes élucubrations intérieures.

Miguel Hernández, dans son poème *Aceituneros de Jaén* n'a t-il pas déclaré que la terre devait appartenir à celles et ceux qui la travaillent ? Alors, je fulminais en pensant qu'il y avait quelque chose d'injuste à ce que notre local soit ballotté comme ça par un aménageur qui partout fanfaronnait qu'il allait rendre la vie meilleure dans le quartier. Peut-être bien qu'il construirait de belles choses, mais cette vie jolie et moderne il l'imaginait sans nous, sans ses habitant-es, alors il ne me faisait pas rêver.

Je pensais aussi souvent aux westerns crépusculaires, comme *Il était une fois dans l'ouest* et *Touche pas à la femme blanche*. Dans le premier, réalisé par Sergio Leone en 1969, il est question de l'arrivée de la civilisation (plus précisément du mode de vie de la côte est états-unienne) dans l'ouest. La civilisation du progrès arrive par le train, avec ses nouvelles manières de vivre et d'envisager les rapports entre les gens, et son cortège de malheurs : les avocats corrompus, les spéculateurs rapaces, les tueurs à gage cupides et amoraux. Cette nouvelle manière de vivre n'est peut-être pas pire, peut-être pas plus cruelle, mais dans tous les cas beaucoup plus sophistiquée et implacable. Les cowboys se retrouvent pris de court, ringardisés et inadaptés, et pour survivre n'ont pas d'autre recours que de chevaucher plus loin vers

TENIR UN ATELIER D'AUTO-RÉPARATION SUR UNE FRONTIÈRE

l'ouest¹⁹. Dans le film, ces cow-boys épris de liberté deviennent semblables aux indien·nes, eux aussi pourchassés et massacrés car non assimilables et réfractaires à la vie moderne. Comment les fragiles ateliers d'auto-réparation pourraient-ils résister à l'irrépressible avancée de la LGV et à la spéculation ? Ils n'ont pour se défendre que des clés de 12 et des pelotes de laine.

Dans le film *Touche pas à la femme blanche* Marco Ferreri rejoue la bataille de Little Big Horn. Ce film est tourné à Paris au début des années 1970 au cœur des gigantesques travaux du quartier des Halles, lorsque les pavillons Baltards sont détruits. Il montre à la fois le génocide des indien·nes et l'éviction des classes populaires du centre-ville. Il dénonce l'hypocrisie, la grandiloquence et l'hubris des discours prétendument civilisateurs du général Custer. Il condamne l'arrivisme et l'opportunisme de Bufalo Bill. Surtout, il met en garde les indien·nes qui se laissent séduire par les lumières de la civilisation, celle-ci n'est pas pour elleux. L'issue du film et de cette bataille sont heureu·ses. Les militaires américains, aveuglés par leur sentiment de supériorité, leurs armes puissantes et leur nombre bien supérieur sont imprudents et perdent face aux indien·nes qui eux, pour le coup, ont su s'unir et s'organiser.

Je regrettais que cette question de local ne soit pas davantage approfondie. Certes, ne pas s'attacher et tout faire pour que la transition d'un local à l'autre se déroule dans les meilleures conditions me semblait évident. Il était difficile de faire autrement. J'ai

19. Ou d'aller plus haut dans la montagne comme dans le western écologiste *Jeremiah Johnson* de Sydney Pollack (1972). Ce film, tourné pendant la guerre du Vietnam, raconte l'histoire d'un homme qui fuit les violences commises au nom de la civilisation.

beaucoup d'admiration pour certain·es gitan·es qui ont le courage de mettre le feu aux biens de leurs défunt·es. N'est-ce pas magnifique de déclarer : *« Ne nous encombrons pas avec le souvenir d'un local perdu, on est les plus fort·es. Les savoirs ont été transmis, avec une machine à coudre et quelques clés on recommence où on veut, quand on veut ? Ça personne ne peut nous l'enlever ! »* Mais, en même temps, je me méfie de ce romantisme, de ce bel art de perdre car brûler son histoire m'a toujours semblé être un acte désespéré. Alors dans mes rêves les plus fous, je m'imaginai parfois une ZAD festive et hautement revendicative. Je m'imaginai aussi qu'on aurait pu revendiquer que ce lieu soit classé aux monuments historiques. Comme ça dans 50 ans, les enfants des écoles seraient venus en groupe écouter leur instit' expliquer avec effusion : *« Voici un site rare et encore très bien conservé où autrefois l'on pratiquait le vélo et la couture. Des ateliers d'auto-réparation comme celui-ci, il n'y en avait même pas dans tous les départements et ils étaient très peu à mélanger la couture et le vélo. Bref, c'est dans des lieux comme ça qu'on pratiquait l'écologie concrète, celle qui se préoccupe à la fois des personnes et de leur environnement. Dans cet atelier très modeste d'environ 200 mètres carrés, toutes sortes de personnes se retrouvaient, s'entraidaient pour*

coudre et réparer leurs vélos. Car, voyez-vous les enfants, au début du XXI^e siècle il ne subsistait que très très peu de personnes qui savaient encore coudre et faire de la mécanique. Les savoirs manuels n'étaient presque plus enseignés dans les écoles. Tout était produit dans des pays lointains ou par des robots, les rues étaient inhospitalières pleine de voitures polluantes et dangereuses. Au début, ces premiers ateliers n'avaient pas le chauffage, les outils étaient rudimentaires et pourtant ça n'empêchait pas les gens de faire des choses ensemble. À l'époque les pouvoirs publics s'intéressaient peu aux questions comme celles-ci, ils donnaient juste le nécessaire pour que les ateliers vivent aux marges des villes. »²⁰

En visitant je ne sais plus quel site archéologique j'ai le souvenir d'avoir entendu la guide expliquer : « *Autrefois, les archéologues s'en foutaient des maisons, des magasins et des installations agricoles. Parfois même ils les remblaient. Les archéologues désiraient touter exhumers des temples, des trésors, des amphithéâtres, des*

20. A la même époque, à Bordeaux, on construit : un gigantesque stade de foot (alors qu'existait déjà le stade Jacques Chaban-Delmas), le pont levant J. Chaban-Delmas (levant pour faire passer les gigantesques bateaux de croisière), une statue colossale de Jacques Chaban-Delmas l'ancien maire (3 mètres de haut, 1 tonne de bronze et 500000euros), la Cité du vin (qui étrangement ne s'appelle pas J. Chaban-Delmas !), etc.

tombeaux. Iels étaient à la recherche de grandeur. Iels ne s'intéressaient pas à la vie quotidienne des personnes normales. » « L'histoire des inconnu·es » est un champ de recherche que j'ai découvert lorsque j'étudiais l'Histoire à l'université. Alain Corbin est l'historien qui a forgé le concept, dans son livre *Le monde retrouvé de Louis-François Pinagot, sur les traces d'un inconnu (1798-1876)*. Il s'est questionné sur la vie d'une personne ordinaire d'un petit village. Il s'est interrogé : « *Dans un monde où l'on parle beaucoup des grands personnages, quelle était la vie quotidienne de la majorité ? Qu'est-ce qu'elle pensait ? Quelle était sa vie ? Comment faire pour que son souvenir soit épargné par le bulldozer du temps ?* »

Plus tard, à la librairie du Muguet, j'ai eu entre les mains *Le Maitron des anarchistes* qui est une sous-partie du *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier* réalisé par l'historien Jean Maitron et ses continuateur·ices : 44 volumes avec 110000 notices biographiques de personnes ayant participé à des luttes sociales. Jean Maitron n'était pas anarchiste mais il a patiemment et compulsivement archivé pour qu'un jour d'autres puissent trouver des traces et témoigner d'histoires méconnues. Encore plus tard, je visionnais une vidéo

des *Détricoteuses*, l'émission d'Histoire de Mathilde Larrère, celle-ci recevait Fanny Bugnon, une autre historienne, qui a effectuée des recherches sur la violence des femmes²¹. Pour la première fois, j'entendais parler du concept de « déni d'antériorité », Fanny Bugnon disait : « *À chaque fois que les femmes sont violentes, les autorités politiques et médiatiques déclarent, et cela à toutes les époques :* " Cette fois-ci c'est la fin de tout ! Parmi les émeutiers on aurait même aperçu des femmes ! " *Par là, elles sous-entendent que ce n'est pas dans la nature des femmes d'être violente, qu'elles ne sont pas légitimes à l'être, qu'elles doivent rester à leur place, qu'une femme violente est une anomalie, une anecdote qui ne mérite pas d'être prise sérieusement en compte.* » De la même manière je me demande si les manques de locaux pérennes ne renforcent pas la précarité et le sentiment d'illégitimité des associations et des classes populaires. Si l'on voulait démolir une église, un château, une porte de la ville, on entendrait rapidement des personnes protester non ? Pourquoi dans un cas et pas dans l'autre ? Quelle mémoire avons-nous besoin de défendre ?

21. Bugnon Fanny, *Les amazones de la terreur : sur la violence politique des femmes, de la Fraction armée rouge à Action directe*, Payot, 2015.

Se battre pour un local pourri, un jardin partagé pollué, une friche, un squat, à la première analyse, ça semble un peu étrange, mais c'est signifiant politiquement. La prédation et l'avidité immobilière s'en prennent aujourd'hui aux marges les plus reculées. Que restera-il comme terrains de jeux et d'expériences quand l'os sera entièrement rongé ? Puis, résister est aussi une forme de dignité.

Dans les villages du Moyen-Âge et jusqu'à la Révolution, en France (et dans bien des pays), les habitant·es ont profité de moulins et de fours collectifs, de champs communaux pour que paissent leurs animaux. Chacun·e avait aussi le droit de ramasser du bois mort. Au Portugal et en Espagne du nord, on observe encore de solides et spacieux séchoirs collectifs. Maria, la bibliothécaire de mon quartier, rappelle qu'à la Révolution française beaucoup de livres ont été saisis aux nobles et qu'ils ont été mis à disposition du peuple dans des bibliothèques publiques. Est-ce que ce ne sont pas des exemples inspirants et stimulants pour se sentir légitimes à revendiquer un local ? Est-ce qu'il est juste de payer un loyer pour organiser des activités qui bénéficient à toustes : car lutter contre les discrimina-

tions, réduire les déchets, enseigner comment réparer des objets, profitent à toutes, non ?

Déménagement et emménagement : s'approprier un nouvel espace

Bruno est venu apprendre la mécanique à l'association. Quand il a su, il a tenu des permanences. Parce qu'il est charpentier, il a coordonné une partie des travaux d'aménagements. Aujourd'hui, il est co-président de Récup'R :

« Je suis arrivé à l'association fin juin 2020, le mois avant le déménagement. Je pensais que ce serait beaucoup plus long et qu'on porterait beaucoup plus. On est vite revenu à un mode « prêt à fonctionner ». Il y avait toutes les caisses de pièces détachées, les vélos, les machines à coudre avec leurs lourdes tables en ferraille, des centaines de roues et tous les tissus, le matériel d'animation, les ordis, le mobilier.

Il nous fallait un lieu de stockage pour les vélos. Alors, on a fait une récup' de bois dans une ancienne discothèque. Comment on s'est organisé ? Bon, ben on l'a fait. Avec le bois on a construit une cabane d'environ 60 mètres carrés et une grande terrasse. C'est un peu roots, mais c'est solide, on peut monter sur le toit. Pour fabriquer les étagères et les rangements de l'atelier de couture, j'avais les machines à bois adéquates, parce que sinon à la main ça aurait pris du temps. On était nombreux·ses à faire des trucs.

L'ATELIER DES MIRACLES

Le repas de la fin des travaux était sympa, une quinzaine ou une vingtaine de personnes étaient là, dont beaucoup de bénévoles de l'atelier de couture parce qu'on avait installé tous les meubles et qu'il fallait ranger chaque chose à sa place, tous les tissus et toutes les caisses de pièces détachées.

Récup'R est maintenant un peu plus excentré. Le public change. Les accrocs sont restés accrocs et se sont adapté·e·s à la nouvelle bâtisse. On a récupéré d'autres personnes. On en a aussi certainement perdu. Mais il y a tout de même pas mal de nouveaux·elles adhérent·es. Désormais, il y a un côté plus familiale dans le fonctionnement quotidien. Peut-être parce que c'est une maison d'habitation et que c'est de plein-pied avec une jonction totale entre l'atelier de vélo et de couture. On est tous ensemble au même endroit, obligé·es de se voir pour traverser les ateliers pour aller à la cuisine ou aux toilettes. Les gens se sont rapprochés.

Je suis allé dans d'autres ateliers et certains sont dans des locaux restaurés. Ils sont trop propres, trop lisses. Ici, il y a la pâte de tout le monde. Ce qui ne serait pas le cas si c'était davantage institutionnalisé, ou trop coordonné. Par exemple avec une mairie qui aurait tout financé et choisi les couleurs. Ici, c'est un peu anarchique. Enfin ce n'est pas le bon mot. Disons que c'est un peu chaotique. Mais ça donne envie de s'investir. Un lieu qui ressemble à un magasin tu ne te l'appropries pas. Quand on fait les constructions chacun·e y va de son idée et de son envie. Là, on a choisi les lieux, on les a organisé comme ça nous est venu. Maintenant le lieu est à nous parce que c'est nous qui l'avons fait.

Puis ce local, c'est lui aussi un déchet. Il est destiné à être jeté. Comme le local rue Terre De Borde que vous avez

TENIR UN ATELIER D'AUTO-RÉPARATION SUR UNE FRONTIÈRE

occupé et qui est maintenant détruit. À Récup'R on récupère tout y compris l'endroit où on est ! Et, on fait avec ce qu'on a pour le rendre le plus proche du lieu qu'on aimerait avoir. On n'est peut-être pas allé au bout, on n'a peut-être pas tout réussi. Et, il y a certainement des trucs qu'on peut améliorer. Après, c'est toujours pareil, c'est quelles perspectives on a dans le lieu ? Peut-être qu'on n'aurait pas construit la cabane de la même façon si on avait été sûrs de rester dans ce local ? Enfin je ne sais pas trop, on peut rester là encore pendant 10 ans. »

Un jour il a bien fallu déménager du local rue Terre De Borde ! A ce moment, l'activité de l'atelier vélo surchauffait à cause du « coup de pouce vélo »²², un dispositif mis en place par le gouvernement pour encourager les personnes à pédaler. Une fois de plus, on encourageait la consommation, mais pas les structures ! Malgré tout, l'association a décidé d'entreprendre tout ensemble : poursuivre l'activité, aménager le nouveau lieu et mener le déménagement. Esprit de service public quand tu nous tiens ! Il était inimaginable que les adhérent-es soient privés d'ateliers trop longtemps. Le déficit a été relevé et gagné mais ce surplus d'activité a été épuisant. Le déménagement et l'emménagement se sont déroulés en quelques semaines pendant l'été.

Bien sûr, avant le déménagement les travailleur-euses de l'association, salarié-es et bénévoles, ont sans relâche offert, trié, vendu, dispatché, jeté et compacté le plus d'objets possible. Iels ont retardé-es

22. Il s'agissait d'une subvention gouvernementale de 50 euros par vélo. Le but était d'encourager la pratique de la bicyclette pour aller travailler. Le vélo était une bonne alternative aux transports en commun parce qu'il permettait la « distanciation sociale ». Ce dispositif a entraîné un effet d'aubaine et les ateliers ont été très sollicités. Pour les travailleur-euses salarié-es et bénévoles, il a été une charge de travail en plus. Et, il a aussi parfois transformé les adhérent-es en client-es : certaines personnes en voulant pour leur subvention !

L'ATELIER DES MIRACLES

au maximum les collectes de dons et les apports volontaires de tissus et de vélos. Puis, à un moment les événements se sont précipités. Les échéances ne pouvaient plus être reculées. Alors le leitmotiv à l'association est devenu : « *Tu ne vas pas partir les mains vides !* ». Chacun·e pouvait participer : des adhérent·es faisaient un tour ou deux en voiture, le vélo cargo ne partait jamais vide et la camionnette utilisée pour les collectes, elle aussi, transportait toujours quelque chose.

Un matin un adhérent et son ami déménageur ont garé un camion de 20 mètres cubes devant le local. En quelques heures, on a chargé les machines à coudre, les établis, les grands meubles et les pieds de réparations. Puis, d'un coup, notre grand local s'est retrouvé presque vide. Dedans on avait imaginé organiser une grande fête d'au revoir. Les membres de l'association, les ami·es et les voisin·es auraient déambulé en musique de rue en rue, déguisé·es ou bien habillé·es de nos créations de couture et de nos bleus de travail, certain·es à cheval sur les vélos rigolos, d'autres agitant notre grand dragon de tissus, comme au carnaval, jusqu'au nouveau local. Chacun·e s'imaginait la plus belle fête, la plus émouvante, la plus chamarrée. Le Covid a gâché ce moment mais il ne nous a pas empêché de partager un repas de fin de chantier, dans notre nouveau jardin, à l'ombre du mimosa. Chris-telle avait préparée de la margarita, Jacinte des entrées, Mahalia des salades, les autres je ne sais plus. Nous étions une vingtaine et personne n'a manqué de rien !

Les clés de l'ancien local ont été prêtées à un collectif de graff' pour qu'il puisse s'exprimer. Certain·es adhérent·es sont allés contempler les fresques et saluer le lieu qu'ils avaient fréquenté·es pendant plus de 10 ans. Puis, les graffeurs ont rendu les clés. Quelques-un·es d'entre-nous y sont retournés pour le dépouiller de tout ce qui pouvait être utile : le chauffe eau, des câbles électriques, des éviers, des portes, des radiateurs, du bois... Enfin, on a rendu les clés au bailleur. Pour

TENIR UN ATELIER D'AUTO-RÉPARATION SUR UNE FRONTIÈRE

empêcher que l'endroit abrite quelqu'un·e, il a été surveillé nuit et jour par un vigile dont la voiture était garée juste devant la porte. Jusqu'à sa destruction. Aujourd'hui, de cet endroit, il ne reste plus qu'une dalle de béton, des herbes folles, quelques pans de murs et des souvenirs.

Même pas le temps de dire ouf que nous investissions le nouveau local. Les biclouves²³ se proposaient de peindre les murs. Des adhérent·es s'occupaient de défricher le jardin. Des rangements, des étagères, des portiques pour suspendre des vélos et des établis étaient réalisés par des personnes qui possédaient des compétences dans le travail du bois et aussi par d'autres qui n'avaient jamais tenu une scie sauteuse. Puis, un jour, un bénévole a indiqué une incroyable récup' de bois. À plus d'une dizaine, nous avons récupéré deux camions de 20 mètres cubes de lames de plancher, de lambourdes, de poutres et de chevrons. Auquel on a ajouté un autre camion de palettes collectées à un autre endroit. Toute cette matière a permis de réaliser une vaste terrasse multifonction pour les repas, les réunions, découper le tissu et passer le temps. Puis, un vaste abris pour le stockage des vélos collectés.

Bruno, co-président :

« Oui, des lieux comme notre local on n'en voit pas à la télé. Ici, les gens se foutent de comment t'es habillé, de ta couleur, de ton maquillage, de ta barbe, de ton chapeau... Et pourtant il y a des personnes de tous les mi-

23. Les biclouves sont les personnes qui animent un atelier de mécanique vélo en mixité choisie pour les femmes et les personnes trans.

L'ATELIER DES MIRACLES

lieux. Il y a des bobos qui vivent certainement dans des maisons très propres et très normées. Ici, ils s'adaptent. Les gens qui viennent ici et les personnes qu'on nous envoie sont un peu comme les vélos qu'on récupère : un peu abîmés, un peu cabossés, un peu à réparer. La plupart d'entre-nous, toutes proportions gardées, sont des personnes un peu abîmées. Moi aussi je suis venu parce que j'avais besoin d'être réparé sur certains trucs. Oui c'est vrai qu'on ressemble, toustes à notre façon, à l'association et au lieu.

Ce local est particulier, il est fait de bric et de broc, avec toutes sortes de matières. C'est que si c'est trop propre et trop lisse, tu perds en humanité. C'est comme la musique de Jimi Hendrix la plupart des gens vont la trouver crade car le son est sale. Mais quand tu fouilles c'est loin d'être crade. C'est-à-dire que ce n'est pas parce que c'est lisse que c'est bien fait et ce n'est pas parce que c'est crade que c'est mal fait. Puis, avec le temps l'asso s'améliore. Souliman a fait une jolie enseigne. Le panneau que Margaux a fabriqué rend visible l'atelier de couture. Petit à petit chacun-e met sa patte. C'est comme un grand patchwork. On coud nos tissus les uns derrière les autres et, hop, il y a une idée qui surgit et on arrive toujours à l'imbriquer avec les autres. C'est pour ça que je ne suis pas trop inquiet de déménager et de réemménager. Je crois qu'il y a assez d'énergie et d'intelligence pour se réadapter ailleurs. C'est le propre de ce que fait l'association : récupérer, échanger, réparer, tout ça c'est toujours s'adapter. Ici, on ne jette pas. Bon, on devrait peut-être jeter un peu plus ? Va savoir. »²⁴

La différence entre les deux locaux c'est, entre autres, la localisation, la taille et l'agencement. Le premier local était mieux situé, il permettait d'accueillir un nombre de personnes plus important mais elles ne se

24. Entretien réalisé en mars 2022 par l'auteur.

TENIR UN ATELIER D'AUTO-RÉPARATION SUR UNE FRONTIÈRE

croisaient pas forcément. Le nouveau local est plus petit, plus isolé, plus lumineux. On n'y vient pas par hasard. Il est beaucoup moins visible, son impact est sans doute moindre sur le nombre de personnes accueillies mais indubitablement plus important sur la qualité des moments passés. Désormais les ateliers de vélo et de couture communiquent par une large ouverture et les échanges sont plus faciles. Les moments conviviaux sont souvent partagés. Les personnes passent plus facilement d'un univers à l'autre, en deux pas on voyage du bruit des machines à coudre à celui des clés et des marteaux. Et sur la terrasse celles et ceux qui coupent des tissus côtoient celles et ceux qui réparent leurs vélos. Le lieu est un milieu propice au mélange, et celui-ci permet de faire surgir beaucoup d'interrogations, de nouveaux projets et de nouvelles pratiques. Se mélanger n'est pas toujours facile mais ça permet ça, de réfléchir.

Séparer et/ou rassembler les catégories de personnes sont deux mouvements qui traversent les ateliers d'auto-réparation. Certes, il y a besoin de se retrouver entre personnes concernées par un sujet pour échanger sur des expériences partagées (les femmes, les personnes trans, les salarié-es, les stagiaires, les personnes racisées, etc.) mais il y a aussi besoin de se mélanger pour faire d'autres choses ensemble, pour changer de perspective, pour s'enrichir. Sur ce point je rejoins Amin Maalouf qui dans son livre *Les identités meurtrières*²⁵ écrit que les personnes possèdent plusieurs identités (par exemple : un genre, un métier, une passion, une région, un sport, une sensibilité politique, un plat préféré, etc.) et qu'il est vraiment regrettable et dangereux de se focaliser que sur un seul trait de l'identité. Il me semble que l'association fait ça : un collectionneur perclus d'idées préconçues, une féministe militante et un migrant livreur à vélo peuvent durant un instant oublier leurs différences et se retrouver autour d'un problème de roue voilée, faire des crêpes, discuter de voyages à vélo ou jardiner.

25. Édité par Grasset en 1998.

L'ATELIER DES MIRACLES

Les endroits où ces rencontres improbables ont lieu sont rares, elles provoquent parfois des étincelles, il ne faut pas se le cacher. Toutefois, en règle générale, ça se passe bien et, même à force de vigilance et de mise au point, de mieux en mieux. Enfin, je tiens à souligner que rassembler et réconcilier les personnes est encore un travail invisible, en partie car c'est une tâche discrète qui semble « naturelle », celle d'offrir des cafés, de partager des gâteaux, de prendre le temps de saluer chacun·e, de présenter les un·es aux autres, de demander des nouvelles de chacun·e. Je reviendrai sur ce travail de convivialité un peu plus tard.

Je pense que bien des membres de l'association ont du mal à envisager ce local c'est-à-dire à définir son importance dans nos relations. Tout d'abord comme milieu favorisant la rencontre. Puis par rapport à ce qui pourrait sembler être le local idéal : un local qui serait forcément grand, beau, lumineux, pratique, parfait ! Bizarrement, il y a fort à parier qu'un local parfait ne conviendrait toujours pas ! Simplement parce que l'association travaille avec des déchets et des personnes qui sont abîmées et que si le local était parfait, il manquerait une cohérence entre le fond et la forme, des raisons de lutter, il n'y aurait plus rien à faire, plus rien à réparer, il régnerait une espèce de peur de salir ou de déranger et les gens ne viendraient certainement plus tant elles se sentiraient mal à l'aise dans un tel lieu aseptisé et ennuyeux.

À Bruno je disais lorsque je l'enregistrais : *« Est-ce que l'aspect chaotique, composite et bariolé des ateliers n'est pas l'envers de la propreté et de l'uniformité des centre-ville ? Par exemple, les rues commerciales sont d'apparence propres²⁶ mais elles génèrent une*

26. À Bordeaux pour rendre propre les rues, il y a eu à plusieurs reprises des arrêtés anti-mendicité. Les punks, les Roms et les gens du voyage ont été repoussés en dehors du centre ville. Cf. Jean Marc Adolphe, *A Bordeaux, Une*

TENIR UN ATELIER D'AUTO-RÉPARATION SUR UNE FRONTIÈRE

grande quantité de travail précaire et de déchets ici et ailleurs²⁷. Et, à Récup'R, on a notre tas de ferraille devant la porte. Il n'est pas caché. L'autre jour, on a eu le débat : " Est-ce que la ferraille qu'on génère on doit l'entreposer devant la porte pour la charger plus facilement dans un véhicule ou bien est-ce qu'on doit la mettre ailleurs pour la cacher ? " J'ai l'impression que mettre les déchets devant la porte ça veut dire qu'on assume notre production de bout en bout. Tandis que dans les rues commerciales il me semble qu'on n'assume pas les conditions de production dans les ateliers de prêt-à-porter qui se trouvent dans des pays lointains ou cachés dans des sous-sols. Les poubelles se trouvent toujours dans les rues derrière... »

Cette question du propre et du sale se pose. Les mécanos vélos ont souvent les mains sales mais leur travail permet de rendre l'air plus pur. Les couturier-es coupent et recourent des tissus, les bouts de fils recouvrent souvent le sol mais pourtant iels font durer les vêtements, les détournent, les réutilisent. Enfin, chaque journée se termine par un nettoyage des plans de travail, un coup de balai, un vigoureux nettoyage des mains, un changement de tenue : il existe un soucis de propreté, comme une honte du sale.

Est-ce qu'être propre c'est assumer ses déchets ou est-ce que c'est les cacher sous le tapis ? Qui est propre et qui ne l'est pas ? Qui devrait

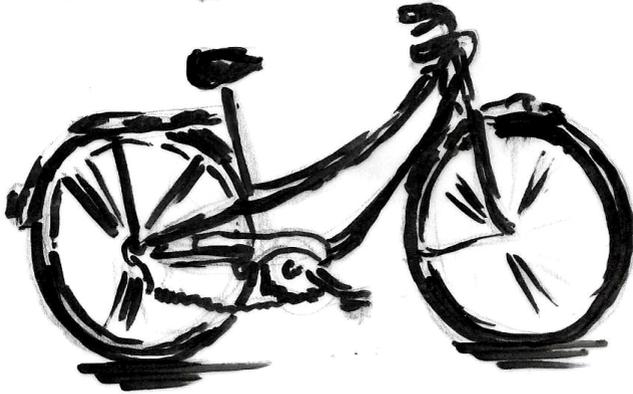
raffle anti Roms, Le Club de Médiapart, 23 février 2013.

27. Mikaela Lemeur, *Le Mythe du recyclage*, Carnets parallèles, 2021. L'auteurice suit le parcours des plastiques qui sont envoyés d'Europe pour être revalorisés au Vietnam. Elle raconte la hiérarchie du travail qui se met en place. Les populations les plus fragiles (femmes, ethnies minoritaires, pauvres, etc.) travaillant à la main dans les émanations putrides pour des bas salaires. Elle décrit la pollution, la dégradation de l'environnement et des relations humaines (la concurrence, la corruption et les inégalités économique que favorise cette activité pas si vertueuse).

L'ATELIER DES MIRACLES

avoir honte ? Il s'agit de ça aussi, les personnes qui travaillent au contact des déchets en ont souvent honte et dévalorisent leur travail. Tandis que d'autres, qui en sont plus éloignées, s'enorgueillissent d'organiser leur enlèvement, leur transport, leur tri, leur réparation sans trop se soucier des coûts humains. Parfois les déchets sont même convoyés de manière unilatérale à l'autre bout du monde pour faire plus propre ici. Qu'y a-t-il de circulaire dans cette économie ? Une fois encore à travers cet exemple du dépôt de ferraille devant la porte se pose la question du travail invisible. L'installer devant la porte c'est affirmer que c'est un travail qui se fait et qui est toujours à faire. En cachant les déchets, impossible de prendre la mesure de notre gaspillage et du travail de nettoyage, et même de s'en poser la question. De la même manière que les employé-e-s des grands bureaux ignorent presque tout du travail ceux qui nettoient les bureaux au petit matin parce qu'ils ne les croisent jamais.

**THIS
MACHINE
KILLS
FASCISTS**



Chapitre 2 : Incrire les
ateliers d'auto-réparation
dans la grande Histoire

L'ATELIER DES MIRACLES

Le vélo et la couture répondent à deux besoins importants dans nos sociétés : s'habiller et se déplacer. Ces deux activités sont fortement ancrées dans l'imaginaire collectif. Par exemple, le vélo rappelle l'enfance, l'insouciance, les souvenirs émus de la première bicyclette (et du jour merveilleux où on a enlevé les roulettes !). La couture elle aussi semble avoir toujours été présente au long de nos vies : dans les maisons, on aperçoit souvent de vieilles machines à coudre, dans les placards on découvre des boîtes de couture et des pelotes de laine. Gonfler ses pneus, recoudre un bouton, lever la selle, défaire les ourlets, huiler la chaîne semblent être des gestes si naturels et si simples qu'ils semblent être éternels et communs à toute l'humanité.²⁸

Plutôt qu'une longue démonstration socio-historique sur l'évolution des activités manuelles en Occident que chacun-e trouvera très bien décrite dans *L'éloge du carburateur*²⁹, je vous propose une petite histoire des alternatives et quelques éléments de mon parcours personnel.

Fred, ancien co-président

« Je me suis sensibilisé vers 18 – 20 ans. J'étais intéressé par les questions de contre-culture, d'alternatives

28. Gandhi, durant la lutte pour l'indépendance de l'Inde promouvait le tissage et les habits traditionnels. On le voyait tisser lui-même pour montrer l'exemple. Il voulait que ses compatriotes retrouvent leur autonomie, leur dignité et se défassent des textiles manufacturés anglais qui étouffaient l'économie indienne. On retrouvera cette même idée chez Thomas Sankara au Burkina Faso dans les années 1980.

29. Crawford Matthew B., *L'éloge du carburateur, essai sur le sens et la valeur du travail*, La découverte, 2010.

INSCRIRE LES ATELIERS D'AUTO-RÉPARATION DANS LA GRANDE HISTOIRE

concrètes dans une période où il n'y en avait pas trop. Le moment où je me suis vraiment intéressé correspond à l'émergence d'ATTAC³⁰, des mouvements altermondialistes et de défense de l'agriculture paysanne. À ce moment là, José Bové démontait des Mac Do et passait en procès. C'est le moment de ma première prise de contact avec le monde militant de terrain. Après, j'ai lu des choses, j'étais abonné à la revue Silence et ça m'a forgé une culture militante et écolo. Petit à petit, je me suis intéressé plutôt à la dimension écologique mais sans forcément m'impliquer dans des groupes politiques organisés. Puis, vers 2008, une belle année pour Récup'R !, je suis revenu à Bordeaux et suis tombé dans la marmite des groupes « autogestionnaires-écologues-décroissants. »

En 2010, Isa m'apporte le fanzine *Tord Boyaux* que Xavier de l'atelier « La tête dans le guidon » lui a confié pour moi. Lors de notre première rencontre, nous discutons vélos, fanzines et alternatives. Régulièrement on se croise à l'atelier, dans des manifs, lors de rassemblements ou de soirées. Elle accompagnera les débuts des ateliers de mécanique en mixité choisie pour les femmes et personnes trans.

« J'ai tout découvert en arrivant à Bordeaux avec les personnes que j'ai connues. J'ai côtoyé le milieu anarchiste, autogestionnaire, squat, punk, féministe et féministe queer. Et je ne sais pas si j'ai cherché de la cohérence... mais ce qui m'a toujours questionnée, c'est que j'ai l'impression d'avoir un pied dans chaque, que les personnes que je voyais dans un milieu, je ne les voyais pas ailleurs. Et moi j'avais besoin d'avoir un pied dans

30. L'Association pour la taxation des transactions financières et pour l'action citoyenne est une organisation [altermondialiste](#) créée en France en 1998.

L'ATELIER DES MIRACLES

chaque, parce que rien ne me suffisait. Et après, sur le vélo, c'est parce que je côtoyais une personne qui bricolait ses vélos depuis un bon paquet de temps, après j'ai été en colocation, et c'était à l'époque où il y avait encore des grandes poubelles dans Bordeaux et on y trouvait un tas de vélos. Puis, un coloc' a décidé qu'il voulait apprendre à réparer les vélos, alors on en a récupérés plein, on les a mis dans le jardin. Moi, j'étais pas trop à me dire " je vais apprendre à réparer mon vélo ", même si j'étais toujours à vélo. Mais quand même ça m'a titillée, je me suis dit : " T'apprends, après tu sais tout faire, t'es complètement autonome, c'est génial ! " »

Jacinte tient une permanence de couture par semaine. Avec d'autres bénévoles, elle propose souvent des moments conviviaux. Écoutons-la :

« A Casablanca, au Maroc, pour avoir des sous et me payer mon diplôme de couture, je faisais des ménages et je gardais des enfants le matin chez des gens, dont des professeurs de français. L'après-midi j'allais dans un atelier de couture pour femmes. Pour le tricot, les voisines s'installaient à chaque fois chez l'une ou l'autre. Elles avaient la laine et les aiguilles. Moi, j'avais 13 ou 14 ans, je voulais apprendre mais je n'avais pas les moyens de me payer des aiguilles, alors je suis allée chez un réparateur de vélos et je lui ai demandé des fers de roues... Des rayons ! Il me les a nettoyés et j'ai appris à tricoter avec.

À force de connaître les gens, j'ai appris beaucoup de choses. Ça m'aide de rencontrer les gens, puis ça me change les idées. Je fréquente beaucoup de monde : des noirs, des arabes, des français, des juifs, de tout. Je me suis battue à construire ma vie toute seule. J'ai perdu

INSCRIRE LES ATELIERS D'AUTO-RÉPARATION DANS LA GRANDE HISTOIRE

mon père à 13 ans et depuis on a galéré, on était 10 enfants. Depuis, on s'est battu. La vie n'est pas rose. Puis, un divorce, un fils sur les bras, fallait se battre pour tous ses diplômes, s'occuper de son avenir, avec un logement, avoir un travail, avoir une voiture... Il faut se battre. La vie m'a donné un coup de fouet. Marche ou crève.»

À l'origine de l'écologie politique, un refus

Le nom de Diogène est parfois cité, quand il est question des origines de « la simplicité volontaire » et du refus de la hiérarchie. Le philosophe qui, selon la légende habitait un tonneau, aurait déclaré à Alexandre Le Grand venu le visiter : « *Pousse-toi de mon soleil!* ». Signifiant par là que pour lui, profiter du soleil et philosopher, valait mieux que de s'entretenir avec le plus grand conquérant de l'Antiquité. Pour la naissance de la bicyclette, on évoque Léonard de Vinci qui en aurait dessiné une dans un de ses codex³¹.

Nombre de penseurs du XIX^e siècle se sont insurgés contre les méfaits de la Révolution industrielle, l'augmentation des inégalités, la nature sacrifiée, la prédation coloniale, le saccage des ressources naturelles, la transformation des citoyen·nes en travailleur·euses et en consommateur·ices, en personnes aliénées (c'est à dire abruties par le travail, dépendantes de l'économie, dépossédées des connaissances

31. Paco Ignacio Taibo II, *La bicyclette de Léonard*, Payot, 1998. Les bicyclettes qui roulent, elles, datent du XIX^e siècle. En 1815, on invente la draï-sienne, en 1861 on ajoute des pédales et, dans les années 1880, on l'améliore en l'équipant de roues de mêmes dimensions, d'une transmission par chaîne, de pneus et de chambres à air en caoutchouc.

qu'elles s'étaient transmises pendant des siècles)³². Parmi ces personnes clairvoyantes : Henry David Thoreau qui écrit *Walden ou la vie dans les bois* en 1854, Robert Louis Stevenson avec *Voyage avec un âne dans les Cévennes* en 1879, Élisée Reclus avec *Histoire d'un ruisseau* en 1869, et Pierre Kropotkine avec *L'entraide, un facteur de l'évolution* en 1862.

Après la Grande Boucherie Industrielle de 14–18, des personnes critiquèrent la caporalisation dans les usines et dans les armées et rêvèrent de monde sans frontière. Elles créèrent des auberges de jeunesse, firent la promotion de l'espéranto, une langue par et pour toutes !³³, et enfourchèrent leurs bicyclettes... Je pense bien évidemment à Paul de Vivie, alias Vélocio, célèbre inventeur d'un nouveau modèle de dérailleur, du cyclotourisme, pacifiste, espérantiste et journaliste. Puis, à Jean Giono. Mais, tous ces rêves furent interrompus à nouveau par le cauchemar de la Seconde Guerre mondiale.

Les Trente Glorieuses : émergence d'une société de confort, de certitude et de gaspillage

Pour la génération suivante, celle des Trente Glorieuses³⁴ les travaux manuels représentent souvent le passé, la pauvreté, la dureté

32. La loi Le Chapelier de 1791 : fin des corporations, des associations de paysan·nes et d'ouvrier·es, et de toutes les institutions qu'ils avaient mis en place comme les secours, les guildes, les mutuelles, les corporations, etc.

33. L'espéranto est inventé par Ludwik Zamenhof, le Doctor Espéranto, en 1887. C'est une langue qui emprunte du vocabulaire à beaucoup d'autres. Elle n'est la langue d'aucun État, mais veut être la langue de tous. (Note de Camille : « Elle ne démolit cependant pas toutes les frontières, le genre est discriminatoire comme dans de nombreuses langues! »)

INSCRIRE LES ATELIERS D'AUTO-RÉPARATION DANS LA GRANDE HISTOIRE

de la vie d'autrefois. Le souvenir de la Seconde Guerre mondiale, des privations et de la débrouille est tout proche³⁵. Cette génération se répète comme une litanie que « le progrès » va améliorer la vie de chacun·e³⁶. La Révolution Verte³⁷ et la motorisation des campagnes n'ont-elles pas permis de nourrir des millions de nouvelles bouches ? Est-ce que ça ne valait pas la peine de sacrifier les bocages et ses

34. Période d'essor économique qui suit la Seconde Guerre mondiale. L'énergie bon marché permet de : développer les infrastructures, faire exploser la consommation, promouvoir toutes sortes de progrès sociaux. La face cachée est l'épuisement des ressources, l'affaiblissement des solidarités traditionnelles, le déplacement de millions de personnes, une transformation sans précédent du territoire (développement des villes, autoroutes, industrialisation des campagnes)...

35. Notons que les images de vélos et de tandem symbolisent souvent de façon positive les congés payés et les avancées sociales accordés par le Front Populaire. Et que les images de vélos pendant la Seconde Guerre symbolisent souvent des aspects négatifs : la débâcle et le rationnement du carburant. Seule exception, le rôle du vélo dans la Résistance !

36. Georges Pompidou, premier ministre puis président de la République, était partisan d'un aménagement de Paris et de la France pour l'automobile, même s'il fallait détruire des bâtiments et entailler des paysages. Il estimait « *qu'il fallait renoncer à une esthétique dépassée* » Cf. *Wikipédia, Plan autoroutier pour Paris*.

37. La « Révolution Verte » est une politique d'intensification de la production agricole dans les pays en développement. Elle se base sur la sélection de variétés à haut rendement, le développement de l'irrigation, l'utilisation massive d'intrants chimiques, la mécanisation. Cette politique va permettre de multiplier la production, d'éviter des famines et à la population mondiale de croître. L'envers est la pollution, l'appauvrissement des sols, la déstabilisation du monde paysan, l'essor de l'industrie chimique, la dépendance des paysans

milliers de kilomètres de haies ?³⁸ Alors, lorsqu'on évoque des travaux agricoles et des travaux manuels d'avant-guerre, c'est souvent avec nostalgie, pour dire : « *Il y avait des traditions, des choses belles, mais c'est bien fini tout ça ! Place au progrès !* ».³⁹

Cette période d'après-guerre c'est aussi celle de l'État Providence et du plein emploi. Les idées gaullistes et communistes structurent la vie culturelle et politique française. Ces forces politiques maillent le territoire via des associations culturelles, des journaux, des associations sportives et des syndicats. Malgré leurs différences idéologiques, ces deux partis possèdent des structures hiérarchiques très fortes et s'entendent sur un culte de la croissance infinie : le productivisme. Une croyance qui ne va pas tarder à voler en éclats !

Mai 68 la révolte des jeunes : le confort ne suffit pas, il faut la liberté !

Le rapport Khrouchtchev⁴⁰, les guerres de décolonisation, l'émergence du Tiers monde et la guerre d'Algérie portèrent des coups durs aux vendeurs de semences.

38. Nicolino Fabrice, *Lettre ouverte à un paysan sur le vaste merdier qu'est devenu l'agriculture*, Les Échappés, 2015. Voir aussi : Leraud Inès, Van Hove Pierre, *Le grand remembrement*, La Revue Dessinée/Delcourt, 2023.

39. Grenadou Ephraïm, Prevost Alain, *Grenadou, paysan français*, Seuil, 1978.

40. Le rapport Khrouchtchev rend public certains crimes de Staline. Notons aussi le coup de Prague en 1948 (prise de pouvoir autoritaire des communistes tchécoslovaques avec l'appui des soviétiques) et l'intervention militaire soviétique en Hongrie en 1956 pour mater l'insurrection populaire contre le gouvernement communiste et pro-URSS.

INSCRIRE LES ATELIERS D'AUTO-RÉPARATION DANS LA GRANDE HISTOIRE

à l'hégémonie culturelle et au bien-fondé des modèles gaulliste et communiste. C'est ce que va crier dans la rue la jeunesse survoltée de Mai 1968. Cette génération du baby boom a vécu dans une société de croissance, a été élevée avec des valeurs généreuses chrétiennes, communistes et gaullistes, elle a lu, enfant, *Spirou*, *Pif Gadget* et *Vaillant*. Elle est résolument optimiste, alors elle se scandalise devant les injustices du monde et les incohérences des deux grands modèles hégémoniques qui se partagent la vie politique française et internationale depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale.

Les jeunes de Mai 68, à la suite de la Beat Génération, des hippies et des mouvement pour la lutte des droits civiques américains, critiquent le travail, la famille, la patrie, la société de consommation, etc. Les cheveux des femmes et les jupes se raccourcissent, les barbes poussent. Le patriarcat est conspué, les femmes réclament une libération immédiate et inconditionnelle. On réfléchit et on expérimente de nouvelles relations entre les personnes : nouvelles écoles pour les enfants (regain pour les pédagogies alternatives), de nouvelles manières de se loger (communautés, tipis, yourtes...), nouveaux médias (radios, journaux, nouvelles maisons d'édition...), nouvelles façons de s'aimer (contraception, liens en dehors du mariage, homosexualité...). La conception et la perception du monde se décentrent, certain-es partent au bout du monde en stop, d'autres s'intéressent à des cultures lointaines ou, au contraire, aux traditions des campagnes que leurs parents viennent de quitter⁴¹.

41. L'usine d'horlogerie Lip remporte en 1973 une lutte autogestionnaire contre le patronat et les actionnaires. Son mot d'ordre est : « *C'est possible, on fabrique, on vend, on se paie* ». Cette lutte sera soutenue partout en France. Cf. *Lip des héros ordinaires* de Galandon Laurent et Vidal Pierre. L'autre lutte emblématique de cette époque est celle contre l'installation du camp militaire sur le plateau du Larzac (1971-1982). Paysan·nes, hippies, urbain·es, syndicalistes vont réussir à s'unir et la lutte sera victorieuse ! (Cf. *Tous au Larzac* de

Pour caricaturer : *Peace and love*, se baigner nu-es dans une rivière, fumer un joint ou une pipe, faire un peu de poterie, puis reprendre le volant du bus Volkswagen en écoutant à plein volume les Pink Floyd ou Maxime Le Forestier... À cette époque, la vie est belle, tout semble possible, « *L'imagination est au pouvoir* »!⁴²

Faut pas trop rêver non plus : choc entre les aspirations individuelles et la dureté des structures socio-économiques

Après la crise pétrolière de 1973, les choses se corsent. Le chômage commence à s'implanter durablement dans le paysage hexagonal. La vie à la campagne est plus dure que prévu : entretenir un verger permet difficilement de vivre. L'état du monde n'est pas formidable non plus : coups d'État, guerres civiles, installation de dictatures communistes ou anti-communistes, répression des mouvements progressistes dans le cadre de la guerre froide, beaucoup de luttes de libération nationale sont réprimées et conduisent à des régimes autoritaires : Vietnam, Cambodge, Algérie, presque tous les pays de l'Amérique Latine (dans le cadre de l'opération Condor) : Chili, Argentine, Brésil, Uruguay, Colombie... Des guerres et des famines : l'Iran, le Liban, l'Afghanistan, le Biafra, l'Angola, l'Éthiopie... La génération gâtée

Christian Rouaud).

42. Note de Camille : « *Hum es-tu obligé d'en faire autant ? On en revient de cette image ?! C'est quand même des années d'assassinats de ouf pour de militant-es noirs américains, la guerre au Vietnam, les faces cachées du LSD, IST, etc. Ok tu le dis après, mais quand même dès 1969 ça commence à puer, tu cites les Weather Underground, et justement c'est ça, ou même Just kid de Patti Smith...* »

INSCRIRE LES ATELIERS D'AUTO-RÉPARATION DANS LA GRANDE HISTOIRE

de l'État Providence déçante et doit revoir ses utopies à la baisse. La multitude de groupuscules et de mouvements politiques s'essouffent, sont réprimés, se radicalisent et/ou disparaissent, parfois dans la violence : Gauche Prolétarienne, Brigades Rouges, R.A.F. (Red Army Faction), Action Directe, Weather Underground, Black Panther Party, M.I.L. (Movimiento Ibérico de Liberación), E.T.A. (Euskado Ta Askatasuna)...

Beaucoup se désillusionnent et rentrent dans le rang en constatant que le système capitaliste détournent de nombreuses productions culturelles et sociales de Mai 68. Les jeunes contestataires ont fait exploser l'industrie de la musique et de la hi-fi. Certaines de leurs idées concernant la critique des hiérarchies ont été reprises dans le Nouveau Management. Désormais, on n'appellera plus son supérieur « chef », tout le monde se tutoiera, sera collaborateur-ice ou partenaire : on travaillera désormais davantage mais en aimant son travail. Il convient aussi de noter l'énorme récupération au niveau des industries du tourisme : *Guide du routard* et *Club Med* : injonction à bouger, à aller voir, à se divertir ! Dans le domaine de la culture, après une période « critique et politique » le cinéma populaire se vide peu à peu de son esprit critique pour devenir spectacle et divertissement. Aux États-Unis, la crise des grandes productions hollywoodiennes des années 1950 avaient permis l'émergence du « Nouvel Hollywood » le cinéma indépendant des années 1960 et 1970 où s'illustraient Scorsese, Coppola, Altman, Romero, Peckinpah, Allen, Van Peebles. Mais la parenthèse se referme là aussi au début des années 1980 avec le retour de blockbusters commerciaux, *mainstream* et, parfois, réactionnaires.⁴³

43. Thoret Jean-Baptiste, Brüno, *Le Nouvel Hollywood*, La petite bibliothèque des savoirs, 2016. Voir aussi les vidéos de l'émission *Cinéma et politique*, l'une d'entre elles était titrée *L'inspecteur Harry : une icône conservatrice ?* Le ciné-

Quand les losers proclament que ce ne sont pas elleux qui ont la vie la plus pourrie

À la fin des années 1970 émerge le mouvement punk et anarcho-punk. Dans les pays anglo-saxons, et plus tardivement dans le reste du monde. Ce mouvement, aux bases sociales plus populaires que celles de la génération de Mai 68, entame une critique radicale et profonde de la société capitaliste. Il se caractérise par un profond pessimisme et désenchantement. Les mots d'ordre sont « No future! », « Destroy », « Anarchy », pour contraster avec l'optimisme naïf de la génération précédente et en réaction au cynisme de l'ultra-libéralisme promu par Ronald Reagan et Margaret Thatcher. À cette époque, en Angleterre, on démantèle l'État Providence, les classes ouvrières et populaires luttent d'arrache-pied. Après des mobilisations énormes, les mineurs anglais et leurs syndicats qui semblaient indestructibles finissent écrasés et humiliés. Leurs solidarités sont brisées. Désormais, à chacun-e de se débrouiller avec les institutions pour toucher son chômage. Et, avec les organismes de charité pour avoir sa ration alimentaire.⁴⁴

Une nouvelle créature incarnera cette époque ultra-libérale : le « golden boy », autrement appelé « yuppie » ou jeune cadre dynamique : individualiste, amoral, obsédé par l'argent et la réussite,

ma de la fin des années 1970 et du début des années 1980 va souvent épouser l'émergence du parti conservateur et néo-libéral de Ronald Reagan.

44. Toutes la filmographie de Ken Loach met en scène la classe ouvrière victime du capitalisme (précarité, délocalisation, concurrence, répression syndicale, etc.), de sa dignité et de sa résistante : *Jimmy's Hall*, *Moi*, *Daniel Blake*, *It's a freeworld*, *Land and freedom*, *Bread and roses*, *The navigators*...

INSCRIRE LES ATELIERS D'AUTO-RÉPARATION DANS LA GRANDE HISTOIRE

faire valoir du capitalisme. Face à iel, le·a yuppie trouvera son frère opposé : le·a punk. **Ce·tte dernier·e se caractérise** par une passion irrépessible pour le sabotage, à la différence du golden boy séducteur, iel n'a rien à vendre et n'est pas là pour plaire : iel affiche avec panache un « je m'en foutisme » provocateur ! Iel commencera donc par dynamiter son image ! Cultivera l'apparence nonchalante, les propos ambigus, les réponses sous forme de questions ou de provocations. Sous des dehors faussement débiles, il essaiera de transmettre des idées complexes et toujours d'inviter les personnes à penser et à faire par elles-mêmes. Puis, dans un souci de cohérence, les anarcho-punks s'appliquent à eux-mêmes leurs principes : « DIY », « fais-le toi-même », « prends-toi en main », « n'attends pas ! ». Iels cherchent à se réapproprier leurs vies : réflexion sur l'alimentation, refus de la mal-bouffe, questionnement sur la condition animale. Sur le logement : à qui profite le loyer ? La spéculation ? = Squattons ! Sur la société de consommation : récupération de nourriture, simplicité volontaire, vols dans les supermarchés, soutien à des initiatives autogérées. Sur la culture : médias indépendants, micro label de musique, fanzines. Et sur les déplacements : lutte contre les voitures, les sociétés pétrolières et l'énergie nucléaire. Il faut dire que le naufrage de l'Amoco Cadiz en 1978⁴⁵ et la catastrophe de Tchernobyl en 1986 achèvent d'entacher l'image d'une bienveillante fée électricité conduisant une automobile immaculée. En réaction, les punks se déplacent de préférence à bicyclette ou en skateboard et ce sont iels qui dans des squats autogérés, créent les premiers ateliers d'auto-réparation de vélos !⁴⁶

45. Le 27 mars 1978, l'Amoco Cadiz s'échoue sur un récif au large de la Bretagne, 227000 tonnes de pétrole brut se déversent dans la mer sur 4004 kilomètres de côtes, provoquant une des plus grande marée noire de l'Histoire.

L'ATELIER DES MIRACLES

Les anarcho-punks ont beaucoup contribué au monde des idées et des alternatives. Il faut cependant noter que leur manque d'ambition ; leur volonté de ne jamais se mettre trop en avant pour ne pas être « récupérés » ; leurs difficultés à s'organiser : soucis de prendre des décisions au consensus, de ne pas avoir de leader, la recherche de cohérence entre la parole et les actes, leur point d'honneur à utiliser des outils qui leur conviennent (au niveau des médias par exemple) ; est en même temps leur force et leur faiblesse . Toutes ces raisons ont fait que beaucoup d'initiatives sont restées marginales et méconnues. Mais « *Punk is not dead!* », les idées survivent sous d'autres formes. La philosophie punk est sans doute trop complexe, radicale et perturbante pour se diffuser largement. Mais, en même temps, trop nécessaire pour disparaître car elle correspond à un besoin irrépressible de liberté, de cohérence, de ré-appropriation de la vie !

Après les punks, les altermondialistes et les autres !

En 1989, le mur de Berlin tombe. L'URSS suit en 1991. Certain-es spécialistes théorisent la fin de la bipolarisation du monde, l'avènement

46. Hein Fabien, Blake Dom, *Ecopunk, Les punks, de la cause animale à l'écologie radicale*, Le Passager Clandestin, 2016. Le plus vieil atelier de vélo d'auto-réparation toujours en service se trouve à Vienne (Autriche), il s'appelle le WUK et date de 1983. Le plus vieil atelier français se nome un P'tit Vélo dans la Tête, se trouve à Grenoble et est né en 1994.

INSCRIRE LES ATELIERS D'AUTO-RÉPARATION DANS LA GRANDE HISTOIRE

du *Village global*, de *la fin de l'Histoire*⁴⁷... Puis, plus tard, du *choc des civilisations*⁴⁸.

Le néo-libéralisme a semble-t-il le vent dans le dos jusque dans les années 2000. En France de larges pans des services publics sont privatisés. Des krachs boursiers éclosent de-ci de-là. Le FMI impose des plans d'austérité très durs à certains pays : le pays qui contracte un prêt du Fond Monétaire International doit suivre ses préconisations économiques (souvent : vendre les entreprises et les services publics). Naomi Klein, dans son livre *La Stratégie du choc*, explique ces politiques néo-libérales. Elle compare les plans de sauvetages financiers des pays (Argentine, Mali, Chili, Russie, Afrique du Sud...) à des séances d'électro-chocs, ou de tortures. Les tortionnaires vont créer les conditions pour se faire appeler à l'aide, ils finiront par sauver les « malades », mais les libéreront dans un tel état d'épuisement, de sidération et de dépendance, qu'ils n'auront souvent d'autres recours que de contracter de nouvelles dettes.

47. L'expression est de Marshall McLuhan, la fin de la Guerre froide permettrait enfin une mondialisation heureuse où chacun.e connecté au même réseau mondial partagerait les mêmes joies et les mêmes peines. Francis Fukuyama, lui, affirme dans son livre *La fin de l'histoire et le dernier homme* (1992) que la fin de la guerre froide marque la victoire idéologique de la démocratie libérale.

48. Huntington Samuel, *Le choc des civilisations*, Odile Jacob, 1996. L'idée est qu'après la chute du bloc soviétique et des idéologies socialistes les pays vont se regrouper en « aires civilisationnelles » qui vont entrer en conflit entre elles. Cette thèse conservatrice ne fonctionne pas car elle ne prend pas en compte les conflits sociaux et les échanges économiques, ce qui ne l'empêchera pas d'être populaire et de légitimer une partie de la politique étrangère des États-Unis.

L'ATELIER DES MIRACLES

En réaction à ce raz-de-marée néo-libéral, un mouvement social s'organise à l'échelle mondiale : le mouvement altermondialiste. Son slogan : « *D'autres mondes sont possibles !* » répond directement à Margaret Thatcher qui déclarait sentencieusement dans les années 1980 : « *Il n'y a pas d'alternative !* »⁴⁹ Ce mouvement altermondialiste se différencie des mouvements punks car beaucoup plus prosélyte, plus optimiste, moins marginal, plus structuré, davantage politicien.

Les altermondialistes défendent une agriculture paysanne : refus de l'industrialisation, des OGM, des intrants polluants, de la mal-bouffe, de la surexploitation et de la monoculture des terres, par exemple pour le soja, le maïs, l'huile de palme... Ils affirment aussi un besoin de ralentir : *slow food, slow fest, décroissance*. Pour décélérer et être plus ouvert à la contemplation, la légalisation du cannabis devient un leitmotiv de cette époque. Les initiatives des paysan·nes des pays en voie de développement sont encensées pour guérir les maux de la société post-industrielle occidentale. Pour mieux montrer le rétrécissement qu'induit la société productiviste, – qui ne privilégie que les tomates bien rouges, bien calibrées et à croissance rapide, on célèbre la diversité des produits et des modèles que peut offrir le monde : explosion du commerce équitable, avec sa multitude de variétés de chocolats, de cafés, de quinoas, d'espèces de légumes... Les organisations qui relaient ces idées sont, entre autres, la Confédération Paysanne, Via Campesina, ATTAC, *Le Monde Diplomatique*...

49. David Graeber note dans *Bullshit Jobs, Les Liens qui Libèrent, 2018* « *Tout ceux qui croient mordicus dans la magie du marché assurent que les problèmes, les injustices, les absurdités qu'il semble générer sont en réalité causés par les interférences du gouvernement. Évidemment, puisque le marché, c'est la liberté ! Or la liberté c'est forcément bien. Cela peut paraître caricatural mais j'ai rencontré des libertariens qui s'expriment presque dans ces termes.* »

INSCRIRE LES ATELIERS D'AUTO-RÉPARATION DANS LA GRANDE HISTOIRE

Du point de vue musical, Manu Chao semble parfait pour incarner ce mouvement. La Mano Negra, son groupe précédent, était plutôt punk : urbain, désabusé, jouant avec les codes développés dans les squats, comme les affiches fabriquées avec des collages de vieux journaux. Dix ans plus tard, Manu Chao enfle un poncho coloré et coiffe un bonnet andin, il arpente le monde et les forums altermondialistes avec sa guitare espagnole en bandoulière.

Un autre événement symbolique et d'ampleur arrive le 1er janvier 1994, le jour de l'entrée en vigueur de l'ALENA (le traité de libre-échange entre les États-Unis, le Canada et le Mexique), les indigènes du Chiapas se soulèvent autour de l'EZLN (l'armée zapatiste de libération nationale). Leurs revendications principales sont : « *Travail, terre, logement, alimentation, santé, éducation, indépendance, liberté, démocratie, justice et paix* » (première déclaration de la forêt Lacandone). **Ils déclarent « Ya Basta ! » (Ça suffit !). Les guérilleras et guérilleros ont le visage caché. Iels sont armé·e·s et non-violent·e·s. Leur organisation semble avoir amalgamé la théologie de la libération, le marxisme, l'anarchisme, l'altermondialisme et les luttes amérindiennes. Certaines communes deviennent autonomes, l'auto-organisation se répand, les Zapatistes déclarent : « *Changer le monde, sans prendre le pouvoir* », « *Commander en obéissant* », « *Ne pas vouloir le Pouvoir, mais pouvoir !* »...**

Du café solidaire du Chiapas, produit en coopérative autogérée, est vendu pour soutenir le mouvement. Et, à Bordeaux, bien des personnes penseront à ces révolutionnaires d'aujourd'hui quand ils s'agira d'imaginer des alternatives.

Un système dominant qui ne fait plus rêver : une Histoire qui n'est pas écrite d'avance

Depuis les luttes et les mouvements sociaux continuent⁵⁰. Une partie du monde se fait la guerre pour un accès aux ressources : pétrole, gaz, charbon, eau, métaux, terres rares, lithium... Les pays s'arment. Les catastrophes climatiques et écologiques s'enchaînent.

Après le 11 septembre 2001, il a pu sembler que la lutte anti-capitaliste et les luttes d'émancipation n'étaient plus d'actualité et qu'il fallait s'unir contre « le terrorisme international ». Mais, les scandales et le pillage de l'Irak et de l'Afghanistan ont montré que non, l'impérialisme n'était pas mort. Les choses étaient définitivement plus complexes qu'un « axe du bien » luttant contre un « axe du mal » !⁵¹ En 2010, à la surprise générale éclate « Le printemps arabe ». Les manifestant-es fissurent, puis détruisent l'image de soumission et de fatalisme que les commentateurs donnaient des peuples d'Afrique du Nord et du Moyen-Orient. Les personnes descendent dans la rue et manifestent contre la corruption et les inégalités sociales, pour la démocratie et davantage de droits. Des dictateurs tremblent, des mouvements d'émancipation s'organisent : Tunisie, Syrie, Maroc, Algérie, Égypte,

50. En 2001, Carlo Giuliani est tué par balle lors du G8 de Gênes (le rassemblement des grandes puissances économiques mondiale). Les rassemblements du Fond Monétaire International ou de l'Organisation de Mondiale du Commerce, qui représentent l'organisation néo-libérale du monde par les grandes puissances, sont motifs, pour les altermondialistes, à contre-sommes, émeutes, manifestations comme, à **Évian**, Berlin, Seattle ou Biarritz.

51. Paroles de G. W. Bush, suite aux attentats du 11 septembre 2001. S'inspirant de la pensée néo-conservatrice, il déclare la guerre à « l'Axe du Mal » et se lance dans une guerre pour « l'expansion de la démocratie ».

INSCRIRE LES ATELIERS D'AUTO-RÉPARATION DANS LA GRANDE HISTOIRE

Libye, Soudan, Yémen...⁵² Ce vaste mouvement de revendication va entraîner des changements économiques, politiques et culturels : essor de la bande dessinée arabe, créations cinématographiques et musicales, remise en cause de certaines traditions, mouvements de solidarités...⁵³

Que raconter de plus ? Il y eut Notre Dame des Landes « Contre le projet d'aéroport et son monde ! », les Indignés⁵⁴, Podemos, Siriza (et les mouvements anarchistes en Grèce qui se mobilisent contre le parti fasciste Aube Dorée et pour secourir les réfugié-es de la guerre de Syrie arrivant de Turquie)⁵⁵... Tous ces événements ont eu une influence certaine, ils ont passionné les personnes qui fréquentaient les ateliers d'auto-réparation, on en parlait, on espérait, certains en parlaient pour soutenir, d'autres en revenaient et racontaient. Des actions de soutien ont été organisées : collectes pour Notre Dame des Landes, pour Sivens (contre la construction du barrage et contre la

52. Beaucoup de choses à lire et à voir sur cette séquence. Films : *Après la bataille* de Yousry Nasrallah (Égypte), *Clash* de Mohamed Diab. *À peine j'ouvre les yeux* de Leyla Bouzid (Tunisie). *Wadjda* de Haifaa Al-Mansour (Arabie Saoudite), *Razia* et *Muched Loved* de Nabil Ayouch (Maroc), *Et maintenant on va où ?* Nadine Labaki (Liban), *J'ai couru vers le Nil* de Alaa Al-Aswany (Égypte)...

53. Création d'ateliers d'auto-réparation et de promotion du vélo au Liban, en Tunisie, au Maroc, en Égypte...

54. Le « mouvement des Indigné•e•s » ou « Mouvement 15-M » est un mouvement de manifestations, non violent né sur la Puerta del Sol à Madrid. Il rassemble des centaines de milliers de manifestant•e•s contre le gouvernement et les politiques d'austérité...

55. Cf. Le n°7 du printemps 2003 du magazine « Z » consacré à Thessalonique et la crise financière grecque.

L'ATELIER DES MIRACLES

destruction de la zone humide)⁵⁶, vente de vélos pour construire une maison des femmes pour les habitantes de Kobané⁵⁷, stands pour Alternatiba, distribution du café des paysans du Chiapas organisés en coopératives solidaires...

Les Gilets Jaunes, la Génération Climat, l'ANV-COP21⁵⁸, Extinction Rébellion, Black Lives Matter, MeToo, sont entrés dans la danse. L'extrême droite s'affirme dans les médias et dans la rue. L'Ukraine est agressée par un **État** impérialiste. Les mouvements de celles et ceux qui luttent contre la fin du monde et celles et ceux qui luttent contre les fins de mois difficiles finiront-ils par se rapprocher ?

Le capitalisme a tremblé (un peu, on espère !). Les enjeux écologiques et les inégalités sociales ne peuvent plus se cacher : réchauffement de la planète, sols appauvris et pollués, manque d'eau, villes polluées, explosion du mal logement et de l'exclusion. Le système a compris qu'il était temps de se recycler. Mais bien qu'il essaye de vêtir les vêtements et le vocabulaire de ses adversaires, il ne peut

56. Lors de la défense de la zone humide, le 26 octobre 2014, le botaniste Rémi Fraisse est victime d'une grenade offensive tirée par la police. Il meurt, à l'âge de 21 ans. Ce drame donne lieu à des rassemblements d'hommage à Bordeaux. Des personnes des ateliers de Bordeaux et de Toulouse étaient allées à Sivens.

57. En partenariat avec France-Kurdistan et le collectif féministe « Ovaire et Contre Tout ». Une dizaine de vélos avaient été collectés, réparés et vendus lors d'une bourse aux vélos au bénéfice des femmes du Rojava en guerre contre l'État syrien, Daech et la Turquie.

58. Action Non Violente Cop 21 est un mouvement citoyen non-violent qui s'oppose aux projets et aux politiques contribuant au changement climatique en recourant principalement à des actions de désobéissance civile. Il constitue la branche « résistance » du mouvement Alternatiba.

INSCRIRE LES ATELIERS D'AUTO-RÉPARATION DANS LA GRANDE HISTOIRE

s'empêcher de rester malgré tout lui-même : tirer profit de tout, exploiter toujours davantage, mettre en concurrence, diviser et soumettre. La grande distribution vend du bio, l'entrepreneuriat devient social ; la finance se prétend éthique ; le capitalisme se déguise en intérêt général ; les politicien·nes et les entreprises célèbrent la gouvernance participative ; on ne dit plus du travail qu'il exploite mais qu'il insère, etc. Dans les grandes villes, les espaces de co-working pullulent, beaucoup de produits sont étiquetés « durable », « éthique », « équitable », « bio », « local »... Difficile de trier le bon grain de l'ivraie ! Mais les logiques dominantes, elles, ne varient pas : les territoires s'agrandissent et s'uniformisent, les pouvoirs se concentrent, les arrières pays se vident, les ressources se tarissent, tout s'organise et converge pour maximiser les profits, jusqu'à ne plus laisser que les yeux pour pleurer.



Chapitre 3 : Apprentissage de la mécanique, une petite histoire dans la grande

Une anecdote familiale pour montrer que la vie est complexe

Quand ma grand-mère immigre en France après la Seconde Guerre mondiale, elle n'a pas pu fréquenter l'école autant qu'elle l'aurait aimé à cause de la guerre civile qui a ravagé l'Espagne, son pays, de 1936 à 1939. Elle sait à peine lire le castillan, compte très bien, mais ne parle pas un mot de français. Arrivée en France, elle réalise des travaux de couture et de tricot à la maison pour compléter ce que son mari gagne en travaillant comme peintre, plâtrier, maçon et charbonnier. Lui, parle français car sa famille a travaillé dans les vignes du bordelais pendant l'Entre-deux-guerres.⁵⁹ Une dizaine d'années après leur arrivée, grâce à l'entraide familiale, iels parviennent à ouvrir une petite épicerie généraliste dans un quartier populaire de Bordeaux. Pour améliorer les revenus modestes de l'épicerie, mon grand-père continue de réaliser des travaux dans le bâtiment et de livrer du charbon et ma grand-mère continue de coudre pour la famille, en plus des plats cuisinés qu'elle prépare avec les invendus de l'épicerie.

59. La phylloxera avait ravagé dans les années 1920 les vignes de la région de Palencia en Espagne. Des recruteurs bordelais sont venus et ont engagé des travailleurs. Puis, les familles ont suivi. C'est comme ça que mon grand-père a commencé à travailler dans les vignes à l'âge de 7 ans. Espagnol·e·s, portugais·e·s, marocain·e·s, étudiant·e·s, ont toujours été en première ligne des travaux, souvent toxiques, de la vigne (aujourd'hui également des personnes venues de pays de l'Est). Toute cette richesse due au travail d'étranger·es n'empêche pas le Médoc de voter régulièrement en faveur de l'extrême droite.

Ils auront deux enfants. La seconde, ma mère, née en France, poursuivra une scolarité sans faute, va lire beaucoup (achat compulsif de livres de poches), et deviendra institutrice. Mais son espagnol souffrira d'un gros accent français – Elle réussira même à avoir une mauvaise note au bac dans cette langue ! –, elle ne saura jamais monter à vélo et s'appliquera toute sa vie à coudre le moins possible. Combien de stratégies, conscientes ou inconscientes, d'elle et de ses parents, pour parvenir à prendre l'ascenseur social ? Pour l'extraire ou s'extraire, du quotidien de l'épicerie, du quartier espagnol, des affaires de famille, de l'histoire d'Espagne ?

Réparer des vélos, un choix à contre-courant de la vitesse et de l'innovation

J'ai passé mon enfance dans une ancienne ferme à la campagne. En dehors de l'école, il fallait aider au jardin, à la vigne, à réparer des barrières, à faire des travaux dans la maison, à nourrir les animaux... Le reste du temps, les enfants le passaient entre promenades à vélo, construction de cabanes (couper des planches, planter des clous, s'initier aux principes de la construction solide), à lire et à regarder la télé.

Le maréchal-ferrant venait de temps à autre à la maison avec une forge à l'arrière de sa voiture. Il commençait par tailler avec soin la corne du sabot des chevaux et des ânes sans leur faire mal puis leur forgeait un fer sur mesure. C'était long, le maréchal-ferrant était calme et concentré, il utilisait beaucoup d'outils, un pour chaque chose. Il cherchait le meilleur pour le cheval, il lui parlait. C'est sans doute un des premiers artisans que j'ai vu travailler. Il était âgé, il avait fait ça toute sa vie. Dans sa famille ce métier se transmettait de père en fils. Une fois alors que j'accompagnais mon père jusque chez lui, dans un village voisin, je découvrais sa forge et son atelier : impressionnant ! Des outils, de la ferraille et des vieilles machines partout !

APPRENTISSAGE DE LA MÉCANIQUE, UNE PETITE HISTOIRE DANS LA GRANDE

Mon père aussi avait un atelier dans une dépendance de la ferme, il y bricolait des meubles, des volets, des ruches... Je m'y rendais pour gonfler mon vélo ou mon ballon. Pour emprunter des outils : scie égoïne, tenailles, marteau et des clous pour construire des cabanes. Dans cet atelier se trouvaient des panneaux porte outils, des machines-outils : toupies, perceuse à colonne, tour, raboteuse, et des matériaux consommables : planches, voliges, plinthes, bric-à-brac d'objets à réparer un jour !

Ado, j'ai commencé à démonter mon vélo, à utiliser davantage d'outils, à remplacer des pièces, à en acheter d'autres chez le réparateur de cycles du village d'à côté. Je changeais les câbles, les gaines, les pneus, les chambres à air, installais des accessoires : guidoline, porte-bidon, compteur de vitesse... Avec ma mobylette, une antiquité de 1960, j'approfondissais encore mes connaissances en mécanique : astiquer les chromes, déposer les carters, nettoyer le carburateur, remettre les durites, passer un coup de soufflette dans le filtre à air, préparer du mélange, régler le ralenti, puis très régulièrement démonter et frotter la bougie avec des chiffons et du papier de verre (s'il y a trop d'essence à l'allumage : la bougie se noie !).

Ma mobylette étant souvent en panne, je me déplaçais presque quotidiennement à vélo. Pourtant je rêvais, à l'époque, de parader à mobylette, puis à moto et, pour finir, au volant d'une voiture, selon le schéma traditionnel d'évolution en cours dans ma campagne. Mon père était professeur dans un lycée d'enseignement professionnel et me répétait à chacune de mes mauvaises notes : *« Si tu n'es pas bon pour les études, tu viendras au L.E.P. avec moi, apprendre l'électricité et la mécanique. »* ainsi j'intégrais assez tôt que les travaux manuels étaient pour *« les derniers de la classe »*, j'ai donc tournée le dos aux travaux manuels et suivi des études d'Histoire et de Sciences Humaines

jusqu'à l'obtention d'un Master 2 de recherche dont le thème était le récit de vie en Histoire, à travers l'exemple de mes grands-parents espagnols.

Pendant longtemps, je n'ai pas eu d'intérêt particulier pour la mécanique, jusqu'au jour où mon goût pour les voyages à vélo et la littérature militante me conduisent jusqu'au local Le 21 à Angers. Dans ce local petit et chaleureux cohabitent une librairie associative et militante nommée Les nuits bleues et un sympathique atelier de cycles La tête dans le guidon. Un comptoir sépare, –ou bien unit ?–, les deux activités. Des personnes et des ami-es de passage s'y accourent pour siroter des cafés et discuter. L'ambiance est assurément décontractée, tranquillement punk et subtilement revendicative. Désespéré par la recherche de travail (et son monde !), je suis séduit par l'idée du 21. Voilà ce que je veux faire ! De retour en Charente, je conviens avec ma conseillère Pôle Emploi que j'irai en formation de mécanique Cycles et Motocycle, n'importe où, dès qu'une place se libérera⁶⁰.

La mécanique c'est des jeux et des tolérances

Après m'être procuré des chaussures de sécurité et un bleu de travail, je me rends à Verdun dans la Meuse pour suivre 7 mois de formation. J'y serai interne. Nous sommes huit dans ma promotion. Une seule femme, Kiki, qui affectionne les motos de sport. Et nous ne sommes que trois à venir par intérêt pour le vélo. Julien, qui pratique le

60. Ce choix surprendra plusieurs personnes de mon entourage. Poursuivre de longues études et revenir à un métier manuel, cela semble contre-intuitif, comme celui de choisir une régression sociale et symbolique. Jean-Laurent Cassely, dans son livre, *La révolte des premiers de la classe, métiers à la con. Quête de sens & reconversions urbaines*, Arkhê, 2017 propose quelques pistes pour comprendre ce changement d'orientation.

APPRENTISSAGE DE LA MÉCANIQUE, UNE PETITE HISTOIRE DANS LA GRANDE

vélo de descente, et Jean-Luc qui, après une carrière dans l'industrie automobile, souhaite en attendant la retraite, approfondir ses connaissances en mécanique vélo, son sport du dimanche.

On me remet une boîte à outils, avec plusieurs jeux de clés, de tournevis et d'instruments de mesure, puis je choisis un établi dans l'atelier. Les cours théoriques se dispensent dans une salle à part, une fois tous les deux ou trois jours. Le reste du temps, nous sommes dans l'atelier à nous exercer, à discuter, à tuer le temps. Cette façon de faire me déstabilise car je suis habitué aux cours magistraux de la fac. L'ambiance à l'atelier est détendue et un peu régressive. On s'ennuie un peu. Comme on sature d'écouter toujours les mêmes rengaines à la radio, le choix de la station se transforme en un grand moment de prise de décision collective. Surtout on discute, les personnes viennent de toute la Lorraine, nous ne sommes que trois à venir d'ailleurs : une personne d'Alsace, une autre de Saint Pierre et Miquelon et moi, de Charente. Parmi mes camarades, beaucoup de reconversions professionnelles, iels viennent souvent de milieux populaires, très affectés par les crises qui ont durement touché cette région anciennement très industrialisée. Il y a beaucoup de solidarité et d'entraide dans l'atelier. À croire que malgré les coups durs « *Lorraine cœur d'acier* » continue d'émettre!⁶¹ De toute l'équipe, je suis le plus diplômé, mais sûrement le plus inexpérimenté en mécanique ! Tour à tour, chacun·e de mes camarades se fera un plaisir de me donner un coup de main ou un conseil lorsque j'en aurai besoin. Du même coup, je découvre le monde des motos qui est assez complexe ! Il y a des motos de cross, de

61. En plus d'être un joli nom, *Lorraine Cœur d'Acier* est une [radio pirate](#) fondée le 17 mars 1979 par la [CGT](#) dans la ville de [Longwy](#), en [Meurthe-et-Moselle](#), pour lutter contre les fermetures d'usines sidérurgiques. Les habitant·es de Longwy, se mobiliseront et lutteront contre les forces de l'ordre, durant des années pour protéger leur radio (où chacun·e pouvait intervenir), ses antennes et ses usines.

L'ATELIER DES MIRACLES

course, de balade... On attache de l'importance à la géométrie, au bruit, à la puissance. À chaque personnalité, sa moto et son usage !

Pour la mécanique, le formateur souhaite commencer au début. Ce qui fait râler mes camarades qui craignent une perte de temps ! Nous commençons donc par la matière : l'acier. Nous apprenons son mode de fabrication et ses caractéristiques. Les premiers outils que nous utilisons sont la lime, la perceuse, le taraud, la filière et le tourne-à-gauche. Pendant plusieurs jours nous apprenons à percer des trous (et donc à régler la vitesse de rotation du forêt en fonction de la taille du trou/ utiliser le bon forêt/ utiliser de l'huile de coupe), à fabriquer des filetages internes et externes, grâce à la filière et au tarot, à les mesurer avec un peigne à filets, puis progressivement, notre apprentissage évolue vers des choses plus complexes.

« *La mécanique c'est des jeux et des tolérances* » ne cesse de répéter le formateur. En effet, bien souvent en mécanique, la précision du travail humain n'est ni parfaite, ni nécessaire, et les pièces détachées sont elles aussi pleines de défauts (les pièces en sortie d'usine ne sont pas toutes identiques à cause des machines-outils qui se dérèglent, puis ensuite, parce qu'elles s'usent et se déforment, entre autres à cause des températures ou des contraintes mécaniques). La tâche de mécanicien·ne consiste à tirer le meilleur parti des outils et des pièces qu'il à sa disposition, à chercher les meilleurs compromis, en tenant toujours compte des jeux et des tolérances. Par exemple, une roue de vélo avec peu de rayons sera plus légère et donc aidera théoriquement le cycliste à aller plus vite. Mais elle sera aussi plus fragile, et pour un usage quotidien, risquera de s'abîmer plus vite. Il faudra donc choisir ! Et des choix, le·a mécanicien·ne en fera à chacun de ses gestes. Il se posera des questions de résistance, par exemple de couples de serrages, de compromis entre les pièces détachées et leurs usages (un vélo pour chercher le pain n'a pas besoin d'un système de freinage

APPRENTISSAGE DE LA MÉCANIQUE, UNE PETITE HISTOIRE DANS LA GRANDE

aussi puissant et coûteux que celui d'un vélo pour descendre le Tourmalet)...

Les systèmes mécaniques sont des ensembles complexes de pièces détachées et le·a mécanicien·ne doit chercher le bon équilibre, le fonctionnement le moins mauvais possible. Cela demande une part d'abstraction, comprendre comment les pièces interagissent entre elles. Les mécanicien·nes sollicitent aussi souvent leurs expériences et leur sens de la déduction. Par exemple : une personne arrive dans un atelier en déclarant qu'elle a un problème de freins, qu'elle désire changer les patins. Le·a mécanicien·ne commencera par vérifier tout autour du problème mentionné avant de se mettre au travail. Il se posera la question : est-ce que ce n'est pas la roue qui est voilée (car si elle l'était, le problème ne serait pas les freins, mais pourrait le laisser croire !). Est-ce que la roue n'est pas usinée par le manque de gomme des patins (réparer les freins si la roue est hors d'usage n'aurait pas beaucoup de sens !)...

Bref, c'est ça la mécanique et la réparation ! Chercher le meilleur compromis dans l'articulation entre les choses. Pour y arriver, il faut prendre en compte beaucoup de paramètres : le temps, les outils, les pièces, les compétences, puis les coûts financiers, écologiques et humains. Faire de la mécanique ce n'est pas que serrer et desserrer des écrous. C'est toute une méthode intellectuelle et se demander constamment : pourquoi, comment, jusqu'où ?

Où l'on médit des carters en plastique beaux et protecteurs car ils rendent idiot·e·s

Romain m'a appris beaucoup, il était spécialiste des mobylettes car il les cassait aussi vite qu'il les réparait. Et il les réparait très vite, pour la simple raison que les vieilles mobylettes et les vélos sont des machines où il n'y a rien de trop : pas d'électronique ni de protections en plastique. Tous les mécanismes sont facilement accessibles, compréhensibles et réparables par n'importe qui avec seulement quelques outils. C'est la grande différence d'avec certains scooters et certaines motos qui sont très souvent recouverts de carters pour cacher la mécanique et empêcher sa compréhension. Sous prétexte de faire beau, ils rendent idiots : loin des yeux, loin du cœur ! Les mécanicien·nes souvent fulminent, iels rechignent à démonter et à remonter des carters inutiles, ça leur gâche le plaisir ! De plus, à cause de ses maudits habillages de plastique, iels ne peuvent plus montrer aux personnes curieuses les travaux qu'ils ont effectués, ce qui leur enlève le plaisir de la transmission de savoirs.

Dans le même ordre d'idées, les circuits électroniques se réparent désormais avec une « valise » qu'on branche sur le véhicule. La valise détecte la panne, le·a mécanicien·ne dépose, –c'est-à-dire démonte dans le jargon des mécanos–, la pièce défectueuse et, sachant qu'elle n'est pas réparable, la jette à la poubelle, puis en installe une autre équivalente du même constructeur. Plus la peine de réfléchir. Les mécanicien·nes en général n'apprécient pas les valises et les carters censés leur faciliter la vie. Ces systèmes dévalorisent leurs connaissances, leurs savoir-faire et leurs expertises. Ils prolétarisent leurs métiers, enlèvent de l'intérêt et de la dignité, car ils restreignent leurs champs d'implication et leurs capacités à choisir. On peut parier que

APPRENTISSAGE DE LA MÉCANIQUE, UNE PETITE HISTOIRE DANS LA GRANDE

c'est ce qui explique que beaucoup de mécanos affectionnent les vieilles mécaniques. Leurs aîné-es avaient une capacité d'intervention qui était plus grande. Il fut un temps où le-a mécanicien-ne n'était pas un-e vulgaire remplaceur-se de pièces cassées, mais bien un-e artisan-e, capable d'inventer des solutions ! Un-e artiste !

Les mécanicien-nes, sont râleur-ses, mais aussi partageur-ses ! Plaire importe assez peu dans ce métier ou chacun-e est jugé-e sur son travail. En revanche, iels appréciaient de partager les problèmes mécaniques qui leur mobilisent l'esprit, iels ne s'opposeraient pas au fait d'enseigner tous leurs savoirs, ça leur ferait même plaisir de transmettre, comme on leur a transmis à elleux ! « *Tout ce qui ne sera pas transmis sera perdu !* »⁶². Iels se sentent responsables de leurs réparations. De temps à autre, pensant à une bicyclette qui leur a été confiée, une angoisse de ne pas avoir assez bien fait les tenaille (mais pouvaient-iels faire mieux ?). Dans chaque réparation s'ajoute un peu d'âme de mécano, ses choix et ses doutes, – iel a même usiné une petite pièce que personne ne verra pour consolider une partie fragile de ton vélo !–, iel espère qu'elle va tenir. Après, iel est un peu triste et content-e de voir s'éloigner la machine qu'iel a réparée, mais la vie continue ! À la débauche, les mécanos-vélo ont un peu mal aux mains, mais sont heureu-ses. Iels inscrivent leur travail dans une grande Histoire qu'iels contribuent à construire, des vélos et des mécanos existaient avant elleux, d'autres seront là après. Iels font partie d'une grande communauté où l'on est content-e-s de rendre les gens contents. Et puis, si un jour iels arrêtent de pédaler, iels sont rassurés, les vélos eux n'arrêteront jamais d'avancer ! Dans un monde en changement permanent, il y a quelque chose de rassurant à réparer des bicyclettes.

62. Lochmann Arthur, *La vie solide, la charpente comme éthique du faire*, Payot, 2019

L'ATELIER DES MIRACLES

Le vendredi, après la formation, je quitte parfois Verdun, pour passer le week-end à Nancy chez des ami·es. C'est à cette occasion que François et Céline me donnent à lire *L'Établi*⁶³ de Robert Linhart, le récit sociologique d'un jeune intellectuel s'engageant à l'usine Citroën de la porte de Choisy pour mieux comprendre les conditions de travail et d'existence du monde ouvrier. Pour ma part, je leur prête *L'Histoire Populaire des États-Unis*⁶⁴ d'Howard Zinn que je viens de terminer. Partant du constat que l'Histoire est souvent écrite du point de vue des vainqueurs, l'auteur entreprend de la réécrire du point de vue des vaincu·es. Il raconte ce que fut la découverte de l'Amérique pour les Améri·di·en·ne·s, le développement économique pour les esclaves noir·es, la conquête de l'Ouest pour les engagé·es Chinois·es qui durent poser les rails pour l'Union et la Central Pacific...

À Nancy, je commence aussi mon Tour de France⁶⁵ et découvre l'atelier d'auto-réparation Dynamo et sa joyeuse équipe de mécanos et de propagandistes de la cause vélocipédique⁶⁶ « *A Dynamo, c'est toi le mécano!* » C'est un atelier « participatif et solidaire » membre de

63. Édité par les Éditions de Minuits en 1981. Extrait du quatrième de couverture. « *L'Établi, ce titre désigne celles et ceux qui, à partir de 1967, s'embauchent, s'établissent dans les usines ou les docks. L'établi c'est aussi la table de travail de l'ouvrier. Ce double sens reflète le thème du livre, le rapport que les hommes entretiennent entre eux par l'intermédiaire des objets : ce que Marx appelait les rapports de production.* »

64. Édité en 1980 aux USA et en France par Agone en 2003.

65. Référence au tour de France des artisan·e·s compagnon·ne·s. **Pendant** plusieurs années, iels se forment de ville en ville, de chantier en chantier. Pendant leur voyage, iels s'enrichissent de nouvelles techniques et de rencontres. À la fin de leurs formations, iels réalisent un chef d'œuvre. Une fois reconnu par leurs pair·es, iels deviennent « maîtres » et transmettent à leur tour les savoirs...

APPRENTISSAGE DE LA MÉCANIQUE, UNE PETITE HISTOIRE DANS LA GRANDE

l'Heureux Cyclage, le réseau national des ateliers vélos. Mon cerveau s'éclaire : « *Tiens, ça a l'air intéressant !* » Je me renseigne, j'adhère aux valeurs du réseau. Et, dans la foulée, j'envoie plusieurs candidatures à des ateliers d'auto-réparation. Dont un, à un tout nouveau qui n'a même pas encore ouvert, un certain Récup'R à Bordeaux.



66. Margot Carrasco écrit un mémoire des années plus tard sur cet atelier : *Dynamo l'atelier vélo*, Université Bordeaux Montaigne, 2017.

Chapitre 4 : L'inconvénient d'être né·e de parents qui ont du mal à s'entendre

Claire est bénévole à Récup'R. Son engagement féministe l'amène à s'engager au sein des biclouves et à devenir co-présidente en 2019 :

« Au début, ce que je voyais dans Récup'R c'était d'abord le vélo, parce que je suis rentrée d'abord par le vélo, après j'ai vu la couture et maintenant je vois tout le reste... Aujourd'hui je dirais que c'est un prétexte à l'échange, à animer le quartier, à rencontrer des gens, à faire des défilés, à s'impliquer dans des projets avec d'autres associations, pour parler de vélos, de couture et de réemploi. C'est ça maintenant ma vision de Récup'R. »

Laura est une bénévole de Récup'R qui s'active autant à l'atelier vélo que couture. Elle est retraitée et s'implique aussi dans d'autres associations comme le Secours Populaire, Vélocité et des associations d'aide aux personnes handicapées :

« Récup'R est plus dans l'écologie pragmatique : cessons d'acheter des vélos neufs, réparons, réutilisons. Pour les vêtements, réutilisons, transformons, récupérons les boutons, les fermetures éclair. C'est plus ça Récup'R qu'organiser une manifestation. Organiser une manifestation comme le Marché Déborde⁶⁷, oui, pour qu'on

67. Nom de la fête annuelle de l'association (jeu de mot entre la rue « Terre De Borde » et le verbe « déborder »). Après le déménagement, elle devient le Re-cycl'Hop.

L'INCONVÉNIENT D'ÊTRE NÉ·E DE PARENTS QUI ONT DU MAL À S'ENTENDRE

parle de Récup'R, pour dire : " On est là, voilà ce qu'on fait et à quoi on sert ". C'est là aussi qu'est la solidarité. Mais ce ne sont pas des manifestations pour promouvoir le vélo, enfin si un peu. Mais c'est plus pour parler des déchets, du recyclage, inviter nos concitoyens, à moins consommer, à réduire leurs déchets. C'est là que Récup'R a le rôle d'éducation populaire, dans un esprit écologique, pour parler des déchets renouvelables... Pour moi Récup'R c'est plus ça que l'organisation de manifestations. Mais en même temps il faut passer par là pour être vu. Bien sûr il faut parler de Récup'R, on doit savoir au niveau des institutions que Récup'R existe mais pas qu'au niveau des institutions. »

Améli·e a été stagiaire puis co-présidente de Récup'R. Étudiante à Science Po Bordeaux, elle découvre le milieu écolo et autogestionnaire, fréquente les lieux alternatifs, les squats, les salons de thé végétariens et Récup'R. Douée pour écrire, jouer de la musique et dessiner, elle s'implique à l'atelier en réalisant des tutoriels, en organisant des événements et en lançant les ateliers en mixité choisie pour les femmes et les personnes trans.

« Si on devait faire le tri entre tout ce que propose Récup'R je pense que le truc numéro un c'est que ça fait du bien aux gens. Et, c'est ça qu'il faudrait garder s'il n'y avait qu'une seule chose à garder. Parce que de toute façon pour la planète c'est foutu. Dans le peu de temps qu'il nous reste, le seul truc qu'on peut sauver c'est d'essayer de vivre dans les meilleures conditions possibles en limitant au mieux les discriminations qui existent et les mauvaises conditions de vie. Après, bien sûr, c'est mieux si on arrive à remettre les vélos sur la route et à produire moins de déchets !

L'ATELIER DES MIRACLES

Le ralentissement est un beau concept, mais c'est dur de l'appliquer. Même dans les assos où c'est ce qu'on prône, on est dans l'accélération. Il faut aller vite pour faire toutes les prestations, plein d'activités, plein de choses, courir partout. Et chaque opportunité d'avoir du temps, est une bonne opportunité de se rajouter des choses à faire. C'est un peu loupé ; mais l'idéal reste là ! Par contre, promouvoir une société avec moins de travail et plus de liens, c'est bien, et on y arrive un petit peu. Il y a des supers moments conviviaux. Pour l'artisanat, clairement, les vélos qui sortent de Récup'R n'ont pas la même tête que ceux qui sortent des grandes surfaces, en couture il y a des choses magnifiques qui sont faites à partir de tissus de récup', c'est tout un état d'esprit qui est chouette. Puis, c'est un lieu de vie. À côté il y a Pôle Emploi et les personnes qui y vont n'ont pas la même tête que celles qui vont à Récup'R. Donc, ça c'est précieux, s'il n'y avait pas des lieux de vie comme ça dans une ville, ce serait l'horreur ! Ce serait chacun·e dans son appart et, voilà ! Heureusement qu'il y a ça ! »

Victor, adhérent depuis 2010, est infirmier, il pratique le cirque, la mécanique et la couture.

« Oui, les ateliers et le cirque sont clairement des alternatives ! C'est des endroits où le monde est comme je voudrais qu'il soit. C'est à dire avec des rapports humains non hiérarchisés et non régis par l'argent. Ce sont des endroits où oui il y a de l'argent, j'allais dire parce qu'il faut faire avec, mais je n'en suis même pas convaincu. En tout cas, on essaye de faire que ce ne soit jamais une contrainte. S'il y a un problème on s'arrange ! Il y a un fonctionnement où il y a un partage des savoirs. Si tu ne sais pas faire quelque chose et que quelqu'un d'autre le

L'INCONVÉNIENT D'ÊTRE NÉ·E DE PARENTS QUI ONT DU MAL À S'ENTENDRE

sait, il t'apprend à le faire, il ne le fait pas à ta place, il te montre. Et inversement. Ça permet de se rendre utile et de rendre les gens utiles.

C'est aussi des endroits où l'esthétique de la vie et la poésie sont travaillées. On ne compte pas le temps qu'on passe à faire les choses. Si on a envie de faire quelque chose de précis, on prend le temps qu'il faut pour y arriver. En fait ce sont des ateliers au sens large, ce sont des endroits qui permettent de créer; de créer n'importe quoi, ça va plus loin que des spectacles, que des robes ou des vélos ! Ce sont des projets qui se montent, des gens qui se rencontrent. Ce sont des espaces de liberté où on essaye de faire en sorte que les gens fassent au maximum ce qu'ils veulent. Il y a des règles de fonctionnement, mais elles sont là pour être dépassées en cas de besoin. Puis, c'est très humain... »

Les ateliers d'auto-réparation : une alternative à quoi ?

Les ateliers d'auto-réparation oscillent souvent entre deux mouvements contradictoires : une organisation par et pour leurs membres (adhérent-es, bénévoles, salarié-es) et une organisation qui utilise ses membres (adhérent-es, bénévoles, salarié-es) pour mener à bien son projet associatif. La différence entre les deux est la question des bénéficiaires, des acteurs, des tenants et des aboutissants. En résumé : à qui bénéficie le projet ? Je vais maintenant analyser comment une série de non-choix sème le trouble dans les ateliers. La réponse est bien évidemment complexe et plurielle, car les membres des associations revêtent différents statuts, rôles et fonctions, parce que le besoin

L'ATELIER DES MIRACLES

de financement pèse sur les structures et enfin parce qu'il existe plusieurs visions des projets associatifs, de ce que devrait être leur organisation et donc de ce que devrait être leur fonctionnement.

Parce que l'association Récup'R, comme les autres ateliers d'auto-réparation, s'inscrit dans l'économie globale, qu'elle demande des subventions, qu'elle vend et produit des biens et des services, parce qu'elle est ouverte à toutes, parce que certaines personnes croient dans la neutralité, et pour encore d'autres raisons, comme par exemple, la peur du conflit, l'association a du mal à se positionner et à parler de « *politique* » (au sens noble : c'est à dire, faire des choix et proposer un projet pour la Cité). Je pense que tant qu'elle ne réglera pas ce problème, tous ses membres seront ballottés par des idées et des vents contradictoires.

Dans les entretiens effectués, j'ai remarqué qu'il existait des décalages entre ce qu'écrivait l'association sur ses actions et ce qu'elle produisait au quotidien, c'est-à-dire ce dont les adhérent·es témoignaient. Je remarque tout d'abord et contre toute attente, que l'importance de la réduction des déchets est sans doute à réévaluer (ou à revaloriser !), cette mission n'a semble-t-il pas une place si importante dans le cœur des récupérien·nes. Par contre, l'aspect social (au sens très large) est tout à fait minimisé, presque invisible et beaucoup de bienfaits restent à découvrir ! À travers les témoignages on découvre que les ateliers sont des lieux où les personnes se rencontrent et s'entraident, apprennent à vivre ensemble, gagnent en estime d'elles-mêmes et des autres, créent des liens de confiance et de réciprocité, inventent et grandissent ensemble.

L'association met à disposition beaucoup de matières, chacun·e y découvre une grande diversité de possibles, de machines, d'outils, de matières, de personnes aux techniques différentes. Fred parle de « *flo*

L'INCONVÉNIENT D'ÊTRE NÉ·E DE PARENTS QUI ONT DU MAL À S'ENTENDRE

artistique », il souligne un sentiment paradoxal : une impression de désordre dans l'association, et un attachement à un lieu où le mélange et la diversité rendent toutes choses réalisables. Ces deux courants contradictoires animent/déchirent l'association : l'un qui serait celui de la rationalisation, du rangement (de la suppression de toute chose inutile, de la mise en place de procédures, de la rentabilité, de la professionnalisation, du pragmatisme), l'autre celui de la recherche de la diversité et des possibles (conservation de pièces aux formes étranges pour les transformer un jour en invention, stockage de tissus pour un jour en faire don à quelqu'un·e, entretien de vieux outils comme outils de secours parce que les nouveaux plus performants pourraient bien tomber en panne, attention aux autres, proposition de moments conviviaux farfelus et décalés)... Peut-être que notre marge de manœuvre est infime ? Mais, essayons d'être lucides et cherchons ensemble le meilleur équilibre pour avancer sans tomber, comme à bicyclette !

Parfois l'un·e d'entre nous sort un objet d'un placard et parle de ce que nous pourrions en faire, nous nous surprenons à rêver : il pourrait se transformer en une machine à faire des bulles ou bien en n'importe quoi. Chacun·e s'exclame : « *Super !* ». Mais, où est la valeur ? Dans l'objet qui peut faire jaillir des conversations ? Dans nos regards ? Dans notre capacité à inventer et à nous émerveiller ? Ou bien dans la machine qui sera peut-être un jour inventée ? Enfin, comment évaluer une valeur et avec quels critères ? Mais, cette machine nous ne la construirons sans doute jamais, nous manquons de temps et d'espace ! Et est-ce que nous sommes payés pour ça ? Et, est-ce que ça intéresse les gens ? Et, est-ce que c'est utile ? Ne soyez pas tristes, dans les parties suivantes, je raconterai comment les récupérier·nes résolvent ce genre de problèmes épineux !

Dans quel monde vivons-nous ? La difficulté de critiquer quand on a mis ses doigts dans la confiture

Victor précise son point de vue :

« Je fais très rarement des grèves ou des manifs car je ne me sens pas à l'aise dans les mouvements de foules. Je suis très intéressé par les idées de révoltes ou de révolutions, mais j'ai du mal à m'impliquer dedans. J'ai toujours un peu le doute sur tout. J'ai pas envie de me battre contre les gens, ou d'imposer ma vision des choses, j'essaie de diffuser mes idées à travers le cirque, ce que je bricole, une manière d'être et de vivre. J'ai l'impression que très vite une manif ou une grève c'est des gens contre d'autres gens, qu'on est toujours en train de se trouver cons les un-e-s les autres et j'ai du mal à m'impliquer dans cette démarche, même si je trouve qu'elle est nécessaire et qu'elle fait avancer les choses. »

Je remarque bien souvent que le mot « *capitalisme* » effraie. Il met mal à l'aise ! Il peut donner l'impression d'être intello. Et, à l'atelier, « *faire* » est souvent privilégié ! Il peut aussi sonner révolutionnaire à deux sous : « *Révolutionnaires de tous les pays, qui nettoie tes chausettes ?* » ne manqueraient pas de répliquer quelques féministes ! Puis, c'est un mot qui pourrait briser la paix sociale. De nombreux départs ont eu lieu. Les disputes sont souvent éprouvantes. Comme dit Marion : « *Dès fois mieux vaut parler de la météo que de politique !* ». Puis, n'avons-nous pas déjà tout dit sur le sujet ? Qu'est-ce qu'on peut y faire ? Il flotte sur ce sujet comme un brouillard de résignation.

L'INCONVÉNIENT D'ÊTRE NÉ·E DE PARENTS QUI ONT DU MAL À S'ENTENDRE

La critique du capitalisme est malaisée aussi parce que chacun·e de nous s'est compromis avec le système et a trempé ses doigts dans la confiture ! Les courses aux supermarchés, les téléphones modernes, les voyages en avion, Facebook, Google, Netflix... Il est aussi la source de revenus pour beaucoup d'entre nous. Critiquer le capitalisme quand on est dedans, quand on en profite, et, même si ce système nous maltraite régulièrement, c'est compliqué. Puis, la critique du capitalisme est difficile, aussi parce que les personnes s'imaginent sans doute que cette remise en cause va entraîner de nouveaux efforts ! Et des efforts les personnes en fournissent déjà beaucoup en consacrant énormément de temps et d'énergie à l'association. En gros, il y a des risques à scier une branche sur laquelle on est assis. Mais si l'on ne s'est jamais jeté dans le vide, comment savoir si on sait voler ? Dilemme.⁶⁸

Dans tous les cas, j'espère que ce livre contribuera à lutter contre la résignation, qu'il mettra en valeur nos richesses (nos liens, nos envies, nos rêves, nos histoires) et nos forces (nos moyens d'action, nos imaginations)... Qu'il permettra de mieux nous comprendre, de créer des solidarités, d'inscrire nos actions dans une Histoire commune, plus longue, plus large et plus belle. Nous devrions absolument réfléchir davantage pour économiser nos forces et ne pas nous abîmer dans le travail. La virilité des hommes et des femmes, le plaisir dans le travail, peuvent être des pièges pernicious. Pour transformer ce système socio-économique qui nous maltraite, il faut comprendre qu'il sait aussi se montrer séducteur. Il sait nous flatter pour nous mettre au travail, un peu comme le serpent Kaa dans *Le livre de la jungle* qui fredonne : « *Trust in me* ».

68. Référence au film *Attention danger travail !* de Pierre Carles et à *L'art de voler* d'Antonio Altarriba.

L'ATELIER DES MIRACLES

N'allons pas par quatre chemins : le capitalisme a pour caractéristique de rendre chacun·e vendeur ou acheteur, de réifier –c'est à dire de tout transformer en « choses »–, d'enlever la magie, pour pouvoir ensuite tout commercialiser, de créer un sentiment d'urgence, de fuite en avant, d'innovations continues. Et donc, d'obsolescence, puis d'oubli. Il isole les personnes, car, *in fine*, si les marchandises sont « *tout* », les personnes ne sont « *rien* » ! En régime capitaliste les personnes de plus en plus isolées sont évaluées, mises en compétition, jugées à l'aune de la rentabilité. Pour augmenter leur efficacité, on divise et segmente les tâches, ce qui produit une aliénation (à force de morcellement les travailleur·euses deviennent étranger·es à ce qu'iels produisent), et une prolétarianisation (à force de diviser les tâches, les travailleur·euses perdent leurs savoir-faire et le sens de leur travail car iels n'en maîtrisent plus le sens global). Et, si les singularités de chacun·e n'ont plus d'importance, si les personnes deviennent interchangeables, alors, à quoi bon ? Bien que ça ne soit jamais dit, ou trop peu, je pense que les ateliers d'auto-réparation vont à l'encontre de ce projet hégémonique capitaliste, contre cette tendance à la spécialisation, à la réification, à la recherche du profit en tout.

Jacqueline s'étonne : « *Les salarié·es se fixent beaucoup de contraintes !* ». Effectivement, il existe, de manière consciente ou non chez les salarié·es et beaucoup de Récupérien·nes, une recherche de cohérence entre le fond et la forme, c'est-à-dire une forme de résistance aux organisations du travail hyper spécialisées et prétendues rationnelles économiquement. Par exemple : passer un long moment à cuisiner une soupe de légumes avec de bons produits pour un apéro-projection (plutôt que de se faire livrer du Coca-Cola et des pizzas par un livreur Deliveroo !). Les contraintes, comme celles de proposer des produits bios ou locaux, de cuisiner soi-même, de prendre le temps de transmettre, de faire ensemble, de produire nous-même notre communication, vont parfois à l'encontre de la logique de l'économie

L'INCONVÉNIENT D'ÊTRE NÉ·E DE PARENTS QUI ONT DU MAL À S'ENTENDRE

dominante et de l'efficacité (cette pratique est par exemple très éloignée du management *Lean*)⁶⁹. Mais pour les Récupérien·nes cet effort est porteur de sens, il correspond à un besoin de réappropriation et de partage des savoir-faire et des savoir-être, de réappropriation du temps, à une préférence pour les liens chaleureux entre les personnes plutôt que pour une rentabilité froide et impersonnelle. Enfin, il est aussi le marqueur d'une différence dans la manière de concevoir notre rapport aux objets, aux personnes, au monde.

Chacun·e tire la couverture de son côté : illusions et désillusions des discours

Olivia, l'ergonome, raconte :

« Je suis allée à une conférence Zéro-déchet, une nana qui gère le service des déchets de la Métropole a déclaré : " Dans nos politiques, on a pour objectif de travailler le zéro déchet, mais nous n'en avons pas les moyens, nos agents sont déjà occupés à gérer les déchets existants, ils ne peuvent pas gérer la partie sensibilisation,

69. *Lean* signifie en anglais « sans gras ». Ce terme qualifie une méthode de gestion de la production qui se concentre sur l'amélioration continue, la « gestion sans gaspillage ». Dans cette version améliorée du taylorisme, tout est flux, zéro stock, zéro temps mort, sans geste inutile, ni gaspillage, chacun·e améliore constamment son travail et participe à l'augmentation générale de la productivité.

L'ATELIER DES MIRACLES

donc la Métropole doit s'appuyer sur les associations existantes, qui sont déjà militantes depuis des années... " *Puis là, tout d'un coup, cette personne se prévaut de dire :*" Toutes les associations qui travaillent sur la question des déchets, ou de récupération, on les subventionne ". *Et on a l'impression qu'avec cette phrase, ça y est elle a fait le job. Sauf que, ok, c'est bien gentil, mais après ? Oui, on sait bien que les associations ont besoin de subventions, mais est-ce que c'est suffisant ? Ça veut dire quoi ? Est-ce que ça veut dire qu'une fois qu'on a donné des sous on peut se laver les mains ? Est-ce que ça veut dire que le système est vraiment permissif derrière ? C'est quoi le lien ? Quel retour attend la collectivité en échange des sous ? Puis, il y a un lien de subordination qui se crée au moment de la subvention, car l'association s'oblige à réaliser la mission, qui au final est de service public.*

Ce qui me gêne, c'est d'abord ce qui a été dit, mais aussi que les associations ne disaient pas grand-chose. Certaines étaient là pour chercher des clients, d'autres étaient en position d'expertes au côté de Bordeaux Métropole, je trouve dommage que ce débat-là ne soit pas mis sur la table. Car là, on venait d'entendre la voix de la collectivité, qui se comportait comme une vraie donneuse d'ordres par rapport aux associations, elle venait de dire :" On n'a pas beaucoup de moyens, heureusement que les associations sont là, on leur donne le peu de moyens qu'on a, elles font le boulot et c'est bon ". *Mais le message sous-jacent était en réalité :*" Nous comptons bien sur elles ! ". *Ce discours me révolte toujours intérieurement, car après quand on va dans les assos, on voit très bien la réalité des choses, et je ne suis pas certaine que les collectivités quand elles signent leur chèque de subvention, elles en aient conscience. »*

L'INCONVÉNIENT D'ÊTRE NÉ·E DE PARENTS QUI ONT DU MAL À S'ENTENDRE

Christelle, bénévole à l'atelier de couture, aide à cuisiner lors des événements, elle apporte parfois des pâtisseries pendant les permanences. Sur la terrasse du café chez Marlène, à deux pas de l'association, elle raconte :

« C'est important, on essaye de faire au quotidien des petites choses. Même si on ne fait pas tout ce qu'il faudrait. On se dit qu'un petit quelque chose, c'est toujours mieux que rien. C'est ce que j'essaye de faire au quotidien et c'est ce que j'inculque à ma fille. On ne peut pas être 100% irréprochable, c'est impossible. Enfin, moi je n'y arriverai pas. J'ai malheureusement besoin de ma voiture. »

Joséphine parcourt de nombreux kilomètres à vélo pour donner des coups de mains à l'atelier. Elle a été co-présidente jusqu'à son départ pour raison professionnelle à Grenoble. Je l'enregistre lors d'un de ses retours à Bordeaux :

« Pour moi dans ma tête, je n'y connais rien en écologie, pareil qu'en politique, mais je me dis que c'est d'abord à la réduction de la production de déchets qu'on doit s'attacher, que le maillon de la recyclerie est le dernier maillon de la chaîne et que c'est un peu une goutte d'eau dans l'océan. J'apprécie ce côté-là, mais ce n'est pas celui que je vais défendre le plus à Récup'R. »

De plus en plus, on entend que les citoyen·nes doivent faire des efforts, s'engager pour la Cité ou bien pour défendre l'environnement,

L'ATELIER DES MIRACLES

faire leur part⁷⁰, offrir du temps pour les autres, partout on loue les innovations, les éco-gestes, les initiatives éco-citoyennes, les invitations à devenir un consomm'acteur, à changer les comportements... Engagez-vous ! Donnez, donnez ! Soignez la société malade ! Au nom de l'amour et de la passion, l'État, la ville et les entreprises comptent sur vous ! De plus en plus, des collectifs, des collectivités et des entreprises, invitent les personnes et les associations à s'engager pour contenir les conséquences d'un système socio-économique insatisfaisant (catastrophique !), mais très peu invitent à se demander quelles sont les causes du désordre et, étrangement, aucune n'invite à condamner les coupables ! Alors, demandons-nous pourquoi ce silence, puis : qui pollue ? Qui exclut ? Et, pourquoi ?

Après des années d'engagement, chacun-e peut se poser la question suivante : est-ce que l'engagement associatif conserve encore quelque chose de subversif ? Est-ce qu'il permet de changer quelque chose ? Ou bien est-ce qu'il n'est pas juste une espèce de caution pour permettre la perpétuation d'un système destructeur et inégalitaire ? Comme certains hommes flattent les femmes, les collectivités et les entreprises offrent parfois des preuves d'attention : petites subventions, prix, discours, articles dans les journaux... Mais, est-ce que tout ça est à la hauteur du travail réalisé, des enjeux écologiques et sociaux qui traversent l'ensemble de la société ?

«*Paroles, paroles, paroles...* » les politiques parlent, mais l'aide n'arrive pas et le travail quotidien des associations continue pourtant de se faire, de plus en plus dur, de plus en plus nécessaire, et avec de moins en moins de moyens : accueil des personnes fragiles (exclues, isolées, malades...), réduction des déchets, éducation populaire,

70. Référence au mouvement réactionnaire des Colibris et de Pierre Rabhi. Cf. Malet Jean-Baptiste, « Le système Pierre Rabhi », *Le Monde Diplomatique* d'août 2018.

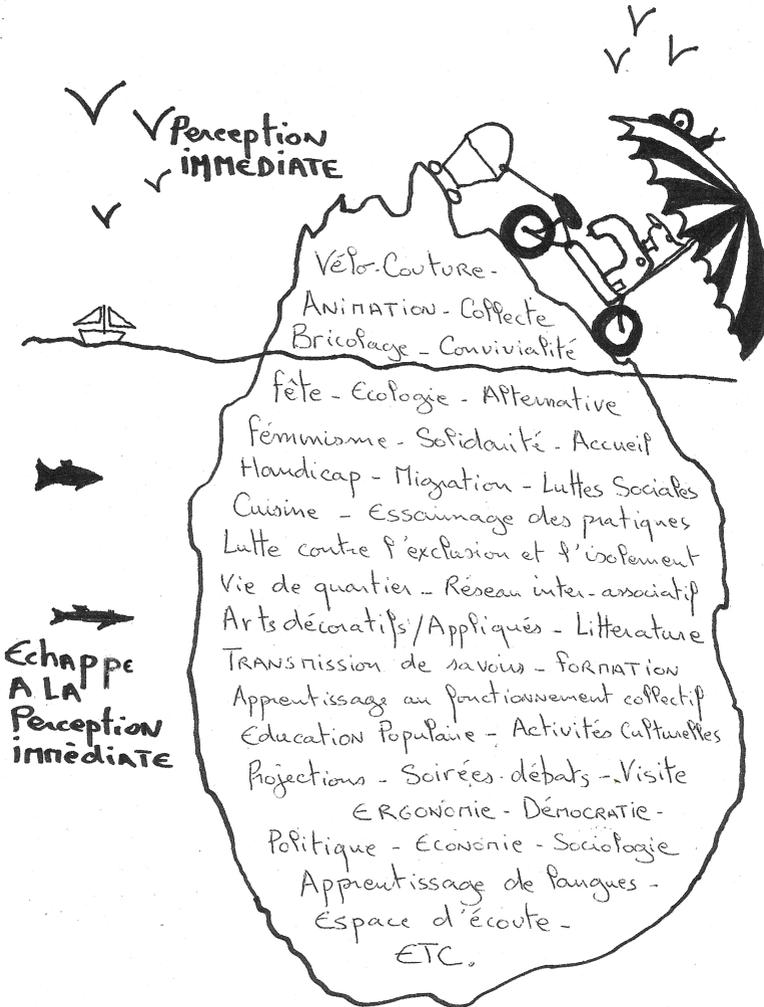
L'INCONVÉNIENT D'ÊTRE NÉ·E DE PARENTS QUI ONT DU MAL À S'ENTENDRE

animation d'un quartier qui sera bientôt gentrifié et dont nous finirons bien un jour par être délogé·es. L'aide financière et technique n'arrive pas, d'une part car elle est de plus en plus difficile à obtenir (dossiers d'appels à projets abscons, suppression des contrat aidés⁷¹, parcours du combattant pour obtenir des locaux, mises en concurrence des assos...), d'autre part car les personnes qui œuvrent dans les associations ont de moins en moins la culture du rapport de force et du conflit, et de plus en plus celle du don de soi, du dialogue, de la bienveillance, de la modestie... De la résignation⁷² et de la soumission...

71. Les CAE-CUI, déjà très précaires et critiquables ont été remplacés par des emplois moins aidés et plus précaires : Les P.E.C. (Parcours Emploi Compétence).

72. Très faible syndicalisation dans le secteur associatif. Cela s'explique car il existe peu de sentiment d'appartenance, les associations sont souvent de très petites structures, peu politisées et beaucoup d'emplois sont souvent à temps partiels, très féminisés. Avec une grande tendance à régler les problèmes « *en famille* ». D'autre part, les syndicats ont longtemps soufferts du sexisme en leur sein. Ils ont pendant longtemps laissé peu de place à l'expression des femmes. Le fait que beaucoup d'associations agissent dans le soin et l'aide aux personnes est peut-être un autre facteur d'explication au faible esprit revendicatif de ce secteur et à la forte propension à compatir, à prendre sur soi, à se sacrifier.

L'ATELIER DES MIRACLES



Chapitre 5 : Les ateliers, des démocraties sous influence

Hicham, alors en recherche d'emploi, est venu à l'atelier pour se former à la mécanique et se changer les idées. Petit à petit, il a trouvé sa place et a donné des coups de main.

« Un magasin professionnel et l'asso ce sont deux mondes ! Ce que j'ai remarqué, c'est que par exemple, un vélo avec des jeux partout, des pièces à changer, ça vaut pas le coup pour un mécanicien professionnel. Il va convaincre le client que son vélo est mort... Alors, qu'ici, on est sur des vélos qu'on remet en état de marche et des fois ça prend plusieurs jours, et on le vend moins cher alors qu'on a travaillé davantage et qu'on a mis des nouvelles pièces. »

Jacqueline, fraîchement retraitée, découvre Récup'R et tout un nouveau monde. Elle s'investit dans la structuration de l'association, notamment dans les Ressources Humaines, un travail peu connu et pourtant essentiel.

« J'ai l'impression que nos salarié-es, pour faire cette activité d'éducation populaire, il leur faut beaucoup de temps, et comme ce temps ne peut pas rentrer dans leur temps de travail effectif, ils donnent beaucoup de temps en plus, qui est du travail gratuit, qui n'est absolument pas rémunéré et pour moi c'est dommage pour les sala-

L'ATELIER DES MIRACLES

rié-es. Pour les bénévoles, ça me gêne un petit peu moins parce que les bénévoles sont là pour donner de leurs temps, et je n'ai pas trop l'impression qu'il y ait beaucoup de bénévoles, qui soient trop utilisés par l'association. Je n'ai pas l'impression qu'on leur demande trop de choses. Ce sont nos salarié-es qui se mettent trop de contraintes, à mon avis.»

Jean-Marie a longtemps entretenu l'image de l'éternel nouveau bénévole mais force est de constater qu'il s'implique beaucoup dans la gestion financière de l'association, qu'il accueille souvent les personnes à l'atelier de vélo et qu'il participe régulièrement aux collectes :

« On n'a jamais chassé les gens parce qu'ils ne pouvaient pas payer. Il y a des gens qui passent trois heures, ils te laissent 20 centimes d'euros. Ils sont acceptés au même titre que les autres. Moi, je n'ai pas vu de pratiques spécifiques. C'est le contexte global qui fait qu'il va falloir trouver une solution. Il ne peut y avoir qu'une réponse institutionnelle. Il faut être payé par la collectivité. [...] Pour moi, il n'y a pas de grand méchant système capitaliste qui vient nous chercher, auquel il faut résister. On est dans le système. Par contre on est sur une position qui n'est pas le b.a-ba du système, c'est-à-dire de payer le moins cher la matière première et la main d'œuvre pour vendre le plus cher possible. Nous on paye très cher la matière première, enfin, en temps passé, et on vend le moins cher possible, on est exactement sur le contraire. C'est la raison d'être de l'association. Et, pour que cela soit permis, il faut que la collectivité nous donne des finances, et que les salariés soient financés, pour le rôle que ça joue : récupération des déchets, réutilisation, qui est un gain global pour la planète mais qui n'est pas

LES ATELIERS, DES DÉMOCRATIES SOUS INFLUENCE

pris en compte par le système économique tel qu'il est mesuré actuellement avec le système de PIB, la bourse, etc., qui ne mesurent pas du tout ce genre de trucs... »

Joséphine, l'ancienne co-présidente raconte :

« Pour moi, par définition, une association, c'est une structure qui est en lien avec des institutions publiques, et même si ça arrive que des associations s'autofinancent, j'ai l'impression qu'en grande partie, les associations reçoivent des financements des institutions publiques et donc qu'elles répondent à un besoin qui n'est satisfait par personne. Et elles sont en position de victimes pourtant ! Je ne sais pas pourquoi elles triment comme ça ! Du coup, les associations sont exploitées. Mais elles font des trucs géniaux aussi qui permettent de faire du lien et de s'ancrer sur un territoire.»

Beaucoup de personnes ne se sont jamais intéressées à la Charte et aux Statuts de l'association, ni à ses grands principes : tendre vers le moins de hiérarchie possible, rechercher du consensus pour la prise de décision, encourager l'autonomie, rechercher de l'horizontalité, être un atelier « participatif et solidaire » accessible à tous et à toutes. Par contre, le poids de l'économie est très présent dans la structure, tous les bénévoles connaissent les problèmes récurrents d'argent et de locaux. Et comment les ignorer ? Ils furent l'objet d'innombrables mails, de journées de soutien, d'appels aux dons... Cette précarité financière et ces problèmes réguliers de locaux, ont en partie écrasé la démocratie. La recherche d'argent a donné énormément de poids aux gestionnaires, aux technicien-nes, aux expert-es et a écarté les rêveur-ses, les créateur-ices, les écolos, les vélorutionnaires, les

L'ATELIER DES MIRACLES

petites mains... Enfin, la recherche d'argent a peu à peu et tristement transformé la possibilité de gain en argument raisonnable.

J'ai constaté à de nombreuses reprises que les bénévoles ne connaissent pas toutes les facettes de l'association, tous les champs d'implication, tous les outils à disposition, ni même les autres bénévoles. La raison est que les personnes s'impliquent à différents moments de la semaine, ne travaillent qu'avec certaines personnes, de différentes manières, se sollicitent et communiquent par différents canaux. Cette organisation distendue produit de la souplesse, mais aussi un sentiment de solitude et de découragement devant la tâche à accomplir. Il en résulte que beaucoup de bénévoles actifs ont du mal à trouver leur place, ils se sentent seul-es, impuissant-es et illégitimes à changer le fonctionnement de la structure. Pour contrebalancer cette tendance, j'ai affiché à plusieurs endroits du local de l'association, un trombinoscope. Il a pour but de montrer à chacun-e tous les champs d'implication possibles, de dire que personne n'est seul, que d'autres font d'autres choses, d'inviter à la rencontre... De la même manière, à une autre échelle, le Flash Gazette (la newsletter) essaye de rendre visible le réseau des ateliers vélo et les associations partenaires, d'évoquer nos luttes et de nos difficultés communes, en relayant de petites informations il essaye de monter en généralité et de mettre en valeur ce qui est partagé. En résumé, l'objectif est la création et la consolidation d'un esprit collectif⁷³.

73. Thomas dit qu'il n'est pas pote avec tout le monde dans son syndicat, mais qu'il existe une communauté d'intérêts, des buts communs, que ceux-ci sont plus importants que les différences et qu'ils permettent de rassembler. Ce point nous semble important. La tendance à copiner, à travailler en affinitaire, est souvent préjudiciable car elle dépolitise en donnant trop d'importance à une économie des sentiments et à des petits services entre ami-es.

Ce travail de montée en généralités est important car l'association ne s'interroge pas assez sur son organisation. Elle ne possède pas beaucoup d'habitude de réflexivité, de retour sur ses pratiques. Cela conduit souvent à une fuite en avant, à gérer au jour le jour. L'une des raisons de cette situation est que l'association semble naviguer entre plusieurs imaginaires, influencés par d'autres systèmes organisationnels comme la famille, l'école, le syndicat, l'entreprise, la république française, l'assemblée, et l'association idéale, etc.

La famille : comment prendre soin et rester combatif ?

Delphine Origami est bénévole à l'atelier de couture mais elle n'aime pas coudre ! Alors, elle discute, réalise des petits bricolages, anime des ateliers de fanzines, de linogravures, de jardinage ou de tricot⁷⁴ :

« Delphine, 37 ans. J'ai découvert Récup'R en juin 2018 par hasard à la maison écocitoyenne. C'était un atelier de couture pour débutants, et l'ambiance était chouette. Delphine, qui est salariée l'animait. J'ai eu un bon feeling et je me suis dit pourquoi pas aller voir leur local. À l'époque j'avais davantage de temps, donc j'en ai profité. Puis de fil en aiguille, c'est le cas de le dire, je suis venue et

74. Les entretiens de Delphine Origami, Annie, Gérard, Mamadou et quelques-uns de Bruno ont été réalisés par Margaux Grivelet le 2 février 2022 dans le cadre de son BUT Animation Sociale et Socioculturelle. En ouverture de son travail elle écrit : « Après quelques réflexions sur le lieu qu'est Récup'R, j'ai voulu savoir ce que sa forme représente pour ses bénévoles, surtout en ces temps particuliers. »

L'ATELIER DES MIRACLES

revenue et encore revenue... J'ai vu que la couture ne me plaisait pas trop, j'avais du mal à m'y mettre. L'avantage c'est que chacun vient avec ce qu'il sait faire et j'aime l'origami, donc j'ai pu animer des petits ateliers d'origami, puis d'un atelier à l'autre, d'une permanence à l'autre, on se diversifie, on vient proposer des coups de main. 4 ans après ma première venue, Récup'R est devenu ma seconde maison. Maintenant je viens dès que j'ai du temps libre, que ce soit pour traîner un peu, faire du tricot ou papoter. Aujourd'hui par exemple, j'ai voulu me changer les idées, c'est pourquoi je suis là. »

Mamadou vient au local quand il est disponible. Il participe aux collectes, aux permanences, aux aménagements, aux moments de repos...

« Je m'appelle Mamadou, je suis à Récup'R depuis 1 an et 4 mois. C'est quelqu'un qui m'a montré l'association. On a discuté, je lui ai dit que je ne faisais rien du tout et que j'avais besoin de faire quelque chose. Il m'a donné l'adresse de l'atelier. Je suis venu ici, j'ai discuté avec tout le monde, on m'a demandé pourquoi je venais. J'ai répondu que je déteste être à la maison et ne rien faire. J'avais besoin de m'occuper. On m'a demandé ce que je savais faire, et j'ai dit que je m'y connaissais en mécanique de vélo. On m'a présenté beaucoup de personnes différentes. Je suis content, j'aime apprendre. Quand je suis venu ici, et que j'ai vu tout ça j'étais content. Ici, je suis à l'aise. Maintenant c'est ma deuxième maison, ma deuxième famille. Je fais tout ici. Quand je ne sais pas quoi faire, je viens voir ce qu'il se passe, je regarde. »⁷⁵

75. Entretien réalisé par Margaux.

Bruno, co-président :

« Je viens à Récup'R depuis juillet 2020, juste après le confinement. D'ailleurs je suis venu à cause de ça. Le boulot s'est un peu arrêté à ce moment là. Mon boulot me saoulait déjà pas mal, et j'avais envie de voir autre chose. Je faisais déjà un peu de couture et de bricolage à la maison, sur les vélos de la famille. Un jour, en passant rue des Terres de Borde en pédalant, connaissant déjà l'asso de nom, je me suis dit que "vélo et couture", c'était quand même fait pour moi. Je suis arrivé un mardi à l'atelier, pour venir apprendre la mécanique. Puis, c'est arrivé hyper vite, j'ai rencontré tout le monde et c'est vite devenu ma deuxième maison. Dès que j'ai le temps, je viens. Parfois je viens même seulement pour glander. Mais, je peux aussi faire la caisse par exemple. »⁷⁶

Le modèle de la famille a été évoqué de nombreuses fois dans et en-dehors des entretiens. Beaucoup de personnes disent : « *Récup'R est comme une famille* » ou bien « *C'est ma deuxième maison* ». Or la famille n'est pas un modèle démocratique, elle représente plutôt quelque chose de traditionnel et d'organique !⁷⁷ En général, dans ce modèle, des parents font de leur mieux pour élever des enfants. Ils les élèvent et les conforment aux règles de la société et, en même temps, leur enseignent l'autonomie. L'émancipation de l'enfant consiste en une séparation progressive d'avec ses parents. L'éducation est un processus d'autonomisation qui permet à l'enfant d'apprendre à faire tout

76. Ibid.

77. Carole en corrigeant a noté dans la marge : « *Très intéressant mais ces deux choses ne se confondent pas. On peut se sentir chez soi au milieu d'inconnu-e-s avec qui on n'a pas d'autres liens que d'être là en un même lieu, et d'y être bien car hors circuit de la consommation, du travail, etc.* »

L'ATELIER DES MIRACLES

seul. Ainsi on peut dire qu'un enfant capable de quitter le foyer, d'être autonome, est le produit d'une bonne éducation⁷⁸.

Mais, si l'on dit que Récup'R est une famille, qui sont les parents ? Qui sont les enfants ? Comment se répartissent les tâches ? Est-ce qu'elles tournent ? Est-ce que ce type d'images ne conduit pas à un paternalisme/infantilisation ? Et, quid du monde extérieur, du rapport aux collectivités, au capitalisme, aux pollueurs ? Enfin, il serait regrettable que certaines personnes se retrouvent enfermées dans une position de parent ou d'enfant ! Néanmoins Améli-e dans son entretien déclare que l'association l'a aidé à grandir et à mûrir. Il n'est pas question ici de rapport enfant/parent, mais plutôt de rapports horizontaux où l'échange avec chacun·e des membres fait grandir. D'autres modèles de familles sont donc possibles !

Toutefois, il me semble que dans l'imaginaire courant la famille est un lieu de réconfort, d'entraide, de sécurité (on peut se fâcher, la famille restera toujours la famille !). Dans le même ordre d'idées, certaines personnes ont parlé de « *cocon protecteur* » ou « *de refuge* ». La force de la famille est d'unir et de proposer un modèle de solidarité pour affronter/supporter les problèmes de l'extérieur. Sa faiblesse est souvent que cette union se base sur des non-dits, elle peut avoir une tendance au repli sur soi « *à laver le linge sale en famille* », à être étouffante : néanmoins, le fait que beaucoup de personnes reconnaissent une famille en l'atelier d'auto-réparation m'interroge sur ce que l'association montre d'elle-même et sur ce que les personnes y

78. Un chantier s'ouvre : que sont devenus les ancien·nes de Récup'R : ont-ils continué dans l'écologie ? Dans le vélo et la couture ? Dans l'éducation populaire ? Anna est mécanicienne en Bourgogne, Améli-e milite à Bergerac, Marie à Nevers, Cécile à Callen, Catalina est devenue animatrice, Fred et Jean-Marie s'activent à Talence, etc. Benoît, Paul, Nathalie, Fabrice, Hicham, Tarek sont aussi passés par Récup'R avant de trouver du travail dans le cycle ou la couture...

LES ATELIERS, DES DÉMOCRATIES SOUS INFLUENCE

recherchent. Il me semble qu'un des éléments de réponse est le fait que beaucoup de personnes fréquentant et s'investissant dans l'association sont isolées : primo-arrivant-es, personnes seules, étudiant-es, migrant-es, retraité-es...⁷⁹ et que la ville n'offre pas beaucoup d'espaces non-marchands où elles peuvent être accueillies, se retrouver et se soutenir. Pour revenir à la relation dialectique enfants/parents, beaucoup d'adhérent-es et de stagiaires reviennent quelques années plus tard et nous disent qu'ils ont acheté une machine à coudre ou bien des outils, qu'ils sont devenus pour certain-es mécanicien·nes ou créateur·ices. C'est un peu triste, car désormais l'on se rend compte qu'ils ont leur propre famille et qu'ils ne pourront plus participer aussi souvent à la vie de l'association. Mais, le bon côté, c'est que notre travail de transmission n'aura pas été vain !

Fanny Gallot explique dans son livre *En découdre*⁸⁰ que ce qui « *fait famille* », dans les usines de Chantelle et de Moulinex, c'est l'histoire partagée et notamment l'effet de génération. Elle écrit : « *Chez Lejaby une ouvrière remarque :* " On s'est vu toutes grandir, on s'est vu se marier, on a eu des enfants, maintenant certaines sont mamies. Quand l'une d'entre nous divorçait, on la soutenait ; des copines ont eu des enfants, d'autres des cancers." *Chez Moulinex, Dominique explique :* " Ce n'est pas une vie de famille, mais une seconde famille." *Une autre souligne que :* " c'est une famille que les ouvrières se sont choisies." » De la même manière les Récupérien·nes se cousent des peluches, doudous, tapis d'éveil aux premières naissances. S'offrent des petits

79. Camille note : « *Est-ce que les usager·e-s sont des personnes dites « isolées » ? J'ai rencontré beaucoup de gens qui avaient l'habitude de s'organiser et de se rencontrer. Mmm, ça ne semble pas incompatible ! C'est parce que certaines personnes sont seules qu'elles vont à la rencontre de collectifs, d'as-sos, d'autres.* »

80. Gallot Fanny, *En découdre. Comment les ouvrières ont révolutionné le travail et la société*, La découverte, 2015.

vélos un peu plus tard. Certain·es envoient des cartes postales à l'association. On se fête les anniversaires. On se préoccupe les un·es des autres.⁸¹

L'école : devenir un·e bon·ne élève ou faire l'école buissonnière ?

Delphine O. témoigne :

« Peut être qu'en ayant un souci de santé on perd confiance en soi, car on ne sait plus ce qu'on peut faire. Peut-être que le fait de venir ici et de faire des choses, ça permet de changer ça ? Ça nous donne un lieu où on peut progresser sans qu'on nous rappelle sans cesse qu'on est malades ou handicapé·es. Ici, quand on arrive on nous demande si ça va, si on a avancé dans nos projets, si on en a de nouveaux. On ne nous réduit pas à nos soucis de santé, on ne se renseigne pas uniquement sur ça. »⁸²

81. Cet aspect familial est parfois difficilement compatible avec le militantisme. L'association accueille, dispense de l'attention à des personnes fragilisées et en manque d'estime d'elles-mêmes. Le combat militant, au contraire, requiert souvent d'être sûr de soi, de son bon droit et d'avoir du temps à consacrer... Pour cette raison, le militantisme est parfois mal perçu car il pourrait rendre les choses encore plus difficiles. Cependant note Guillaume : « En Bolivie, des luttes sociales peuvent s'appuyer sur des solidarités familiales, très élargies, souvent à l'aire de tout un quartier... »

82. Entretien réalisé par Margaux le 22/02/2022.

Annie, bénévole à l'atelier de couture :

« On a besoin d'exister en dehors de son foyer, de ses problèmes. À Récup'R, on peut exister en tant que personne, et on sent que les autres sont contents qu'on existe comme ça. Il y a ce rapport sans jugement, comparaison, compétition... Moi, j'ai un CAP couture, j'étais venue plutôt dans l'idée d'aider les autres, mais finalement je reçois beaucoup. »⁸³

L'école est l'institution qui suit souvent la famille. L'école publique que la majorité d'entre nous a fréquenté, n'est pas non plus un modèle démocratique ! Dans une école de l'Éducation Nationale française, il y a un·e enseignant·e et un·e élève. L'enseignant·e selon l'âge de l'élève peut s'occuper en plus de l'instruction, de l'éducation (c'est à dire dispenser à l'élève des savoir-être en plus des savoir-faire). La relation enseignant·e/élève est toujours asymétrique, l'enseignant·e détient de par son âge, son diplôme, sa reconnaissance par les parents de l'enfant et par les institutions, une autorité légitime. L'enseignant·e est un intermédiaire, une sorte de facilitateur·ice, entre le programme scolaire élaboré par les institutions et l'élève. L'enseignant·e soutient, encourage, sanctionne, contrôle, évalue. L'élève, lui, doit assimiler le contenu des programmes et adapter son comportement aux exigences de l'enseignant·e et de l'administration. La marge de manœuvre de l'élève correspond à la tolérance qu'offre le cadre scolaire et l'enseignant·e.

Une des critiques de ce modèle est celle que formule l'éducation populaire. Les élèves sont trop souvent rendus passifs et dociles, réduits à l'état de réceptacles à connaissances. Leurs capacités sont orientées vers les savoirs considérés comme « utiles » et ces derniers

83. *Ibid.*

L'ATELIER DES MIRACLES

ne correspondent pas forcément à leurs préoccupations et à leurs besoins⁸⁴. De plus, les enseignant·es peuvent, devant un public captif et soumis, donner libre cours à des pulsions autoritaires. Le rapport à l'école est très ambigu. L'école favorise la soumission, la compétition, le chacun pour soi, la reproduction des inégalités. Mais, elle est, en même temps, un lieu d'éducation, de savoirs, d'améliorations, bénéficiant, à tort ou à raison, d'un très grand prestige ! À Récup'R, il est possible de retrouver des séquelles des mauvaises pratiques scolaires. Un rapport de soumission par rapport à la parole des expert·es. Des personnes lèvent encore le doigt timidement pour demander la permission de quelque chose. La mauvaise orthographe est pointée du doigt. La crainte de poser une question bête subsiste.

Cette distinction maître/élève nous semble être un frein à l'engagement et à l'implication au sein de l'association. Beata, Thomas, Fred, soulignent l'importance de faire tourner, autant que possible, les tâches. Thomas témoigne aussi des moments de formation et de partage de connaissances qui sont organisés collectivement au sein de son syndicat. Améli·e nuance et parle aussi de la légitimité des ancien·nes, ainsi que de la difficulté et de la nécessité de transmettre. Mais, le péril le plus grand est peut-être que chacun·e attende, comme à l'école, qu'un·e sachant·e vienne le sauver !

84. Mélody, une bénévole, évoque cette hiérarchie des savoirs. Elle dit que l'école enseigne des choses compliquées et très valorisées. Mais que les élèves ignorent comment faire pousser des plantes, se nourrir et entretenir leurs environnements. Améli·e ne dit pas autre chose, en affirmant qu'elle a d'ailleurs appris dans les squats qu'à Science Po.

L'entreprise : un système qui invite, au nom du bon sens, à étouffer la diversité

Apolline est venue à l'atelier pour préparer un voyage en Amérique du Sud. De retour à Bordeaux elle décide de soutenir l'association en devenant co-présidente :

« Ce n'est quand même pas rien d'avoir 4 salarié-es pour un budget qui n'est pas énorme. Tu te dis : " à la fin du mois, il faut tous les payer ". C'est vrai que devant ce besoin d'argent, on était parti-es pour faire des activités rentables, enfin, pas forcément rentables mais économiquement viables, limite à en oublier un peu à quoi sert Récup'R, pourquoi les personnes fréquentent l'association et que veut dire y travailler comme salarié-e. Ensuite, on a réfléchi avec la Collégiale, on n'avait pas envie que les salarié-es aillent juste faire du cash pour faire du cash, on avait envie que les adhérent-es viennent participer aux activités, et que ce soit vraiment une association où l'on échange, partage, vienne faire la fête et que ce soit aussi un lieu de quartier et pas une chose où l'on s'éparpille, super visible. Mais un endroit où on se sent bien. »

Delphine O. remarque :

« Dans certaines associations, quand tu fais des ateliers, tu viens pour deux heures, tu payes 5 euros et tu sors avec ton petit truc. Il y a un enjeu de production qui change tout. Et puis quand t'es en difficulté financière,

L'ATELIER DES MIRACLES

cinq euros c'est beaucoup. Ici, il n'y a pas ces enjeux qui peuvent créer des discriminations. Si j'ai le temps de finir mon projet tant mieux, sinon je reviens plus tard ! Et puis il n'y a pas de hiérarchie, tout le monde se conseille. »⁸⁵

À cause de besoins d'argent récurrents, de respect du droit des travailleur·euses, d'envies de rationaliser certaines tâches, la pensée entrepreneuriale s'invite dans de nombreuses associations, y compris dans les ateliers d'auto-réparation. Les structures ont souvent du mal à assumer cet état de fait⁸⁶. Selon les mots de Matthieu Hély, aujourd'hui les associations sont bien souvent des « *entreprises-associatives* ». Elles ont des salarié·es, des frais, des commandes des collectivités (appels à projets), des bilans comptables... Mais, doivent-elles pour autant fonctionner comme des entreprises ?

L'entreprise aura tendance à rentabiliser, simplifier et à minimiser ses coûts. Elle cherchera les meilleurs rapports entre ce qu'elle souhaite proposer à ses client·es et ce qu'elle peut gagner. À l'except-

85. Entretien réalisé par Margaux le 22/02/2022.

86. Bessière Céline, Gollac Sybylle, *Le genre du capital, comment la famille re-produit les inégalités*, La Découverte, 2021. Comme je l'ai dit les associations participent au travail domestique des collectivités, comme les femmes le faisaient pour les hommes. De la même manière, les associations sont souvent considérées comme des « *demi-entreprise* » ou encore des « *tremplins vers l'emploi* ». Pauline dira qu'en même temps qu'elles sont flattées elles sont souvent traitées comme des « *demi-incapables* ». Comme si leurs contributions n'étaient pas vraiment du travail. Une des difficultés du secteur associatif est qu'il peine à transmettre son capital (et la légitimité qui va avec) : tout est toujours à refaire, faire ses preuves, lutter contre le *turn over*, trouver des loyers peu chers, multiplier les activités, faire des miracles avec des bouts de ficelles, etc. *Le genre du capital* permet de comprendre ce mécanisme de constante fragilisation. Voir aussi le podcast : *Le patrimoine enjeu du capital*, Les Couilles sur la table, Binge, 2020.

LES ATELIERS, DES DÉMOCRATIES SOUS INFLUENCE

tion de certaines coopératives, elle n'est pas un modèle démocratique. Dans une entreprise classique, il existe une organisation du travail. Souvent ceux qui détiennent « *le capital financier* » sont en haut de la pyramide décisionnelle, ensuite viennent ceux qui « *pensent* » (les ingénieurs et les gestionnaires), puis ceux qui « *font* » (les techniciens, employé·es, stagiaires). Les client·es, iels, sont souvent à l'extérieur de l'entreprise et du dispositif décisionnel, leur unique liberté est souvent celle de consommer (et/ou d'obéir) bien qu'on essaye aujourd'hui de les fidéliser en leur demandant leur participation.

Si Récup'R et les ateliers d'auto-réparation ne sont pas déjà des « *entreprises-associatives* », ils pourraient facilement le devenir ! Il suffirait de concentrer le pouvoir de décision entre les mains d'un nombre toujours plus restreint de personnes. Il suffirait de réduire son projet à l'unique perpétuation des seules choses rentables. Et, face à l'urgence économique, aux sollicitations des différents acteurs, ils pourraient rapidement glisser et s'éloigner de leurs projets initiaux : organiser des ateliers solidaires accessibles pour promouvoir l'autonomie des personnes.

Une piste de solution : que chacun·e soit vigilant·e ! Questionner continuellement les statuts et les chartes, les actions, se demander à chaque instant si la direction prise est la bonne (ou la moins pire !) et s'il subsiste encore dans les activités proposées quelque chose de subversif et d'émancipateur. Il me semble que la diversification et la multiplication des activités non-rentables (repas, projections-débats, formations, sorties, cafés, jeux...), c'est à dire celles qui n'ont pas comme but premier de dégager du profit est une réponse concrète à cette pression economiciste !

La République française : un système qui fait son auto-promotion

Thomas est militant à la Confédération nationale du travail. Un matin, au local syndical, on parle des pratiques du lieu, des mots que nous avons en commun, puis de nos façons de concevoir la solidarité.

« Ce que je pense de la démocratie participative ? Beaucoup de choses ! Il faudrait définir le mot « démocratie ». Quelqu'un disait : " la démocratie représentative est le régime idéal du capital ". En gros, faire participer les gens à l'édification de leur prison est le meilleur moyen de les garder dans la prison. Maintenant on entend « démocratie participative » à toutes les sauces. C'est même sur l'emballage de notre baguette de pain « votez le budget participatif de la mairie de Bordeaux, je sais pas quoi... » genre « vote et la mairie paye ! ». Comme si désormais on avait le pouvoir ! On essaye de nous faire croire qu'on peut décider où va l'argent et la façon dont est gérée la société dans laquelle on vit. Mais ça veut aussi dire que notre participation se limite juste à cliquer sur un truc en ligne et qu'on ne peut pas non plus trop agir ! Puis, on n'a pas trop de visibilité sur les comptes non plus ! En gros, ils ne nous proposent pas davantage qu'une espèce de sondage !

Un autre modèle d'organisation vient à l'esprit : la République française. Un cours d'Historiographie m'a particulièrement marqué lorsque j'étudiais à l'université. Au moyen des thèmes d'Histoire enseignés au collège et au lycée, la professeure expliquait comment la

LES ATELIERS, DES DÉMOCRATIES SOUS INFLUENCE

France construisait son récit à travers les époques. Voici ce que nous apprenons :

1er exemple : Hérodote écrivait que l'Égypte est un don du Nil. Entre les lignes : un grand peuple dans un grand pays, c'est-à-dire un pays où le territoire et la nation ne font qu'un. Comme la France ! 2ème : la démocratie est née à Athènes au Ve siècle avant notre ère. Entre les lignes, des citoyens pratiquent et respectent le vote, ils s'impliquent dans leur cité. Comme en France ! 3ème : Rome et le droit romain : le cadastre, la propriété privée, un État fort qui construit des routes et des infrastructures, une paix romaine hégémonique qui sait intégrer les « barbares ». Comme la France ! 4ème : Louis XIV : Roi Soleil, symbole de l'absolutisme, de grandeur, de l'unité du pays, des arts et des artistes de cour à Versailles... La France !

Pourquoi ces exemples ? Pourquoi toujours ces mêmes personnages ? Toujours ces mêmes histoires ? Pourquoi les enfants n'étudient pas les cartaginois-es, l'histoire métissée de la ville de Sète, les peuples mésoaméricains et/ou la vie d'une paysanne andalouse au Moyen-Âge ? Simplement parce que tous les récits enseignés conduisent aux valeurs de la République française ! Les thèmes choisis servent un dessein politique : celui de forger les citoyen-nés d'un pays centralisateur ayant une haute idée de lui-même. C'est-à-dire que les programmes sont construits à l'envers pour faire l'éloge de la grandeur de la France, de son rôle dans le monde et dans la francophonie.

Si l'on considère les ateliers d'auto-réparation comme une alternative, il conviendrait donc, peut-être, de se référer à des sociétés différentes, à d'autres personnages, à d'autres modèles pour inspirer de nouvelles réflexions et de nouvelles représentations. Car la république et la démocratie représentative ne sont pas sans défaut. Et,

L'ATELIER DES MIRACLES

faute de mieux, nous nous y référons, consciemment ou inconsciemment, continuellement lorsque nous imaginons nos organisations. Par exemple, faut-il élire les personnes du bureau ? Est-ce que cela ne revient pas à leur donner un chèque en blanc ? Est-ce que cela ne va pas déresponsabiliser toutes les autres personnes et les amener à la passivité ? Est-ce que ça ne va pas mettre les adhérent-es dans un rapport de dépendance vis-à-vis d'élites ? Est-ce que les personnes de la collégiale ne vont pas être broyées par toutes les responsabilités ?

L'État, qui détient beaucoup de pouvoirs, comme par exemple celui ahurissant du « *monopole de la violence légitime* », offre à ses élu-e-s une belle écharpe tricolore et des honneurs. Bien que beaucoup de monde se rende compte du pouvoir démesuré de cette organisation, la démocratie-représentative est souvent considérée comme un moindre mal. Ce modèle est si bien ancré qu'il est très peu remis en question. Il est souvent opposé à la dictature, comme si d'autres modèles n'étaient pas imaginables ! De plus, une société n'est jamais totalement démocratique ou dictatoriale, elle est plutôt comme un curseur évoluant entre ces deux pôles.

Pourtant, d'autres sociétés ou micro-sociétés ont inventé d'autres façon de s'organiser. Dans ces sociétés, les chef-fes peuvent être des facilitateur-ices ou des médiateur-ices. Le sous-commandant Marcos, un des leader zapatiste, disait : « *Je suis sous-commandant parce qu'au-dessus de moi, il y a le peuple !* ». Il déclarait qu'il fallait commander en obéissant, ce qui signifie qu'il n'était pas le dépositaire d'un chèque en blanc mais d'une parole, révoquant à tout instant, un exécutant au service de celles et ceux qui l'ont choisi : le porteur d'un mandat impératif.

LES ATELIERS, DES DÉMOCRATIES SOUS INFLUENCE

La démocratie-représentative, avec ses élections et ses représentations par des « *citoyen-nes qui choisissent de se distinguer* » ne nous semble pas aller dans le sens des valeurs d'horizontalité. La démocratie-représentative tend vers la hiérarchie, avec au sommet des élites (éclairées, expertes, actives, responsables), et de l'autre une masse supposément passive (déresponsabilisée, soumise, infantilisée et supposée incompétente et consommatrice). Pour contrecarrer cette tendance centralisatrice les ateliers d'auto-réparation encouragent les formations, la mutualisation des informations via des documents partagés, des commissions et des groupes de travail thématiques.⁸⁷

87. Pour aller plus loin on peut lire Graeber David, *La démocratie aux marges*, Le Bord de l'eau, 2014. Extrait du quatrième de couverture : « *Résumons en quelques mots la vulgate hyperdominante [...] : la démocratie est une invention occidentale, due aux grecs de l'Antiquité, puis ravivée au XII^e et XVIII^e siècles en Europe et aux États-Unis, qui en sont à la fois le berceau et la terre d'accueil par excellence. Non, ce n'est pas la « culture occidentale » qui a fait apparaître et prospérer la démocratie. Bien plus : si l'on entend le mot « culture » au sens anthropologique, il apparaît que la culture occidentale est introuvable. Et si l'on entend par ce mot la culture des lettrés, alors il n'est pas difficile de vérifier que ces derniers en Occident comme en Orient, se sont constamment opposés à la démocratie. Celle-ci, défend Graeber, ne naît et ne vit en réalité que dans les marges des systèmes de pouvoir : elle est indissociable de l'anarchie. »*

L'autogestion, une utopie infernale ?

Fred tente une définition :

« L'autogestion, c'est la gestion par les gens eux-mêmes. De tout ce qui les concerne. De la pensée à la mise en œuvre. C'est ce qui permet aux personnes de s'approprier tous les niveaux d'enjeux, aspects individuels, personnels, affectifs, domestiques, professionnels, sociétaux. Du coup, dans une culture autogestionnaire, l'idée de base est de dire que les gens concernés, par la question des déchets par exemple, n'ont pas de raison de déléguer cette question à des collectivités publiques. Ce sont aussi nos déchets, en tout cas on a le droit de se poser cette question, et de proposer des alternatives si on trouve que la gestion des déchets et/ou des matières premières n'est pas forcément adaptée. Là, à Récup'R, c'était la légitimité de personnes concernées par ces problématiques environnementales et de dégradation des déchets de pouvoir se mêler de cette question et de proposer quelque chose de construit. »

Olivia, l'ergonome, donne sa vision des choses :

« Aujourd'hui, en tant qu'ergonome, je vois qu'un système évolue, par rapport à tous les facteurs dans lequel il est. Parce que l'environnement extérieur avec lequel il interagit évolue aussi. Il ne peut pas rester toujours le même. Il est obligé d'évoluer face à d'autres contraintes, objectifs, partenaires, x facteurs, donc le système doit être malléable, agile. Pour moi ça veut dire que le système

LES ATELIERS, DES DÉMOCRATIES SOUS INFLUENCE

doit être capable de se remettre en question. Et si à un moment, il a besoin de travailler avec une hiérarchie qui est assez verticale, pourquoi pas ? Si c'est son besoin et que ça lui permet de passer une étape. Du moment qu'il est capable de se dire après : " Cela ne convient plus, revenons à un système plus souple ". Par contre il faut que ce soit à la base dans les valeurs qui sont portées, que les gens soient capables de parler sereinement. Après la question du management, c'est un peu la même, " qu'est-ce que ça veut dire manager ? " Suivant dans quel système on est, c'est différent.

Oui, on aimerait que tout soit en adéquation, mais il y a plein de fois où ce n'est pas le cas. Comment on fait ? Ce n'est qu'une histoire de compromis, si on trouve les meilleurs compromis, ça ne sera pas idéal, mais ça donnera un chemin vers l'idéal. Ma notion de développement elle est là. On sait vers où on veut aller, vers un idéal ou une utopie, mais on ne peut pas forcément l'atteindre du jour au lendemain. Puis, les choses changeront aussi dans notre tête par rapport à ce qu'on va rencontrer, par rapport à comment les personnes vont grandir dans le système dans lequel elles évoluent. »

L'autogestion est un autre type d'organisation souvent évoqué dans les ateliers d'auto-réparation et les associations. Dans ce modèle toutes les personnes concernées participent au projet. Ce modèle est démocratique. Cependant il a beaucoup de limites. L'une d'elle est qu'il est très exigeant. Besoin de temps pour se former, pour se connaître, pour se comprendre et pour décider ensemble. Tant de temps que Mélody déclarera : « *Récup'R a besoin du temps qu'on ne lui accordera pas !* ».⁸⁸ Une autre limite est que les personnes n'ont pas les mêmes

88. Ce qui est une des raisons d'un bon nombre d'heures supplémentaires... Dans *L'éloge du retard*, Hélène l'Heuillet analyse l'injonction contradictoire entre bien faire son travail et le réaliser dans le temps imparti.

L'ATELIER DES MIRACLES

intérêts et le même temps à consacrer. Ce modèle est sans doute incompatible avec le salariat et avec toutes les différences de statut. Bref, il est très compliqué de fonctionner en autogestion dans un régime capitaliste car celui-ci impose des différences de statuts et hiérarchise l'importance des implications, des savoirs, des genres, des origines.⁸⁹ Néanmoins, malgré les limites –qu'il convient peut-être d'accepter ?–, l'autogestion semble être le modèle d'organisation le plus en phase avec l'auto-réparation. Bien qu'il soit induit dans l'appellation participatif et solidaire, cet objectif autogestionnaire est souvent relégué au deuxième plan : les premières préoccupations étant souvent le manque d'argent/temps, le travail à accomplir et la vétusté des locaux. Si l'autogestion était vraiment un des buts recherchés, les collectifs consacrerait davantage de temps à discuter les idées, à échanger, à analyser leurs actions, leurs pratiques, leurs postures...

Est-ce que les ateliers ne souffriraient pas d'un mal utilitariste ? Souvent les réunions ou les moments conviviaux sont considérés comme une perte de temps. Toute l'importance est donnée à l'action (à un événement à venir par exemple). Alors que l'on pourrait considérer que le processus de création, de préparation, est tout aussi important, voir même davantage, que l'événement en lui-même. Car c'est lors de ces moments que les idées naissent, que les personnes s'organisent, partagent, se rencontrent, rient, boivent du café, passent du bon temps... De même qu'apprendre à résoudre un problème de maths est plus intéressant qu'obtenir le résultat tout de suite, Lena raconte qu'elle préfère apprendre à réparer son vélo elle-même plutôt que de le confier à quelqu'un et ne rien comprendre. Disant cela, elle affirme

89. Dans une association comme Récup'R, il existe des différences de statut entre les salarié-es (CDD ou CDI, contrat aidé ou non aidé). Pour les adhérent-es: des personnes sont dans la collégiale (bureau), d'autres dans des commissions, des bénévoles ont une convention et d'autres pas, il peut aussi y avoir des Volontaires en Service Civique, des stagiaires et peut-être un jour des personnes en mécénat de compétence.

LES ATELIERS, DES DÉMOCRATIES SOUS INFLUENCE

que le processus peut-être plus important que le résultat. Valoriser le processus offre de multiples possibilités, tandis qu'insister sur le résultat enferme.

La démocratie récupérienne devrait être un chantier permanent au même titre que les ateliers de mécanique et de couture. Elle est un apprentissage qui nécessite du temps et une mise en question permanente. Mais le manque de disponibilité des un·es et des autres empêche souvent de se réunir suffisamment. Les moments d'information et de débat sont généralement trop courts et inégaux. Puis, l'enchaînement rapide des actions précipite les temps des retours sur ce qui a été réalisé. De plus, il est facilement observable que bien que les réunions soient dites « ouvertes », elles ne motivent pas beaucoup les personnes. Pour ne rien arranger, j'entends parfois s'exprimer un sentiment de résignation : « *Peu de monde vient aux réunions, c'est comme ça !* ». Toutefois, en dressant l'oreille et en réalisant les entretiens pour ce livre, j'ai observé que les personnes sont très intéressées et préoccupées par la vie interne de leur association. Mais elles en parlent dans des endroits éloignés des espaces de décision : en rangeant des affaires pendant une permanence, en prenant un café avant que commence une activité, dans la cuisine en nettoyant la vaisselle, en tenant un stand de créations de couture sur un marché...

Si les gens sont impliqués, s'ils se sentent impliqués, alors, pourquoi ne viennent-ils pas en réunion participer à la vie de l'association et à la mise en place de l'autogestion ? Les raisons sont nombreuses : peur de se faire happer, peur de ne pas être légitimes, peur de ne pas être capable (sentiment de l'imposteur), sentiment ne pas se sentir invités, horaires et formes des réunions inadaptés, incompréhension des enjeux et du jargon employé, peur de s'exprimer en public, crainte des luttes de pouvoir, intuition que les réunions ne sont pas le plus important... En effet, pour beaucoup, les réunions peuvent aussi paraître

techniques et ennuyeuses. Comme un passage un peu désagréable – mais nécessaire ! – pour le fonctionnement de l'association. En effet, en quelques minutes le groupe doit prendre une décision sur un sujet qu'il ne maîtrise pas toujours faute de temps pour se renseigner et sonder l'avis des personnes concernées. Hop, sujet suivant ! L'urgence, le manque de monde, la fatigue, l'envie de rentrer chez soi (les réunions étant souvent organisées en fin de journée) font que ces moments sont un peu la ruine de la pensée.

Où celui qui croyait former les autres découvre plein de choses

David, adhérent de Récup'R et membre de l'Université Populaire de Bordeaux :

« Je pense que Récup'R est une association d'éducation populaire, même sans avoir vu toutes les activités. Quand je viens réparer mon vélo, quand il y a du monde à l'atelier, je vois le potentiel d'entraide entre les gens, surtout que ça se passe pas toujours en français. Je ne sais pas si c'est le contexte ou le type de public qui vient qui fait qu'il y a vraiment de l'entraide, et qu'on apprend ensemble. Seul, je n'aurais jamais appris à réparer mon vélo de cette façon, je ne serais même jamais allé voir des tutos pour faire ça. J'ai appris parce que des gens à l'atelier m'ont appris. Ensuite, tu m'as parlé des ateliers mobiles que tu animes dans des cités où tu proposes de réparer des vélos. Ça, pour moi, c'est vraiment de l'éducation populaire, parce que tu as beau être celui qui ap-

LES ATELIERS, DES DÉMOCRATIES SOUS INFLUENCE

prend aux autres, une fois que les personnes ont appris, elles peuvent diffuser ces savoirs et ce n'est pas très compliqué, il faut le savoir et les outils. Pour l'atelier couture, je n'y suis jamais allé, mais j'ai déjà vu, ça à l'air de se passer comme à l'atelier de vélos, il y a une bonne ambiance et les gens s'entraident. Récup'R met à disposition des pièces de vélo et des pièces de tissus, et les gens font des projets techniques, collectifs ou perso.

Oui, on apprend que l'entraide c'est important ! Que beaucoup de ces savoirs ne sont pas inaccessibles. Que chacun·e peut se les approprier, les réutiliser, les détourner, les diffuser. Et ça je mets moins l'accent dessus, parce que je suis moins convaincu que tout le monde le perçoit. Je le sais que ces trucs-là existent. C'est dur à formuler. Si je suis convaincu qu'il n'y a pas que les savoirs techniques qui existent dans l'éducation populaire, c'est parce qu'on m'en a déjà parlé. Mais souvent on ne fait pas le lien. On est dans un milieu où il y a plein de types de savoirs qui peuvent se transmettre mais on ne fait attention qu'à ceux qui se transmettent explicitement. Si quelqu'un me transmet un savoir en me montrant quelque chose, en m'expliquant quelque chose, en me faisant comprendre explicitement que c'est un savoir, là je vais le retenir en me disant : "Wahou, c'est chouette !" mais tout ce qui se passe à côté, toutes les pratiques de respect, de ne pas couper la parole, de non-discrimination, d'entraide spontanée, plein de choses qui se passent dans des milieux d'éduc pop où les gens sont sensibilisés à ça, vu que ce ne sont pas des savoirs explicites, on n'y fait pas gaffe et ça passe un peu à la trappe. »

Fred évoque l'envie de promouvoir la pédagogie par le geste au commencement de l'association. L'idée est qu'en mettant en situation on apprend : en réparant un vêtement avec un tissu d'occasion,

L'ATELIER DES MIRACLES

chacun·e se sensibiliserait à la réduction des déchets, à l'échange de savoirs, aux conditions de fabrication des textiles⁹⁰. En allant aux toilettes sèches, on prendrait conscience du gaspillage de l'eau potable. J'aimerais croire dans cette pédagogie par le geste et dans les vertus de l'exemple, mais cela ne me semble pas suffisant. Cela pour différentes raisons : la première est que les personnes « tournent » dans l'association et que chacun·e voit les choses de son point de vue. Par exemple, selon les personnes, la réparation avec des pièces de récup' peut être perçue comme : un acte politique fort contre le gaspillage, la pollution et la surproduction ou bien comme un loisir créatif et, dans cette perspective, l'on s'aperçoit que les personnes ne se modèrent pas de la même manière dans l'utilisation des consommables (chambres à air, pneus, patins, câbles et gaines, tissus, mercerie, etc⁹¹.) vendus à l'association (celle-ci tient d'ailleurs un discours ambivalent à ce sujet car la vente de ces derniers participe à ses frais de fonctionnement). Dans ce cas, l'association demeure un lieu de rencontres, d'entraide, mais la réflexion écologique est reléguée au deuxième ou troisième plan. Enfin, l'association peut-être aussi considérée comme une solution de débrouille pour pallier aux problèmes économiques du moment : faire soi-même parce que faire faire par d'autres est trop cher ! Bref, parfois fréquenter un lieu modeste, pour réparer un vélo en attendant de s'acheter une voiture et d'aller découvrir des endroits plus chics !⁹² Dans les ateliers, beaucoup de monde considère encore le vélo et la couture comme des domaines d'activités distinctes et bien

90. On se souviendra sans doute aussi de l'effondrement de l'immeuble du Rana Plaza qui en avril 2013 à Dacca au Bangladesh a causé 1127 décès. Dans les décombres des ateliers de confection, on retrouvera des vêtements de plusieurs marques de la grande distribution (Carrefour, Auchan, Camaïeu, Mango, Benetton...), ce qui poussera à réfléchir sur la responsabilité des entreprises, la *fast fashion* et la mondialisation néo-libérale.

91. Il est souvent possible de réparer les chambres à air avec des rustines, de réutiliser les gaines, etc.

LES ATELIERS, DES DÉMOCRATIES SOUS INFLUENCE

circonscrits, mais il est possible d'envisager les choses avec d'autres points de vue, d'aller plus loin et de bouger les lignes. Malheureusement, faute de temps et d'espace pour en parler, il est difficile d'approfondir toutes ces réflexions secondaires. Pourtant, elles sont en partie les réponses à la question : les ateliers d'auto-réparation c'est l'autonomie dans la réparation et quoi d'autre ?

Former, se former, déformer, construire et déconstruire des idées et des pratiques, entreprendre des travaux de recherche, mieux comprendre les tensions et les contradictions qui traversent les ateliers me semblent indispensable pour avancer. Sans Histoire, toutes les expériences s'oublient, les difficultés se reproduisent, les mêmes conversations se répètent. Il me semble indispensable de partager les connaissances et les expériences, de susciter des rencontres : par exemple avec des initiatives ayant des problématiques communes. Il est également aussi très important que les propos des membres des ateliers puissent résonner dans les structures plutôt que de se dissiper dans l'espace⁹³. Cette résonance est très importante, l'écho dit : *« D'autres, comme moi, cherchent des solutions, nous pouvons mettre nos idées en commun, nous encourager, nous soutenir, nous inspirer les un-es les autres, nous ne partons pas de zéro »*.

92. Un étudiant en école de commerce proposait une fois de nous acheter des vélos en gros. Bien sûr, il voulait négocier les prix et ne prévoyait pas de partager la plus-value de la vente.

93. Rosa Hartmut, *Résonance, une sociologie de la relation au monde*. La découverte 2018. L'auteur montre que dans une société qui s'accélère les personnes se sentent de plus en plus seules et que les relations se réifient. Alors, pour retrouver du pouvoir d'agir, il faut chercher de la résonance, c'est-à-dire une prise, un contact, un écho, une réaction chez l'autre. Et, en même temps que notre écho nous parviendra aussi celui du monde. Selon l'auteur, c'est dans la relation et la réciprocité que les personnes existent au monde.

L'ATELIER DES MIRACLES

Cette année, ayant pour mission de promouvoir l'éducation populaire à l'association, j'ai proposé la création d'une commission formation. Mais cela n'a pas rencontré le succès escompté, alors, j'ai mis cette idée de côté et j'ai essayé de comprendre son semi-échec. L'une des raisons est sans doute que je me suis mal expliqué, l'autre est que les personnes qui m'entouraient ont cru que cette commission formation était destinée aux autres. Mais non, cette formation n'était pas pour les autres mais pour chacun-e de nous ! C'est nous les ignorant-es (enfin, pas complètement ignorant-es puisque nous savons que nous ne savons pas tout). Je m'imaginai que cette formation aurait pu amener chacun-e à se dire : « *Nous avons plein de choses à apprendre, plein de choses à échanger et à essayer, de personnes à rencontrer, de livres à lire...* », jusqu'à ébranler des certitudes, jusqu'à ce que la connaissance et l'intelligence ne soient plus considérées comme un passe-temps, une marque de distinction, mais comme un outil, comme un moyen et comme un but pour notre émancipation. Un proverbe arabe ne dit-il pas : « *La connaissance est lumière, l'ignorance est obscurité !* » ? Ce savoir pourrait nous être utile à l'heure de nous comprendre, de nous organiser, de valoriser et de défendre notre association devant tous les groupes institués : collectivités, partenaires, familles, ami-es et, même, à nos yeux.

Si j'insiste sur l'importance de la formation et du savoir, c'est qu'il n'y a rien d'évident à cela. Partager la connaissance, pour celui ou celle qui enseigne, c'est fragiliser son pouvoir. Les élèves ne finiront-ils pas par dépasser les maîtres ? D'autre part, assister à une formation, c'est avouer aux autres et à soi-même qu'on ne sait pas, faire preuve d'humilité, et donc, peut-être, s'imaginer qu'on va perdre du crédit par rapport au collectif ?⁹⁴ En résumé, partager ces savoirs, c'est remettre

94. Selon Christophe Dejourné, cité par Simon Cottin-Marx, dans son livre *C'est pour la bonne cause, les désillusions du travail associatif*, Les Éditions de l'Atelier, 2022 : « *Il est nécessaire de mettre des espaces de délibération, de*

LES ATELIERS, DES DÉMOCRATIES SOUS INFLUENCE

en cause les hiérarchies (il n'y a qu'à penser aux brevets commerciaux, aux écoles payantes, aux prix de certaines œuvres d'art). Il existe de nombreuses résistances symboliques et matérielles à la culture et aux savoirs pour toustes. Du côté des apprenant-es, prendre du temps pour comprendre, pour étudier, c'est accepter de prendre du temps pour soi. C'est accepter de ne pas être dans la productivité immédiate (l'impulsivité). C'est donc entreprendre une réflexion sur le temps et prendre du recul. Et, prendre du temps pour soi est compliqué, parce que cela va à l'encontre de tout un discours sur le don de soi, développé entre autre dans tous les discours culpabilisateurs et moralisants sur le care, l'engagement, le citoyennisme, l'amour, la passion, l'héroïsme, le romantisme, l'urgence, l'anti-intellectualisme⁹⁵...

De plus, il existe de nombreux freins psychologiques et psycho-sociaux à l'apprentissage. David, un adhérent, par ailleurs membre de l'Université Populaire de Bordeaux, explique à travers sa pratique de l'éducation populaire comment en lever un certain nombre. Par exemple, un frein très important est de comparer la formation ou la connaissance avec l'école qui, je l'ai dit, n'a pas été un passage agréable

réflexion sur les lieux de travail, où les gens parlent aux autres. Et parler c'est le meilleur moyen pour penser. C'est un espace de révélation des savoir-faire, de l'intelligence. Ça ne marche que si vous parlez à quelqu'un. Mais pas n'importe qui, quelqu'un qui vous écoute. Il y a une équité entre le risque que prend celui qui parle, et le risque que prend celui qui écoute. Écouter c'est très dur. Pourquoi ? Parce que le risque qu'il y a à écouter, c'est d'entendre. Et si vous entendez le collègue dire le contraire de vous, et que vous vous dites " merde il a peut-être raison ", c'est vous qui êtes emmerdé, car ça remet en cause votre conception, vos valeurs. Ça peut aller très loin, le doute s'empare de vous. »

95. On peut parfois entendre à l'association que les livres se valent, que les études sont inutiles, qu'il vaut mieux valoriser la pratique, les émotions, les sensations, l'intuition, le feeling, etc.

L'ATELIER DES MIRACLES

pour tout le monde. Cassons ce préjugé : le savoir ce n'est pas que l'école ! Fanny Gallot, dans son livre *En découdre !* sur les ouvrières textiles, décrit elle aussi quelques freins à la formation. Elle raconte que les ouvrières qui profitent de la formation vont faire partie d'une élite d'ouvrières mieux qualifiées, mieux reconnues, et donc, vont probablement être mal vues de leur groupe de départ. Il existe chez elles une tension entre l'envie de savoir et d'évoluer et celle de ne pas se séparer du groupe, de ne pas se distinguer : une sorte de refus de parvenir ou bien de conscience de classe. Elle note aussi que les formations ne profitent pas forcément aux ouvrières qui en ont le plus besoin : souvent les ouvrières ne sont pas scolaires tandis que les formations et les critères d'évaluation, eux, le sont (valorisation de la bonne orthographe, de la lecture, dévalorisation des savoir-faire, survalorisation de la bonne attitude en classe). De plus, l'historienne constate que les conditions matérielles sont rarement réunies pour que les ouvrières se forment correctement. En effet, pour avoir davantage de chances de réussir, il est préférable que ces dernières soient déchargées de leurs obligations familiales et domestiques. Or c'est rarement le cas ! En suivant une formation, elles arrivent donc à une triple journée de travail : le travail à l'atelier, les tâches domestiques à la maison et la formation ! Mises sous pression, elles finissent souvent par choisir leur vie de famille au détriment de leur formation. Les personnes sans enfants, célibataires, auront elles, davantage de chance de se former. L'historienne relève cependant l'exception des périodes de lutte : pour participer aux réunions, aux manifestations et aux occupations d'usines, les ouvrières s'émancipent de beaucoup d'obligations liées à leurs genres : cuisine, ménage, soin, relations sociales...

Il me semble que tous ces freins à la connaissance opèrent aussi dans les ateliers d'auto-réparation et dans beaucoup d'associations et collectifs. Les formations proposées par l'Heureux Cyclage, le réseau des ateliers vélo, par les structures d'éducation populaire, par le

LES ATELIERS, DES DÉMOCRATIES SOUS INFLUENCE

service des associations de la mairie et en interne par l'association sont peu suivies, peu demandées et valorisées par les adhérent-es. Sont-elles inadaptées ? Trop longues ?

Un autre frein à la connaissance nous semble être le manque d'estime de soi. Dans son livre *L'école des ouvriers ? Comment les enfants d'ouvriers obtiennent des boulots d'ouvriers*⁹⁶ Paul E. Willis montre comment des élèves de classes populaires dans les lycées anglais s'excluent elleux-mêmes. Leur manière de penser est : « *Nous n'aurons pas les moyens financiers de prolonger nos études, il n'y a pas d'études supérieures qui nous correspondent, on ne nous aime pas, les professeurs nous méprisent, de toute façon il n'existe pas de travail pour nous. Bref, cette école n'est pas la nôtre, elle ne tient pas ses promesses : soyons pénibles et donnons-lui de véritables raisons de nous exclure !* » Est-ce que parfois l'association et les adhérent-es ne s'interdiraient-iels pas certaines options en s'imaginant qu'ils ne sont pas capables ? Quels se feraient rejeter ? Rire au nez ?

Dans un autre registre, dans son livre d'entretiens *Des femmes respectables, classe et genre en milieu populaire*⁹⁷ Beverley Skeggs s'interroge sur les représentations des jeunes femmes, elle essaye de comprendre leur besoin de respectabilité et la violence qu'elles ressentent parfois en changeant de milieu social. Combien de fois j'ai entendu à Récup'R : « *Je préfère rester à bricoler des choses à l'atelier que de perdre du temps en réunion !* », « *Tu me raconteras ta formation !* », « *Je fais confiance aux gens qui sont en réunion, moi je préfère réparer des vélos* », « *Tu sais moi, les mails, les livres, je n'en lis pas beaucoup !* », etc. Un chantier s'ouvre : valoriser les savoir-faire

96. Édité par Agone en 2011.

97. Édité par Agone en 2015.

L'ATELIER DES MIRACLES

populaires, renforcer l'estime de soi, encourager la connaissance.
Travailler à davantage de reconnaissance du travail réalisé.



Chapitre 6 : Travail, je t'aime moi non plus !

Dans un extrait tiré de *L'archipel des égaux*, luttés en terres argentines de Guillaume Sabin, Maru, engagée dans un mouvement paysan–autochtone, témoigne :

« Je peux te répondre comme technicienne, au début ce n'était pas la même chose que maintenant, parce que lorsque je l'ai intégré, j'avais l'idée que c'était un travail et qu'on me payait pour ça. Et à mesure que passait le temps, inconsciemment ou volontairement, je me suis investie dans l'association et je me suis imprégnée des gens et de leurs inquiétudes. Et après, je me suis investie davantage dans la Commission et dans la Red (réseau) dans son ensemble. Et cette relation avec les gens, ça me donne la sensation que ce n'est déjà plus un travail, mais que c'est une manière de vivre, c'est un choix de vie. »

Fred me disait qu'il imaginait parfois les ateliers d'auto-réparation comme des bibliothèques, c'est-à-dire des lieux ouverts, accessibles, pour mettre la connaissance à disposition de chacun·e. L'idée m'a semblé stimulante alors je suis allé rencontrer Maria la bibliothécaire de mon quartier :

« Oui, si un jour ce travail est menacé, je ne sais pas comment il pourra être défendu. On ne saura pas défendre les gens ! On pourra défendre un lieu : une bibliothèque ça sert à ça et à ça. Mais le métier, c'est plus difficile de savoir, car on ne sait pas ce que fait vraiment une bibliothécaire. Tout d'abord parce que vous nous voyez toujours en service public, c'est à dire que vous ne nous voyez que quand le bâtiment est ouvert !

L'ATELIER DES MIRACLES

C'est rigolo, y a une petite qui m'a dit : "Toi tu ne travailles pas beaucoup ! T'es toujours sur ton ordinateur !". Je lui ai dit : " Ah bon ! Ça veut dire que je suis toujours disponible quand t'as besoin de moi ? ". Elle m'a répondu : " Oui ! ", je lui ai demandé : " C'est bien, non ? " et elle dit : " oui ". Alors, je lui ai dit : " Quand je suis avec toi, c'est ça mon métier ! ". À la fin, elle m'a dit : " Bon, c'est pas grave, ils ne le voient pas les autres ! ". Je ne sais pas ce que faisait son père, je pense que seul le papa travaillait, il devait avoir un métier manuel, car pour elle, travailler c'est manuel et, être devant un écran c'est être en train de jouer. C'est rigolo, les gens pensent que parce que vous êtes derrière un bureau ou un écran, vous êtes caissière ou vendeuse. Ils pensent que votre travail c'est ça, être derrière un truc. Que les livres arrivent dans la bibliothèque tout seuls, par quelqu'un d'autre. »

Benoît a réalisé des études de géographie puis s'est formé à la mécanique. Il y a un an, il est venu de Rennes pour travailler à Récup'R comme animateur-cycle :

« Ça me fait penser aux collectes. Nous faisons un peu les éboueurs et on n'a pas de reconnaissance là dessus ! Et le bailleur social est très content qu'on fasse le ménage dans sa cave. Et que ce soit une asso qui fasse ça. Oui parfois, on ne se sent pas très bien reconnu !

Sur l'accueil aussi ! Je ne suis pas très autoritaire. Des fois on a du mal à se faire respecter parce que c'est une association et que c'est moins institutionnel, donc les gens pensent qu'on peut permettre plus de largesse ! Mais oui et non, il y a des salariées et des bénévoles qui sont derrière, ça ne change rien ! Pour moi, il doit y avoir

TRAVAIL, JE T'AIME MOI NON PLUS !

des règles, la ponctualité, le respect. Des règles qui doivent être claires et nettes. »

Jacinte, bénévole à l'atelier de couture :

« Personnellement ça me fait du bien de sortir de chez moi. J'ai une machine à coudre à la maison, mais c'est pas tout ! J'ai besoin de sortir, de respirer, de rencontrer des gens, de me changer les idées. Il ne faut pas rester toute seule devant sa télé ou sa machine !

Autre chose ! On est des couturières et on n'a même pas de chiffons pour la cuisine et de tabliers pour l'atelier, c'est honteux ! Alors, j'en ai cousu comme si c'était chez moi ! Tout le monde est étonné ! Mais plutôt que d'être étonné-es, venez, aidez-moi à coudre des tabliers et les choses dont nous avons besoin. Tout le monde dit : " Oui c'est bien ! C'est vrai, il y a besoin. " Mais personne ne le fait ! Moi, je fais comme chez moi, alors ça me va ! »

Arnaud fait partie de TCA, une association partenaire qui vient en aide aux traumatisé-es crâniens. Depuis 2010, tous les jeudi après-midi, il est bénévole à l'atelier.

« Mon implication en tant que trauma crânien dans l'asso, c'est une implication pour pouvoir aller mieux dans ma vie, pour rencontrer du monde, pour pouvoir échanger avec les gens. Surtout, avec celles et ceux que je vois à chaque fois que je viens à l'atelier. Quand je vois des adhérent-es que je ne connais pas, je vais discuter avec eux et ça me fait plaisir. Je participe à la vie de l'associa-

L'ATELIER DES MIRACLES

tion depuis son ouverture en 2010. Je le fais pour aider les adhérent-es qui viennent réparer leurs vélos. Ma tâche principale est de récupérer les pièces des vélos qui ne fonctionnent plus pour pouvoir les réutiliser sur d'autres vélos.»

Le modèle économique des ateliers d'auto-réparation, au moins de ceux qui emploient des salarié-es, dépend bien souvent des adhésions, de la vente de biens et de prestations, ainsi que de subventions des collectivités. Anna, dans l'enquête qu'elle a réalisée en 2015 lorsqu'elle était volontaire en service civique à Récup'R, remarque déjà que les adhérent-es connaissent très peu l'activité de prestation et d'animation, et donc que cette dernière n'est pas du tout la raison de leur adhésion à l'association. Or ce sont les deux secteurs que les collectivités invitent régulièrement à développer pour auto-financer davantage la structure. Certaines prestations et animations demandées par des entreprises et des municipalités se révèlent parfois peu originales et subies, elles peuvent être éloignés géographiquement de l'atelier et destinées à des publics qui parfois ne sont pas très intéressés par les stands et petits ateliers d'auto-réparation proposés. Force est de constater que ces derniers fonctionnent mieux dans les endroits populaires où les gens roulent à vélo que dans les quartiers riches où les gens possèdent des vélos tout neufs qu'ils n'hésitent pas à amener chez « leur petit-e mécanicien-ne » au moindre problème. Pour ces raisons, certaines prestations, malgré l'argent qu'elles permettent d'engranger, génèrent des sentiments contradictoires chez les animateur-ices. D'une part l'impression de s'éloigner du cœur de métier : l'auto-réparation et les publics fragiles qui fréquentent l'atelier. D'autre part, le sentiment que ces animations, bien souvent à l'extérieur, sont un moindre mal, un moyen nécessaire pour financer les autres activités qui sont moins ou pas du tout rentables économiquement. Le malaise est encore plus grand quand ces animations à l'extérieur deviennent trop nombreuses, cela donne une impression

TRAVAIL, JE T'AIME MOI NON PLUS !

d'éparpillement, de perte de sens, puis d'inutilité. Car, l'atelier est davantage qu'un lieu, c'est aussi des gens, des projets individuels et collectifs, des objets familiers. C'est l'endroit où les artisan-es sont fort-es, connu-es et reconnu-es. C'est là qu'iels ont leurs outils, leurs habitudes et toute leur légitimité.

Une des pistes de travail est de réfléchir à notre posture. Pour cette partie je m'inspire de *La Métamorphose du monde associatif*⁹⁸ de Matthieu Hély et de *Travail gratuit, la nouvelle exploitation ?*⁹⁹ de Maud Simonet. L'idée est que l'association, sur les ruines du service public et de l'État providence, fournit tout un travail gratuit et invisible, un travail domestique au profit de la collectivité, un travail équivalant au travail domestique que les femmes font bien souvent au profit des hommes : travail de ménage, de relations sociales, de soutien, d'éducation, de soin, d'attention... Je vais maintenant décrire comment l'association, pour survivre à cette situation d'exploitation, pourrait être tentée d'exploiter à son tour (hiérarchisation des bénévoles, emploi de stagiaires, de volontaires en services civiques, statuts précaires pour les salarié-es, auto-exploitation, etc.) et/ou de mettre en place des stratégies pour résister et créer des temps hors cadre.

Invisibilisation du travail des associations : les ateliers d'auto-réparation participent à la réduction des déchets, à la sensibilisation aux problèmes environnementaux, à la cohésion sociale (lieu de rencontre dans les quartiers, particulièrement pour les personnes en situation d'exclusion et/ou d'isolement, handicapées, en grande précarité, en situation d'échec scolaire ou professionnel, migrant-es), à l'éducation populaire (lutte contre les discriminations, formation à la vie collective, partage des connaissances...), à la formation (accueil de bénévoles et

98. Édité par les Presses Universitaires de France en 2009.

99. Édité par Textuel en 2018.

L'ATELIER DES MIRACLES

de stagiaires, enseignement de techniques professionnelles, de conseils à d'autres associations qui souhaitent créer des ateliers d'auto-réparation, aux bailleurs sociaux, aux collectivités, aux universités, etc.), à l'essaimage des pratiques (aide et participation aux projets d'autres associations : fête de quartiers, événements, prêts et dons de matériels, forums...). Cette invisibilisation, cette méconnaissance des activités des ateliers d'auto-réparation, permet de mieux les asservir ! Il est regrettable de remarquer que bien des acteur·ices d'ateliers ne se rendent pas compte qu'ils contribuent activement à l'amélioration du cadre de vie de leur quartier et de leur ville. Et même du monde ! En effet le rayonnement des ateliers va encore plus loin, à la rencontre de toutes les autres alternatives ; ses pratiques se diffusent discrètement et irrésistiblement comme une tache d'huile, grâce à la formation et à l'accueil des stagiaires et des bénévoles qui circulent d'atelier en atelier, grâce à tous les ateliers qui se rencontrent ou se mettent en contact, se soutiennent par des conseils, du matériel et de la légitimité, grâce à leurs nombreuses productions culturelles (études, plaidoyers, fanzines, articles, sérigraphies, tutos, podcasts, cartes postales, etc.) disséminées généreusement et sans calcul comme les arbres confient leurs graines au vent¹⁰⁰. Cependant, certaines personnes sont tellement imprégnées de la culture dominante, (habituées à juger les choses sous le prisme « argent déboursé = bien ou service du immédiatement), qu'elles résumant encore l'association à : l'atelier d'auto-réparation, c'est des outils, des conseils et c'est pas cher ! Tâchons de démonter les préjugés et d'étoffer cette définition réductrice car un atelier c'est bien davantage que ça ! J'espère que ce livre permettra d'y voir plus clair et de montrer un peu mieux comment fonctionne l'entourloupe ! Les discours politiques, en présentant toujours les associations et les services publics comme des charges et en saupoudrant quelques subventions de ci de là,

100. Batterbury S.P.J., Manga A., Kowasch M., Lane R., *Les ateliers d'auto-réparation et l'enseignement de la vélonomie*, École Urbaine de Lyon, 2021.

TRAVAIL, JE T'AIME MOI NON PLUS !

réussissent souvent à se montrer à la société comme bienveillants, généreux et protecteurs. Or les associations ne sont pas des charges mais bien productrices de valeurs pour l'ensemble de la société ! Les ateliers d'auto-réparation produisent des vélos, des créations de couture, de l'air pur, de la liberté, de l'égalité, de la dignité, du bien-être, du savoir, de la cohésion, des amitiés, de l'écologie, de la mobilité, du thé pour réchauffer, de la rupture de l'isolement, de la paix sociale, de la solidarité, de la beauté, de l'art, etc. Il ne devrait pas y avoir à mendier des subventions pour vivre¹⁰¹, il ne devrait pas y avoir à se justifier pour exister.¹⁰²

101. Carole note : « *C'est la question de l'évaluation qui se pose (légitimement ou pas). Combien de personnes bénéficient de ces bienfaits ? Comment tu les évalues ? (« prouve-le »). L'enjeu est de savoir comment répondre à cela en étant pris-es au sérieux. Il faudrait des études scientifiques sur lesquelles s'appuyer. Aller au-delà des témoignages d'expérience »*. Je ne suis tout à fait d'accord avec Carole, pour moi cette idée de l'évaluation est une pensée de « *bon-ne élève* ». Au contraire, je pense que les ateliers et les personnes qui les fréquentent ne devraient pas s'user davantage à prouver le bien fondé de leurs actions car leurs beaux ateliers, leurs productions, les publics qui y passent du temps, l'usure des corps et des nerfs, etc., témoignent d'eux-mêmes. « *Il n'y a pas pire aveugle que celui qui ne veut pas voir !* » Je m'imagine que les collectivités ne veulent pas voir et, donc, que l'amélioration des conditions de travail ne se fera pas en apportant des preuves, mais en posant des limites, en dénonçant celle qui profitent, en déconstruisant les dominations intériorisées et en sortant peu à peu des rapports de soumission... « *Nous méritons mieux !* » Il suffit juste de visiter un atelier et de lire l'actualité environnementale pour arriver à cette conclusion.

102. Pickett Kate, Wilkinson Richard, *Pourquoi l'égalité est meilleure pour tous*, Les petits matins, 2009. L'idée est qu'au-delà d'un certain niveau de richesse, la croissance s'avère contre-productive car si les inégalités se creusent elles génèrent du mal-être. Plus les sociétés sont inégalitaires plus elles investissent dans la sécurité, la distinction, les soins psychiques, la police, les écoles privées, etc. La blogueuse Emma, dans *Un autre regard II* déclare

Il est légitime d'exiger pour les associations de bonnes places dans la ville et dans la vie : on parle aujourd'hui de la météo et du cours de la bourse au journal télévisé, quand est-ce que les chroniqueur-ses témoigneront des bienfaits des ateliers d'auto-réparation au 20h ? Ce ne serait que justice car les ateliers apportent des réponses concrètes à des enjeux sociétaux et climatiques de première importance ! La France est la sixième puissance mondiale, Bordeaux est une ville riche, comment en sommes-nous arrivés là ?

Comment avoir prise sur un monde liquide et quand on est soi-même dans le flou ?

Pour bien comprendre comment produire autant avec si peu, il est nécessaire de comprendre l'état d'esprit des travailleuses des ateliers d'auto-réparation. De comprendre entre quels imaginaires ils naviguent.

Mahalia a été chargée d'administration à Récup'R :

« Sur la fiche de poste, je suis chargée d'administration et de finances, mais je ne suis pas sûre que ce soit vraiment

que plus un travail est utile, comme élever des enfants, soigner d'autres personnes, nettoyer des maisons, moins il est reconnu et valorisé. Tandis que les métiers inutiles de traders et de publicitaires, eux, le sont. Elle ajoute que si ces métiers inutiles disparaissaient le monde ne s'arrêterait pas de tourner alors que le contraire, si. Lire aussi *Boulots de merde, du tradeur au cireur, enquête sur l'utilité sociale des métiers* de Julien Brygo et Olivier Cyran (La Découverte, 2016).

TRAVAIL, JE T'AIME MOI NON PLUS !

le bon terme. Mais, en même temps, j'ai du mal à en trouver un autre. Ce que je fais, c'est que je gère tout ce qui fait que chaque matin ça aille bien. Les finances notamment, mais pas que. Je m'assure qu'elles ne s'effondrent pas, mais ce n'est pas ma responsabilité directe. Je gère aussi les relations avec les différents partenaires, qu'ils soient publics ou privés, je gère le suivi économique, je réponds à des questions... Je réponds beaucoup au téléphone et aux mails. Je cherche de l'argent. Je réfléchis à comment évoluer sans argent parce que ce n'est pas toujours facile d'en trouver. Et puis, je papote avec les adhérent-es.

Quand les gens me demande où je travaille, ma première réponse est de leur dire que je travaille dans l'associatif, et évidemment ça ne suffit pas, alors je dis que je travaille à Récup'R en me disant qu'ils connaissent peut-être. Mais en général, non. Donc, je suis un peu bloquée. Parce que dire que je travaille dans un atelier d'auto-réparation de vélo et de couture, c'est un peu réducteur et un peu long. C'est un peu dur à définir. Et, ce n'est pas tout à fait vrai de dire que je travaille dans un centre social. C'est vrai que ce type de question m'embête un peu, je ne suis pas très bonne à définir les choses, mais j'ai l'impression que même si le vélo et la couture sont des choses un peu consistantes, ce sont surtout des prétextes pour que les gens se retrouvent, s'émancipent et fassent autre chose que le quotidien. »

Olivia, ergonome :

« Ce que j'ai entendu en venant à l'atelier, c'est d'abord la question d'injonction paradoxale. Vous avez plein de missions et vous ne savez pas vous décrire. Dire vrai-

L'ATELIER DES MIRACLES

ment le métier que vous exercez. Vous dites : " Je suis mécanicien•ne, couturier•e, animateur•ice, formateur•ice, aussi un peu coordinateur•ice, puis il y a un rôle social ". Et à côté de ça, dans l'organisation que vous avez, qui se veut la plus autonome possible, basée sur des valeurs libertaires, un système assez plat, transversal, avec une Collégiale qui selon vos discours a du mal à se situer, mais en fait qui doit avoir une place, car elle a un rôle, et son rôle c'est lequel ?

Pour moi, la question qui vaut c'est : " Comment cette Collégiale fait pour vous donner les meilleures conditions de travail possible ? " Elle n'a pas que ça comme rôle j'en conviens... De mon point de vue d'ergonome c'est ça son rôle. Tous les éléments qu'elle est censée regarder, les chemins qu'elle devrait indiquer, impactent la manière dont vous travaillez. Et c'est en cela que je pense qu'il y a des injonctions paradoxales, – et c'est ce que vous me disiez aussi : les gens dans la collégiale ne sont pas forcément présents dans le quotidien des ateliers. Et donc, tout ce dont on a parlé sur l'invisibilité de ce qui est réalisé dans votre travail, ils n'en ont peut-être pas conscience. Ils en ont eu conscience à un moment parce qu'ils en faisaient partie, mais ils ont oublié. Parce que quand on n'y est pas au quotidien, du coup on oublie... Ça veut dire quoi ? Ça signifie que la collégiale va forcément rentrer dans une logique de gestionnaires, en ne travaillant que par le chiffre, en ne regardant que ce qui est sur le papier, par la théorie... Ou, juste en lien avec des fiches de postes, ou avec ce qui a été verbalisée à un moment donné... Mais, c'est toujours incomplet, car même individuellement, Delphine et toi, vous n'arrivez pas à bien décrire de manière exhaustive tout ce que vous faites. Alors, la collégiale d'autant moins. C'est ce que j'imagine, je n'ai pas tous les éléments. Pour moi, ce que j'en retire, en dehors des préjugés qu'on peut avoir

TRAVAIL, JE T'AIME MOI NON PLUS !

sur l'ergonomie qui n'est centrée que sur les gestes et postures, c'est là qu'est le sujet principal dans votre association, parce que le reste, pour moi, c'est presque annexe même si ça peut vous user au quotidien : quand on n'a pas la lumière qu'il faut pour le travail de couture ou de précision... Si tout ça n'est pas pris en compte par l'ensemble du système qui gère ça, ça passe à la trappe... Je mélange un peu, désolée. »

Marion est salariée à la Cyclofficine d'Angoulême. Cette association a été co-fondée par Mathilde qui fréquentait, lorsqu'elle habitait Paris, les ateliers d'auto-réparation.

« C'est quoi mon métier ? Je ne te dirai pas que je suis mécanicienne-vélo. L'intitulé de mon poste c'est animatrice-réemploi-cycle. Ma fiche de poste c'est tout ce qui est réemploi, aller collecter les vélos à la déchetterie, m'occuper du stock de vélos, faire des fiches de diagnostic (dire celui-là on le garde, celui-là on le range là, celui-là on le jette...), animer le bénévolat, ce qui est quand-même assez flou, (c'est animer des formations pour les bénévoles, les inciter à prendre davantage de responsabilités, faire des outils pour que les informations soient partagées) et puis toute la recherche de financements (le suivi des subventions) et puis les prestations (donc aller chercher des sous en faisant des prestations). En gros, financer mon poste ! Donc ça n'inclut pas les ateliers d'auto-réparation qui sont quand-même la base des activités de l'association, ce n'est pas mon rôle ! Mon poste n'est pas essentiel à l'asso et je tiens à cette situation, si demain le poste s'arrête, l'asso et les ateliers d'auto-réparation continuent. Par contre mon poste permet d'aller plus loin, d'aller chercher de nouveaux partenaires, si maintenant on a un partenariat avec une asso

L'ATELIER DES MIRACLES

qui accueille des demandeurs d'asile c'est aussi parce que je suis derrière et que je gère les conventions.[...]

Les autres comment ils me voient ? Comme je suis la seule salariée, je me présente et on me présente comme la salariée de l'association. Et encore j'ai eu du mal à l'accepter. Souvent je me présentais même comme bénévole en dehors de mon temps de travail. J'avais du mal à me présenter comme salariée et je ne savais pas si c'était souhaitable de montrer que j'étais salariée, c'est-à-dire dire que je suis différente des autres bénévoles. Et les autres comment ils me présentent ? Je crois qu'il y en a plein qui ont du mal à savoir ce que je fais. Plein, enfin les bénévoles occasionnels. Il y a plein de gens qui n'identifient pas du tout que je suis salariée et puis les administrateurs ou les gens un peu plus présents, je crois qu'ils parlent surtout de l'aspect réemploi et des animations à l'extérieur. Il n'y a pas de terme spécifique, je ne sais même pas si ils disent "animatrice". Ils disent "salariée", je suis la "salariée". »

Les salarié-es à Récup'R font beaucoup de choses. La chargée de projets s'occupe du suivi administratif, de la recherche de financement, du secrétariat, de représenter l'association dans des réunions avec des partenaires. Les technicien·nes s'occupent du lieu, des animations à l'extérieur, des commandes, des réparations de vélos, des créations de couture, de l'animation des ateliers d'auto-réparation, des collectes de tissus et de bicyclettes, de créer du lien entre toutes les adhérent·es et avec les partenaires, de proposer des événements, de communiquer, etc. Les salarié-es ont une tâche difficile, iels doivent être suffisamment impliqué-es et force de proposition pour permettre, encourager, faciliter, gérer, la vie associative. Et suffisamment discret·es pour laisser de la place aux adhérent·es qui aimeraient s'impliquer. Olivia, qui est ergonome, parle d'injonctions paradoxales.

TRAVAIL, JE T'AIME MOI NON PLUS !

Tout d'abord, je note qu'une partie importante du travail des salarié-es est réalisée les portes fermées : travail de préparation, de coordination, d'administration, de commandes, d'auto-formation, de collecte, de ménage. Puis, un travail les portes ouvertes : accueil, conseil, écoute, aide, animation... J'ai bien sûr remarqué que toute la partie portes fermées était peu connue, sous-évaluée, invisible : « *Loin des yeux, loin du cœur !* » Quant au travail de disponibilité effectué lors des ateliers, il semble dévalorisé et souvent considéré comme « *naturel* » : c'est-à-dire réalisé « *au nom de l'amour et de la passion* ». Au fil des entretiens et des discussions, je me suis rendu compte qu'il ne pouvait pas en être autrement ! Le travail de bibliothécaire, comme celui de tenir une permanence d'atelier d'auto-réparation, est de se rendre invisible, de devenir le·a facilitateur entre le lieu, les connaissances techniques et les besoins des adhérent-es. Les qualités pour réussir ce travail sont la disponibilité, la pédagogie, la serviabilité, la bonne humeur, la patience, la discrétion, la consensualité, l'écoute... Beaucoup de qualités dites « féminines ». La personne salariée ou bénévole, s'occupant de tenir l'atelier d'auto-réparation, devient facilitatrice, médiatrice, intermédiaire : un « *trait d'union* », c'est à dire quelque chose de peu d'épaisseur, de discret, et pourtant d'indispensable et d'assez solide pour faire du lien.

Nicolas Simonazzi dans son mémoire d'ergonomie¹⁰³ mesurera combien de fois les salarié-es et les bénévoles sont sollicité-es pendant une permanence pour : dire où se trouve un outil, donner un conseil technique, parler de l'association, parler d'écologie, saluer les visiteur·ses, recevoir des dons de vélos ou de tissus, parler de la pluie et du beau temps, préparer des cafés, répondre au téléphone, rendre la monnaie, renseigner sur une autre association partenaire, prêter attention aux histoires des gens, favoriser l'entraide, apaiser les

103. Simonazzi Nicolas, *Stage à l'atelier vélo de l'association Récup'R*, Master d'ergonomie. 2015. Téléchargeable sur le site de l'Heureux Cyclage

tensions, répéter les horaires et finir par aller chercher un flyer... Rien que pendant une seule permanence, c'est vertigineux ! Le travail de se souvenir des prénoms, de se rappeler des travaux de chacun.e, d'aider les personnes en se mettant à leur niveau, d'installer chacun.e dans l'atelier en fonction de la tâche à effectuer et de la durée nécessaire, de prévoir les besoins comme d'approcher un livre ou un outil à la personne pour l'avancer dans son travail, tout en gérant les stocks pour l'ensemble de l'atelier. Tout cela semble fluide et naturel, mais tout cela demande toute une méthode, acquise au fil des ans. Toute une expérience qui n'est jamais prise en compte¹⁰⁴.

L'éthique du faire : comment l'auto-réparation peut rendre plus heureux et meilleur

Pauline travaille dans une association et est militante au syndicat Asso-Solidaire. Elle a également créé et joué une conférence gesticulée sur les conditions de travail dans le secteur associatif :

« Puis, subsiste cette légende qui raconte que les entreprises sont plus professionnelles que les assos. C'est faux, des compétences existent aussi dans les assos ! On a l'air d'être des rigolos parce qu'on n'a pas de moyens, alors oui, naturellement on fait tout avec des bouts de fi-

104. Dans *Le Corps des autres* Ivan Jablonka, Seuil, 2015, montre que le travail des esthéticiennes est de rendre leur travail invisible, leur travail est de révéler la beauté, comme si celle-ci était naturelle. De la même manière, à l'atelier, après mille explications, démonstrations, aides, on dira à la personne aidée : « Bravo tu as réussi tout.e seul.e ! ».

TRAVAIL, JE T'AIME MOI NON PLUS !

celles. C'est sûr que quand tu te ballades dans des salons d'associations et d'entreprises de com, de vins, de bâtiments... Tu t'aperçois que les supports de com ils ont une autre allure. Nous, on n'a pas de sous à mettre là dedans. [...]

Je me dis que le vélo et la couture sont de supers outils pour faire se rencontrer les gens. Mais ce sont des prétextes pour créer la rencontre. Bien sûr ce ne sont pas n'importe quels prétextes, c'est le faire soi-même, la réduction des déchets, le réemploi. Ce n'est pas construire la MECA ou le chantier Euratlantique. Il y a quand même du sens ! Sauf que quand tu manques de thunes et que ton prétexte devient un moyen de faire de l'argent pour survivre, pour pallier la baisse de subventions, tu perds de vue l'objectif premier qui est de faire du lien, de l'éducation populaire, de faire se rencontrer les gens... »

Toutes ces problématiques m'ont encouragé à lire quelques ouvrages féministes. Car ce travail discret des salarié-es et des bénévoles des ateliers d'auto-réparation correspond au travail invisible des femmes, au travail domestique qu'elles faisaient, ou font encore, au profit des hommes. Faire déjeuner les enfants, les habiller, les amener à l'école, faire des courses, faire le ménage, prendre des rendez-vous, organiser des activités, se former, préparer les repas, aller chercher les enfants, vérifier les devoirs, les laver... Tout organiser. Puis, de temps en temps, si elles en ont encore la force, s'occuper d'elles-mêmes. De la même manière, les membres de Récup'R, et surtout les femmes, sont stressé-es par le manque de temps alors iels essayent de l'optimiser en faisant des plannings, des programmes, en notant dans leurs agendas...

Regardons d'un peu plus près, dès le début Récup'R hésite entre ces deux voies : est-ce que son travail pour la réduction des déchets se

L'ATELIER DES MIRACLES

limite à organiser des ateliers participatifs, à réparer des vélos et à confectionner des créations ? Ou bien est-ce que les ateliers sont un prétexte, un laboratoire, pour faire évoluer les comportements et porter des idées nouvelles ?

Comme Maru de la Red Puna citée précédemment, ou bien Maria la bibliothécaire, les salarié-es des ateliers d'auto-réparation ont été embauché-e-s comme technicien-ne-s et finalement, comme on le remarque déjà, la technique n'est qu'une petite part du travail. Les fiches de poste comme technicien-ne s'expliquent, elles sont une obligation légale, elles sont là pour donner un cap, fixer quelques obligations. Mais elles ne correspondent jamais bien, puisqu'elles précèdent le travail, qui lui s'adapte chaque jour à la réalité des personnes en présence, au flux des activités, au contexte économique, aux aléas du quotidien (par exemple un gros arrivage de vélos, une machine à coudre qui tombe en panne, ou un-e stagiaire à accompagner).

Le travail de réparation des vélos est très gratifiant. Au début, le vélo est une épave couverte de poussière avec de nombreuses pièces détachées abîmées. À la fin de la journée, il brille, il roule. On a la sensation d'avoir réalisé un miracle. Il existe une grande fierté à dire qu'on a effectué un travail de A à Z. Dans cette fierté, qui contredit la division et la spécialisation des tâches en vigueur dans le monde industriel, se joue beaucoup de choses : il y a l'honneur des travailleur-euses, ainsi qu'une question de légitimité et d'autonomie. Les artisan-ne-s sont autonomes, libres de dispenser ou non leur savoir-faire. Cependant, dans le cadre des ateliers d'auto-réparation, leur position est délicate, pleine d'injonctions paradoxales, iels sont expert-es, mais ne doivent pas trop le montrer tout en l'étant. Une des questions qui m'a occupé

TRAVAIL, JE T'AIME MOI NON PLUS !

est celle de la réciprocité dans l'échange, du don et du contre-don, de la résonance. Est-ce que celui ou celle à qui on a appris enseignera à d'autres à son tour ? Est-ce que la démocratisation des savoirs ne les dévalorise pas ? Est-ce que transmettre les connaissances sans compter ne les banalise pas ?¹⁰⁵ Ne les transforme pas en choses dues, en biens de consommation ? Il y a une prise de risque certaine, les artisan-es des ateliers scient une branche sur laquelle iels sont assis et qu'iels ont pris du temps à faire pousser. Y'aura t-il quelqu'un-e pour leur prévoir un filet de sécurité ? Pour la couture, on peut retrouver la même sensation de satisfaction. On choisit un tissu, on élabore un patron, on assemble, on coud. Et, des tissus qui tout à l'heure encombraient une étagère se transforment en volume, en objet pratique et élégant qu'on pourra utiliser quotidiennement. Un autre miracle !¹⁰⁶

Il n'est pas question de talent, ni de génie, c'est la répétition des gestes et la persévérance qui pousse à l'exigence. On connaît les matériaux, on maîtrise les outils et les savoir-faire, alors on sera satisfait-e à un certain niveau de résultat. Tant qu'on ne l'a pas atteint, il faut défaire et refaire. La robe doit bien tomber, le vélo ne doit pas faire de bruit. Aucun fil ne doit dépasser, la transmission ne doit pas craquer. Malgré ce qu'on pourrait croire, la couture et la mécanique demandent de la répétition, de la routine, de l'habitude. Ainsi un procédé va se mettre en place, une méthode de diagnostic et de réparation, coudre et réparer demandent de l'organisation. Les technicien-nes s'interrogent :

105. Je n'approfondirai pas cette question ici, mais il me semble que c'est celle de « *l'appropriation culturelle* ». Tandis qu'un groupe dominé met en commun son expérience et son savoir pour améliorer son quotidien, un groupe dominant va transformer la pratique en marchandise sans en créditer les véritables auteur-ices, et, en tirer profit.

106. Tout de A à Z : Le choix de l'objet produit, sa création, sa commercialisation... Même les machines à coudre sont souvent réparées par les couturier-es.

L'ATELIER DES MIRACLES

« Est-ce que tout le matériel est là ? Est-ce que j'ai le temps ? Est-ce que c'est vraiment ça que je dois coudre aujourd'hui ? » L'habitude permet de comprendre ce qui change, si la machine a un problème, si le tissu est plus épais que prévu. La tête de l'ingénieur ne peut pas mesurer ça, seules les mains et les oreilles expérimentées peuvent le percevoir. Parfois, c'est en touchant qu'on sait !

On aime que les choses soient bien réalisées et nous rechignons à quitter l'atelier avant. Notre exigence est que l'objet soit conforme au résultat que nous désirons, ce qui ne veut pas dire forcément parfait. Bien sûr, cette exigence dans le travail dépasse la création d'objets. On la retrouve aussi dans la préparation de permanences, d'événements, de repas, ou dans d'autres choses plus anodines. Il s'agit là encore d'une partie invisible du travail effectué en grande partie par les salarié·es et quelques bénévoles. Comme ce travail n'est pas verbalisé, qu'il est invisible, il est le plus dur à défendre et à déléguer...

Lorsque les personnes arrivent pour les permanences, elles s'installent et commencent à travailler. Tout semble naturel. Mais ça ne l'est pas du tout. Le matin même, à cet endroit exactement, il y a eu une réunion, des rendez-vous avec un élu, des partenaires ou bien avec un·e jeune en difficulté, le rangement de matières nouvellement collectées, du travail de couture, des coups de meuleuse et de la poussière partout. Puis, il a fallu tout nettoyer, disposer des chaises devant les machines à coudre, remplir les pots de graisse pour la mécanique, écrire à la craie les nouvelles informations importantes sur les tableaux, préparer le plateau avec des tasses et des gâteaux pour le thé et le café, évacuer les poubelles¹⁰⁷ : encore une fois tout le travail

107. À Récup'R, environ 2 tonnes de ferraille partent chaque année au recyclage. C'est des bouts de roues, des cadres, des pièces détachées usées. Cela représente un coffre de voiture utilitaire rempli à ras bord tous les 15 jours. Il faut ajouter à ça, les pneus, les chutes de tissus, les emballages, le compost, les

TRAVAIL, JE T'AIME MOI NON PLUS !

domestique qui se rend invisible ! Mais après ça, quelle satisfaction à voir que les choses se déroulent sans accroc pendant un atelier d'auto-réparation !

Imaginez-vous une séance de mécanique ou de couture collective comme un repas de famille. Le but est que chacun·e trouve ce dont il a besoin pour se sustenter. Tous les plats arrivent chauds sur la table par miracle. L'hôte·sse fait le lien entre les personnes, distribue la parole et la nourriture. Chaque chose est à sa place. Les invité·es sont heureux·ses. Jamais ils ne voient les coulisses de la cuisine, ni l'avant, ni l'après. Pourtant elles existent les coulisses, non ? Il a bien fallu s'approvisionner en légumes et en ingrédients, réfléchir, cuisiner, faire le ménage, dresser la table... Puis, il faudra bien ranger, nettoyer et évacuer les déchets...

La question de l'artisanat se pose vraiment. L'objet, sa fabrication et le sens qu'il porte doivent être des sujets de réflexion, puisque les salarié·es et certain·es bénévoles peuvent poursuivre pendant des heures le travail, non plus pour un salaire ou une quelconque rétribution, mais pour bien faire les choses. On retrouvera ce comportement surprenant dans le film *Adieu Gary* de Nassim Amaouche (2009). Dans une ville dévastée par la fermeture d'une usine, un ancien ouvrier s'affaire à réparer une gigantesque machine-outil. Alors que tout se délite autour de lui, contre toutes raisons évidentes, il s'obstine. Il s'agit d'un combat pour la dignité. De la même manière, Fanny Gallot, dans le livre *En découdre*, raconte que les ouvrières de Lejaby continueront de coudre après la fermeture de leur usine, pour maintenir la cohésion entre elles et pour terminer la collection de sous-vêtements commencée, puis au final pour de se prouver qu'elles sont capables et peuvent redresser la tête, elles choisiront de défiler elles-mêmes. Fanny Gallot note : « *Le fait de ne pas travailler sous la pression d'un patron est une*

chutes de bois, etc.

L'ATELIER DES MIRACLES

joie pour les ouvrières qui se sentent sur un pied d'égalité ». Il s'agit aussi d'actes de réappropriation et de subversion, les travailleur-euses reprennent le contrôle de leurs outils de production contre les pouvoirs de l'argent et contre les normes dominantes. Il s'agit de subversion contre la hiérarchie : iels montrent qu'ils peuvent se dispenser d'ingénieurs et de contre-maîtres. Et, de subversion de genre : les ouvrières vont manifester sans maris, sans patron, elles qui comme travailleuses étaient invisibles, vont défiler, se montrer, remplacer les mannequins standardisés, s'affirmer, se mettre sur le devant de la scène.

Cet aspect artisanal de la production des ateliers de vélos et de couture laisse songeur Thomas le militant de la CNT (Confédération nationale du travail). Du point de vue syndical, n'a-t-on pas l'habitude de dire « *mauvaise paie = mauvais travail* » ? Il invite à se méfier de la propagande patronale de « *l'artisanat, premier employeur de France* », du discours de l'amour du travail bien fait, et de toutes les flatteries faites aux travailleur-euses. Tout ça ne doit pas être des contreparties pour être payé moins. Fanny Gallot raconte elle aussi comment la direction de Chantelle essaye de faire adhérer les ouvrières à l'esprit d'entreprise. On loue leur mérite et leur dextérité dans le magazine de l'entreprise. Certaines se sentent privilégiées quand on leur donne des soutiens-gorge de luxe pour les essayer. L'entreprise envoie des jeunes femmes pour devenir représentantes sur des salons. Ainsi, les ouvrières promues se croient en vacances et, en plus de gagner la paix sociale à l'usine, la marque se fait de la publicité. Les travailleuses promues se désolidarisent un moment de leur classe sociale en s'imaginant bourgeoises puisque vêtues luxueusement.

Pauline, du syndicat Asso33, dans sa conférence gesticulée sur les conditions de travail dans le secteur associatif, met elle aussi en garde,

TRAVAIL, JE T'AIME MOI NON PLUS !

en déclarant : « *Henri Ford*¹⁰⁸ rêvait d'un monde où les ouvrier·es adhèreraient aux valeurs de l'entreprise, le secteur associatif l'a fait ! »¹⁰⁹. Il existe dans les ateliers d'auto-réparation quelque chose de ce type. Tout un tas de contreparties rendent un travail dur et mal payé acceptable : l'idée d'être utile aux gens ? Du travail bien fait ? Le sentiment de liberté ? Car il existe un sentiment d'autonomie dans le travail, une absence de contremaîtres et, souvent, de direction pour mettre la pression. De plus, les salarié·es choisissent ce qu'ils produisent. Mais, cette grande liberté conduit aussi à ce qu'ils se sentent extrêmement responsables, et cela les poussent à travailler encore davantage.

Les fiches de poste et la manière dont chacun·e est désigné·e : mécanicien·ne ou couturièr·es pousse aussi à croire qu'on est un·e « producteur·ice » (ouvrier·e). Résultat : nous nous représentons souvent l'atelier comme une unité de production normale¹¹⁰. Dans nos têtes, nous aimerions que les choses s'enchaînent comme à l'usine :

108. Henry Ford (1863–1947) fonde la fabrique d'automobiles qui porte son nom. Il révolutionne la façon de travailler en élevant les salaires de ses salarié·es pour qu'ils puissent consommer et acheter des voitures. Il devient un des hommes les plus riches du monde. Depuis, le nombre de voitures ne cesse d'augmenter (aujourd'hui, 1 toutes les 3 secondes est construite sur la Terre !). Notons que Ford n'était pas humaniste : répression anti-syndicale (financement de milices), lien avec la mafia de Chicago, antisémite, profiteuse de guerre et admirateur d'Hitler.

109. Lire aussi : Brault–Moreau Arthur, *Le syndrome du patron de gauche, manuel d'anti-management*, Hors d'atteinte, 2023.

110. Comme des ouvrier·e·s qui fonctionnent au rythme de l'horloge. Nous aimons faire les choses dans les temps et donnons de l'importance à la ponctualité. En cela, l'on peut dire que nous sommes des travailleur·euses aux corps disciplinés.

L'ATELIER DES MIRACLES

réceptionner la matière, la stocker, la nettoyer, la découper, l'assembler, piquer, coudre, réparer, vendre... Or nous sommes aussi dans un lieu collectif et associatif où se côtoient beaucoup de personnes aux statuts différents. Il faut donc, commencer par prendre un café avec les bénévoles, demander de leurs nouvelles, prendre le temps, répondre au téléphone, faire visiter le local à quelqu'un-e qui vient pour la première fois, confier à chacun-e une petite tâche en fonction de ses compétences, vérifier le travail des un-es et des autres, raconter quelques histoires amusantes pour égayer l'espace, mettre en relation les personnes pour qu'elles se parlent entre elles, réparer une machine à coudre qu'une personne vient de bloquer... Puis, à midi, rattraper le temps, manger sur le pouce en regardant en même temps les mails, caler quelques rendez-vous avec des partenaires et remplir la convention de stage d'un-e jeune qui viendra la semaine suivante. À la fin, de la journée, finir les deux-trois objets commencés. Puis, tout ranger, en ayant le sentiment : « *Qu'aujourd'hui, vraiment, on n'a pas beaucoup avancé !* » On voit dans cet exemple d'une journée ordinaire que les valeurs de l'artisanat (le travail bien fait, de bout en bout), rentre en conflit avec les valeurs productivistes (il faut produire vite pour faire de l'argent) et les valeurs associatives (convivialité, chacun-e peut aider, lieu ouvert à toutes, à la hauteur de ses compétences). La bloqueuse Emma montre dans une bande-dessinée amusante ce qu'est la charge mentale¹¹¹. Elle donne l'exemple d'une femme qui s'attelle à débarrasser une table basse. Si elle trouve une chaussette sale, cela va l'amener à regarder s'il ne faut pas lancer une machine à laver. Si elle trouve un plaque de chocolat vide, cela va l'amener à étudier la liste de courses. Si elle trouve une facture, elle va la payer. À la fin, elle déclarera avoir débarrassé la table en deux heures, mais oubliera d'énumérer toutes les autres choses qu'elle a réalisées.

111. Emma, *La charge émotionnelle et autres trucs invisibles*, Massot, 2018

TRAVAIL, JE T'AIME MOI NON PLUS !

À Récup'R on retrouve ce phénomène qui par ailleurs était renforcé par l'organisation spatiale du local rue Terre De Borde où la cuisine, le bureau, le téléphone, l'atelier de couture étaient à l'étage tandis que l'atelier de vélo était au rez de chaussée. En revanche, au local de la rue Carle Vernet, la cuisine, le jardin et les ateliers de vélos et de couture sont au rez de chaussée, ce qui permet beaucoup plus d'échanges entre les personnes. Seul le bureau, le vestiaire, les salles de stockage et d'animation se situent au premier niveau.

Au début, l'activité de mécanique vélo était plus valorisée que celle de couture. Elle rapportait davantage d'argent et son potentiel politique était plus reconnu : à cause, entre autres, de préjugés sexistes véhiculés aussi bien par des femmes que par des hommes. Il s'est donc opéré implicitement une espèce de partage des tâches. L'atelier de vélo s'est spécialisé dans l'animation d'ateliers participatifs et dans la réparation de vélos, tandis que l'atelier couture porté par Delphine a diversifié et multiplié ses activités : créations textiles, permanences, formations techniques de couture, de broderie ou de tissage, organisation d'événements, secrétariat, communication, gestion des partenaires, collectes de matériel, réparation de machines à coudre, appui à l'atelier vélo en cas de besoin, animation et soutien au bénévolat (préparation de goûters et de boissons).

Fanny Gallot, dans *En découdre* évoque les crises de nerfs des ouvrières. Pendant longtemps, les médecins ont déclaré que celles-ci étaient dues à la prétendue faiblesse physiologique des femmes. Puis, des féministes, études à l'appui, ont montré que les ouvrières étaient juste surmenées entre la charge mentale au travail et la double-jour-

L'ATELIER DES MIRACLES

née¹¹² qui les attendait à la maison. Cette fatigue extrême est difficile à détecter car les femmes sont éduquées à être discrètes, parce que les événements s'enchaînent si rapidement qu'il est difficile de prêter toute l'attention nécessaire, et enfin, car, comme le dit Fanny Gallot : « *La capacité à supporter la dureté du labeur est un élément de la fierté virile des ouvrier-es, y compris syndicalistes, et la marginalisation des ouvrières dans ces cadres militants rend difficile la prise en considération des questions liées à la santé* »¹¹³. Ce dernier point est important. Comme nous l'avons vu, les salarié-es, comme certain-es bénévoles, sont des traits d'union, c'est à dire les médiateur-ices entre les personnes et le lieu. Ce travail discret au quotidien n'encourage pas à parler de soi, d'autant plus qu'il n'existe pas d'espace de réflexion et d'écoute dédié (faute de temps !). Cette absence s'explique en partie parce que de nombreuses personnes sous-évaluent le travail effectué (pensant peut-être que si réparer un vélo ou coudre un sac est plaisant, alors gérer un atelier et toutes les personnes qui le fréquentent ne fera que multiplier le plaisir !). La fierté ouvrière pousse à terminer les tâches, à prouver sa capacité : pour les femmes à montrer qu'elles sont les égales des hommes ; pour les hommes à montrer qu'ils sont infatigables et qu'ils n'abandonnent jamais. Bref, la fierté, l'honneur, –« *qui n'est que la peur méprisable du qu'en dira t-on !* » selon l'écrivain Albert Cohen–, poussent à toujours produire davantage. Et à s'user.

112. Cf. Christine Delphy, *Le « travail ménager », son « partage inégal » et comment le combattre ?*, msi.net, 19/04/2014. Les femmes s'investissent 2,5 fois plus que les hommes dans le travail domestique (ménage, cuisine, éducation des enfants, etc.). Le surinvestissement vient aussi du fait qu'« *il faut montrer l'exemple* », « *être avec les gens* », « *faire soi-même ce qu'on invite les autres à faire !* »...

113. Cf. Gallot Fanny, *En découdre, comment les ouvrières ont changé le travail et la société*, La découverte. p. 91.

TRAVAIL, JE T'AIME MOI NON PLUS !

Ce phénomène est dû en grande partie au stress économique. Dans l'urgence, la peur et la précipitation, le réflexe des travailleur·euses des ateliers, qu'ils soient salarié·es ou bénévoles, est souvent de travailler davantage. Lors de ces périodes, on peut entendre dans les coulisses des ateliers des exhortations à « *resserrer les rangs* », « *se serrer les coudes* », « *mettre les mains dans le cambouis* », « *se retrousser les manches* »... Alors, chacun·e, baisse la tête et fait ce qu'il a été conditionné·e. Ce stress renforce quasi automatiquement la division vélo/couture, homme/femme, manuel/intellectuel. Ainsi, peut-on parier sans trop se risquer que le mal de dos est l'envers de la charge mentale. Et que le naturel que l'on prétendait avoir chassé n'attendait qu'une bonne occasion pour revenir au galop ! Personne ne gagne à cette division des tâches. Tout d'abord, parce qu'une grande partie du travail n'est pas vue, donc pas reconnue. D'autre part, parce que la charge mentale est stressante : omniprésente, on l'emporte chez soi après la fermeture des portes ! Il résulte de cette spécialisation des tâches que certaines personnes ne voient plus la structure dans son ensemble et jugent ne pas avoir le recul suffisant pour prendre des décisions sur l'ensemble de l'association, ce qui peut conduire à des sentiments d'injustice, de comparaison, de compétition, d'impuissance, d'incompréhension, de ressentiment et à des conflits. Et cela ne fait qu'alourdir le fardeau de celles et ceux qui portent déjà beaucoup. Les femmes y perdent. Les hommes aussi, puisqu'ils restent toute la journée debout à faire de la mécanique, dans la chaleur ou le froid, à porter des charges lourdes, s'endolorissant le dos, les mains et les jambes, le piétinement provoquant une mauvaise irrigation sanguine¹¹⁴.

114. Dans l'ancien local de Récup'R une centaine de vélos étaient stockés au deuxième étage. Tous les jours, nous portions plusieurs vélos de 15 kg à bras le corps dans des couloirs étroits, nous les descendions ou les montions selon les besoins d'espace au rez de chaussée et au gré des collectes. Cf. Série *Le corps au travail*, épisodes *Plein le dos du boulot*, *les kinés à la rescousse* & *C'est le métier qui rentre*, *le plaisir du bon geste*. La série Documentaire,

Pauline, syndicaliste à Asso-Solidaire, fulmine :

« Je n'arrive pas à comprendre la neutralité. On peut être apolitique, ce qui est de ne dépendre d'aucun parti politique. Et pour autant avoir une vision politique de ce qui se passe, revendiquer et demander des moyens pour bien faire son boulot. Et c'est ça pour moi être politisé, c'est regarder et dire "non". Dire non, on ne peut pas accueillir les publics si vous ne donnez pas davantage de moyens. Oui, c'est chaud parce que ça se fait sur le dos des publics. Mais au bout d'un moment, va bien falloir en sacrifier quelques-uns pour que les autres survivent.

Le fait de travailler dans l'humain ne doit pas être ce qui nous empêche de gueuler. Il faut arrêter d'avoir peur de perdre le peu qu'on a. Il faut arrêter de se dire : "On a peu, mais on le fait quand-même". Mais arrêtons de le faire, foutons-nous en grève, arrêtons de filer de l'aide alimentaire pendant un mois aux pauvres et on va bien voir ce que ça va faire. Je ne sais pas ce qui se passerait, mais ça mettrait un joyeux bordel et peut-être qu'on se rendrait compte que ce qu'on fait est utile. Il faut qu'on puisse continuer à le faire, mais mieux. »

En règle générale, peu de grèves se déclarent dans le secteur associatif. D'une part, parce que les salarié·es réalisent un travail qu'ils aiment, un travail-passion, et que bien souvent iels ont intégré que celui-ci avait des bons et des mauvais côtés. D'autre part, cela s'explique par le fait qu'il n'y a pas de patron identifié et qu'ils ne savent pas vers qui se tourner pour revendiquer. Dans le cas de Récup'R, c'est encore plus compliqué, car il s'agit d'une direction collégiale bénévole, qui assume plus ou moins facilement son rôle

TRAVAIL, JE T'AIME MOI NON PLUS !

d'employeuse et dont certaines personnes sont assez proches des salarié-es¹¹⁵. Cette sorte d'esprit de famille désamorce les conflits sociaux. Dans leur conférence gesticulée *Les conditions de travail en milieu associatif : Comment je suis fier-e d'être content-e de m'auto-exploiter (ou le contraire)* Pauline et Yohan évoquent le syndrome de Stockholm¹¹⁶. Enfin, la rareté des grèves en milieu associatif s'explique parce que les bénévoles et les salarié-es ne souhaitent pas faire des bénéficiaires ou des adhérent-es, souvent déjà socialement fragiles, les victimes collatérales de leurs revendications (cela explique qu'au moment de la suppression des contrats aidés de nombreuses structures n'ont pas fermées leurs portes et ne se sont pas déclarées en grève¹¹⁷). Pour cette même raison, à cause de cet esprit de famille, il résulte souvent que les conflits sur les divergences de points de vue sur le travail et son organisation se transforment en conflits interper-

115. Dans beaucoup d'associations un peu anciennes, les salarié-es peuvent être arrivé-es dans la structure avant leurs employeur-ses ce qui peut amener à des conflits sur la légitimité. D'autre part, dans les associations, salarié-es et employeur-ses, utilisent souvent l'image du bateau : « *On est toustes dans le même bateau* ». Malcom Ferdinand dans son livre *Une écologie décoloniale : penser l'écologie depuis le monde caribéen*, Seuil, 2019, questionne cette image en racontant le sort des esclaves noir-es qui étaient amené-es en Amérique : « *on est dans le même bateau, certes ! Mais qui tient la barre ? Qui rame ? Qui est jeté par dessus bord en cas de tempête ?* ». Son livre est remarquable. En évoquant la vie des esclaves marrons, il dit que la nature et les conditions de vie des humain-es sont indissociables. Il critique le système de plantation coloniale (où la terre n'est qu'un substrat) et les humain-es une force de travail. Il critique aussi les écologistes qui ne prennent pas en considération les humains dans leur défense de la nature (par exemple ceux qui s'imaginent des parcs naturels vidés de leurs habitant-es).

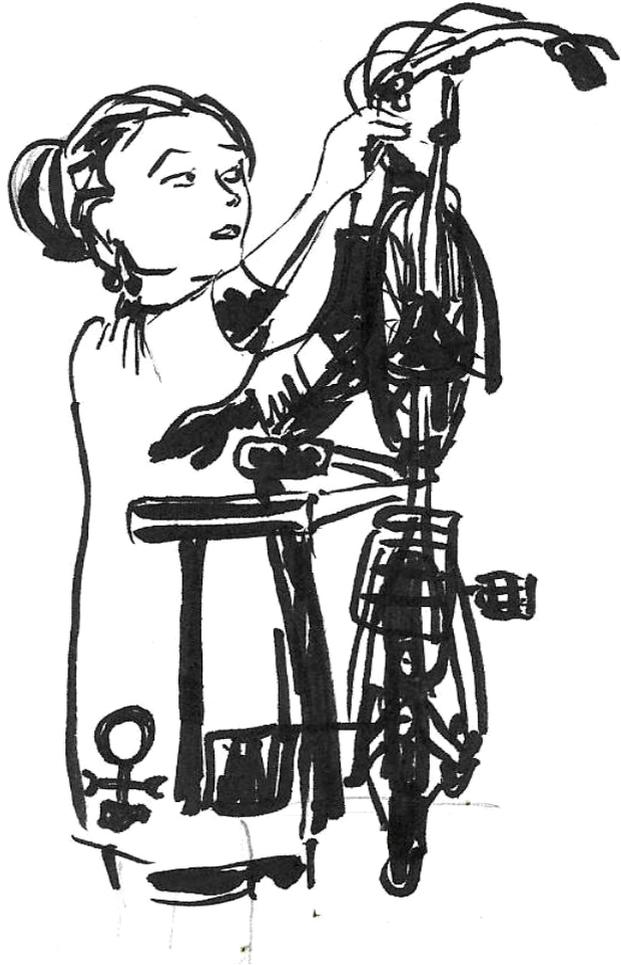
116. Le syndrome de Stockholm est un phénomène psychologique observé chez des otages ayant passé une longue période avec leurs geôliers et qui ont développé une sorte d'empathie, de contagion émotionnelle vis-à-vis de ceux-ci, selon des mécanismes complexes d'identification et de survie.

L'ATELIER DES MIRACLES

sonnels. Dans ce type de conflits le rôle des collectivités est très peu pointé du doigt, pourtant ce sont elles qui commandent et rétribuent par les appels à projets, nous pourrions donc en déduire qu'elles aussi sont les patronnes et ont leur part de responsabilité !¹¹⁸

117. Le contrat Parcours Emploi Compétence a remplacé les contrats aidés CAE-CUI. Ce remplacement a fait l'objet de mobilisations importantes. Les PEC sont moins aidés financièrement. Ils mettent davantage l'accent sur la formation de la personne, que sur l'aide à l'association qui est considérée comme une sorte de tremplin. (Cf. Circulaire Borello). Cette réforme a favorisé l'émergence de collectifs et de syndicats de travailleur·euses associatifs.

118. La revue de sciences humaines, *Mouvement* éditée par La Découverte (2015) titre son numéro 81 *Qui est le patron des associations ?* Simon Cottin-Marx dans *C'est pour la bonne cause, les désillusions du monde associatif*, Les éditions de l'atelier, 2021, retrace l'histoire du désengagement de l'État à partir des années 1980, d'abord sous l'impulsion de la « deuxième gauche ». Il s'agissait pour eux de promouvoir la démocratie citoyenne (avec des subventions les habitant·es pouvaient créer une activité qui leur tenaient à cœur. Le secteur associatif devient alors « la quatrième fonction publique »), ensuite il a servi à plusieurs époques comme variable d'ajustement du marché de l'emploi (Selon le niveau de chômage et de mécontentement dans la société l'emploi dans les associations est plus ou moins aidé).



Chapitre 7 : Genres, races, classes et productivité

Victor, qui est adhérent depuis 2010, s'interroge sur le partage des activités entre hommes et femmes :

« Quand je marche en montagne, je me retrouve souvent devant. Et quand je vois des gens qui randonnent, je remarque que c'est souvent un mec qui se trouve devant. Je dis " bonjour " mais je n'ai pas forcément envie de le répéter mille fois, alors on se dit bonjour entre mecs, et après, les femmes se disent bonjour entre elles. Et, je me dis " Merde, on en est encore là ! " Alors, des fois je fais des efforts pour ralentir, mais à un moment j'ai l'impression que je vais m'arrêter parce que ma pote reste derrière et ralentit aussi pour me laisser devant. Je ne sais pas pourquoi on est bloqué·ES comme ça ? La couture ne devrait pas être un truc spécialement féminin, pourtant, je pratique plus la mécanique que la couture. »

Benoît, salarié à l'atelier vélo :

« On ne peut pas nier que l'idée d'horizontalité est bonne et juste. C'est ce vers quoi on tend, c'est l'objectif de la démocratie. L'horizontalité c'est le partage des décisions. Le concept est chouette. Mais dans la réalité c'est un peu complexe et on le voit parfois, rien que pour des questions toutes bêtes de papiers ou de signatures. Puis, parfois, pour faire un choix, faut trancher et ce n'est pas facile quand on est nombreux·SES et qu'on a des avis différents sur quelque chose. Mais, on essaye de le faire le mieux possible, de prendre le temps pour discuter des sujets. En tant que salarié, je ne connaissais pas le système de collégiale et j'ai passé des mois sans savoir qui était dedans et sans connaître les commissions. Je me rends compte que je découvrais ça au fur et à mesure !

GENRES, RACES, CLASSES ET PRODUCTIVITÉ

Puis, forcément quand on arrive dans une association qui fête ses 10 ans avec deux salarié·es, avec toi et Delphine qui sont là depuis le début, c'est quand même dur de trouver sa place. Découvrir l'asso, voir comment elle fonctionne, qui sont les bénévoles, qui fait partie de la collégiale, qui sont les assos partenaires, ça demande beaucoup de temps pour s'investir et trouver sa place. En un an, c'est difficilement réalisable.

C'est pas comme si on créait une asso et qu'on était fondateur·ice. Là, on rentre dans le moule. On suit ce qui a déjà été mis en place. C'est plus dur de s'impliquer dans quelque chose d'existant, que de créer quelque chose de nouveau. Les animations et les choses sont déjà pensées et réfléchies. Oui, on commence par suivre, suivre le rythme. Et moi, oui, j'ai eu l'impression de ne pas trop m'impliquer à fond et de ne pas trouver ma place. Puis on manque de temps pour préparer les animations. On manque de temps pour préparer les collectes, pour préparer les permanences... Si on avait plus de temps on pourrait faire les choses mieux ! Être mieux formé·es. »

Ibraïma, bénévole à l'atelier vélo :

« On essaye de faire que tout le monde soit à égalité ! Je n'ai pas vu de différence. Si un·e arabe vient, on l'aide comme si c'était un· français·. Si un noir·e vient, on l'aide comme si c'était un français·e. Je n'ai pas vu de différence. »

Pauline, syndicaliste à Asso-solidaire :

« Moi je crois dans l'autonomie, dans les collectifs qui s'appliquent des règles et qui se les appliquent. Mais on manque de temps. Et quand tu es salarié·e et que t'es sur un projet et qu'il y a une urgence comme ouvrir un squat, aider des gens, ou les soigner, soit tu ne le fais pas, soit tu prends sur ton temps personnel. Mais au bout d'un moment tu pètes un câble, parce que le temps n'est pas extensible.

Au-delà de ça, il y a des enjeux de pouvoir dans les assos, quand il y a un directeur-fondateur comme c'était le cas là où je bossais, il n'y a pas de démocratie, il peut y avoir un acquiescement des gens, c'était comme la démocratie représentative, il n'était pas élu mais c'était tout comme, c'était lui qui décidait, c'était lui qui savait, ça marchait très bien, et ça convenait à tout le monde, puis si ça ne te convenait pas au bout d'un moment tu parlais de toi-même, ce n'était même pas la peine que tu sois viré. Mais non, tout le monde n'est pas égal. Si tu veux vraiment faire de la démocratie avec de l'égalité, il faut enlever du pouvoir et du savoir à ceux qui en ont. Quand tu es historique dans une asso, ton idée à d'avantage de poids que celle du péquenot qui arrive et qui pose une question qui fout la merde.

En même temps, parler d'absence de hiérarchie pour les salarié·es est délicat, parce qu'il y a un rapport de subordination avec les employeur·euses, ce n'est pas tenable. Si on veut vraiment associer les salarié·es aux décisions qui engagent l'association et donc à leurs missions et leurs conditions de travail, il faut trouver des règles du jeu. On ne peut pas se contenter de dire, les salarié·es sont invité·es au CA, iels ont le droit de parler,

GENRES, RACES, CLASSES ET PRODUCTIVITÉ

voire de de voter. Car dans les faits, les intérêts ne sont pas les mêmes. La grande mode dans les entreprises, c'est la consultation des salarié·es. Mais au final c'est faire participer les salarié·es à leur propre exploitation ou à l'acquiescement de la dégradation de leurs conditions de travail. En termes de construction de rapport de force avec l'employeur, il n'y a rien de mieux que d'associer les salarié·es à la validation des décisions. »

Je vais maintenant approfondir la question de la division des tâches : depuis le début, Récup'R, comme bien d'autres associations et collectifs, a du mal à se positionner par rapport à certains points affichés dans sa charte et ses statuts. Notamment ceux concernant l'égalité et la hiérarchie. En effet, il est stipulé dans la charte que cette dernière souhaite tendre vers le moins de hiérarchie possible entre ses membres pour favoriser des rapports les plus horizontaux possibles. Le bureau de l'association, pour être en accord avec ce souci d'égalité, fonctionne en collégiale, c'est-à-dire qu'il n'existe pas de bureau classique composé d'un·e président·e, d'un·e secrétaire, d'un·e trésorier·e, mais jusqu'à 12 co-président·es égaux·ales entre elleux et co-responsables. Les salarié·es, elles et eux, ont un contrat de travail. C'est-à-dire qu'ils ont un rapport de subordination vis-à-vis de leurs employeur·ses, la collégiale. La volonté d'égalité est donc rattrapée par le cadre de la loi. Cette contradiction doit-elle être une limite à accepter ou bien à dépasser ?

Lors des réunions, des événements, les différences peuvent être gommées, atténuées, voir niées. Pourtant certaines subsistent, existent et racontent des choses. Oui, très vite, le souhait d'égalité se heurte à la réalité, car dans les associations se côtoient de plus en plus de personnes aux statuts différents : co-président·es, bénévoles, adhérent·es, stagiaires, volontaires en service civique, salarié·es, etc. Puis des inégalités autres, dont beaucoup sont invisibles et/ou impli-

L'ATELIER DES MIRACLES

cites, comme : nouveaux·elles/ancien·nes, handicapé·es/valides, femmes/hommes, habitué·es/occasionnel·les, personnes d'ici/d'ailleurs n'utilisant pas forcément les mêmes références culturelles ou ne disposant pas des mêmes capitaux (culturel, social, symbolique, économique)...¹¹⁹ Toutes ces inégalités font qu'au moment de décider ou d'agir, les personnes n'auront pas le même poids, la même aisance, ni les mêmes intérêts et points de vue, elles ne seront pas impliquées de la même manière.¹²⁰

Est-ce que promouvoir l'égalité c'est mettre la tortue et le lièvre sur la même ligne de départ, ou bien travailler à ce qu'ils arrivent ensemble à la ligne d'arrivée ? Un numéro du *Monde Diplomatique*¹²¹ revenait sur les questions de liberté et d'égalité. Le journal proposait que les deux devaient aller de pair. La liberté d'entreprendre et

119. Amandine Gay dans la préface qu'elle fait du livre *Ne suis-je pas une femme ? Femmes noires et féminisme* de bell hooks, parle de la cécité des militantes françaises à voir et à nommer les différences. Elle explique cette cécité « par un refus de voir les Blanc·he·s et les Noir·e·s hors d'une rhétorique universaliste qui invisibilise les différences de couleur et les hiérarchies qui y sont associées ». Du coup, les mots « race », « les couleurs », « le nom des groupes discriminés », sont bannis. Les personnes discriminées manquent également de mots pour se penser, pour se regrouper, pour se situer dans les rapports de pouvoir au sein de la société. Si·els le font, ils seront taxés de « communautaristes ». Au nom de l'égalité, iels leur est difficile de dire leurs différences. Les tenants du pouvoir insinuant qu'« affirmer une différence serait se désolidariser ». Contre cette pensée dominante va être inventé le concept « d'intersectionnalité » (C'est-à-dire que toutes les luttes se croisent).

120. Madeleine écrit sur la liste Valve (la liste mail d'échange entre salarié·es de l'Heureux Cyclage) : « Je crois que ce n'est pas les statuts qui posent problème. Mais qu'on ne connaît pas les droits, les devoirs, les pouvoirs et les moyens d'action, les envies, les compétences de chacun·e. En gros, les employeur·ses ne connaissent pas leurs obligations et les salarié·es sont exposé·es et en position de vulnérabilité ».

GENRES, RACES, CLASSES ET PRODUCTIVITÉ

d'expression sont importantes, mais l'égalité l'est tout autant. Par exemple : le riche peut-il décemment jouir et rire de tout quand celles et ceux dont il se moque vivent dans la précarité ? Est-il juste et décent de défendre la liberté d'aller sur Mars quand, dans le monde, 2 milliards de personnes souffrent de malnutrition et que ces mêmes personnes seront les premières victimes des pollutions industrielles causées par les plus riches ?¹²²

Avant de poursuivre, il faut garder en tête que toutes les inégalités de la société se retrouvent plus ou moins dans toutes les associations et ateliers d'auto-réparation ! Ils ne sont qu'un petit maillon de la transformation/reproduction sociale, ils ne portent pas la responsabilité des inégalités sociales où chacun-e est un produit de la société. J'ignore même si la volonté de réduire les inégalités sociales fait consensus au sein des ateliers ! Quoiqu'il en soit, est-ce que de ne pas en parler ne les renforce pas ?

121. Naidoo Kumi, « Pas de liberté politique sans égalité sociale », *Le Monde Diplomatique*, décembre 2018.

122. Thomas dit : « *Il y a cette phrase très conne et ultra libérale, qu'on entend partout* " La liberté des uns s'arrête où commence celle des autres ". *Les anarchistes répondent en retour :* la liberté des autres étend la mienne à l'infini ! ", *c'est pour dire que les libertés individuelles juxtaposées n'ont pas de sens. Il faut parler de liberté collective aussi. Mais, pour les anarchistes, la liberté individuelle est aussi très importante, parce qu'il ne faut pas nier l'individu au sein du collectif. Liberté individuelle et liberté collective sont liées. Pour résumer :* " Si on est libre et que l'autre est en prison, on n'est pas complètement libre ". *Ça va à l'encontre des personnes qui défendent des libertés individuelles de façon détachée du reste de la société ou qui pensent être libres. »*

L'ATELIER DES MIRACLES

Benoît, salarié à l'atelier vélo :

« Je ne m'étais pas rendu compte au premier coup, avant que tu m'en parles, qu'il y avait si peu d'hommes et tant de femmes en proportion à l'AG. J'ai l'impression qu'il y avait beaucoup de personnes de la couture donc un public plus féminin. Et j'ai l'impression que le public de l'atelier vélo, c'est davantage un public qui vient juste pour réparer son vélo. Bien sûr, on ne peut pas nier qu'il y a beaucoup de personnes qui s'improvisent dans le bénévolat mais ce sont surtout des gens qui veulent faire de la mécanique, les réunions et le projet associatif ça les intéresse moins ! Alors que la partie couture, les adhérent-es sont plus investi-e-s sur le projet associatif. Je ne pourrai pas expliquer pourquoi. Mais après, ça se représente davantage aux réunions et aux AG ! »

Isa, bénévole au commencement de l'atelier vélo en mixité choisie pour les femmes et les personnes trans :

« Ce n'est pas très étonnant malheureusement qu'il y ait beaucoup de femmes dans le milieu associatif et à l'AG, puisque nous, les femmes, on est éduqué·es pour prendre soin des autres, donner de notre temps, être patientes, etc. »

Pauline, syndicaliste à Solidaire-Asso :

« Oui, le secteur associatif est à 70% féminin au niveau des salarié-es. Et pour les bénévoles je pense que c'est

GENRES, RACES, CLASSES ET PRODUCTIVITÉ

pareil. Mais ça dépend des projets, par exemple pour le sport, il doit y avoir plus de mecs. Sur le social et la petite enfance, il y a davantage de femmes. Les assos sont très générées, de fait très féminisées. Comme les associations sont essentiellement sur des secteurs qui tournent autour du collectif, comme le « prendre soin », « faire ensemble », que ce soit la culture, le social, l'éducation, l'enfance, les migrant•es, le sport dans une moindre mesure... Ce sont toutes des activités autour du care. Quand on est une femme, s'occuper des autres et faire attention aux autres avant de penser à soi, tu l'as dans la peau, c'est inné, c'est caricatural mais c'est une réalité.¹²³

Ce qui serait intéressant, pendant l'AG, quand il n'y a que des femmes, ou essentiellement des femmes, serait de voir de quoi on parle ? Que font les unes ? Et que font les autres ? Je m'étais amusée quand j'étais en licence Sciences de l'Éducation à prendre une grille d'observation des interactions verbales pour compter le nombre d'occurrences, les injonctions, les refus, les acquiescements, les mots pour détendre l'atmosphère, etc. Et en faisant ça, je m'étais rendue compte qu'il n'y avait pas de conflit, il y avait des désaccords qui se disaient, mais surtout il n'y avait jamais de décisions prises. C'était hyper intéressant de constater ça. Je suis persuadée que si toi ou quelqu'un d'autre avait la possibilité d'observer ce qui se fait et se dit en Assemblée Générale en fonction du genre, on remarquerait des choses. Peut-être que comme il y a moins d'hommes, les femmes prendront

123. Carole dans sa correction note dans la marge : « Pas du tout d'accord avec cette dernière phrase ! Il n' a rien d'inné ! » Certes Simone de Beauvoir dit : « On ne naît pas pas femme on le devient » mais en même temps Carole s'active dans beaucoup de collectifs, elle est co-présidente de l'association, fait des crêpes lors des événements et a été volontaire pour corriger ce travail, etc. !).

L'ATELIER DES MIRACLES

deux fois plus la parole et est-ce que les hommes qui sont là essaieraient de la monopoliser ? Je ne sais pas. »

Photographier l'Assemblée Générale 2019 est intéressant pour saisir la complexité de Récup'R. Ce soir-là, plusieurs bénévoles ont remarqué que les femmes étaient très présentes. Cependant, il me semble qu'elles n'étaient pas non plus si nombreuses (environ 25), c'est assez peu pour une association qui comptabilise plus de 500 adhérent·es. Je me questionnerai aussi sur l'absence des hommes (environ 5). Mais d'autres différences étaient aussi observables : des différences d'âges, des différences de niveaux d'études et d'origines géographiques. Beaucoup de bénévoles présent·es étaient impliqué·e·s dans des métiers de soin : infirmier·es, auxiliaires de vie, aides soignant·es, éducateur·ices, etc. Il me semble, là aussi, que ce n'est pas un hasard.

Cette forte représentation des femmes lors de l'AG, s'explique car l'atelier de couture est fréquenté majoritairement par des femmes. Mais aussi parce que les femmes de l'atelier biclouves étaient aussi très présentes, sûrement parce que cet atelier d'entraide et d'empowerment¹²⁴ entre femmes et personnes trans suscite une importante cohésion. Puis, surtout, il ne faut pas oublier la présence des femmes impliquées dans le travail domestique de l'association. Je nommerai « *travail domestique* » toutes les tâches qui ne concernent pas directement les ateliers vélo et couture, mais qui sont, cependant, indispensables au bon fonctionnement de l'association et de ses ateliers : comptabilité, communication, secrétariat, ressources

124. L'empowerment, augmentation du pouvoir d'agir, autonomisation : techniques permettant à des individus ou à des groupes d'agir sur leurs conditions sociales, économiques, politiques ou écologiques. L'expression apparaît dans les années 1930 dans *L'organisation communautaire* de Saul Alinsky et dans les mouvements de droits civiques des noir·es américain·es des années 1960.

GENRES, RACES, CLASSES ET PRODUCTIVITÉ

humaines, saisie d'adhésion, administration, gestion des conflits, ménage, courses, cuisine, etc. Je l'appellerai ainsi en référence au travail invisible que les femmes effectuent traditionnellement au profit des hommes : ménage, courses, éducation, réseau social, organisation... Cette répartition des tâches entre les hommes et les femmes dans le travail d'organisation de l'association n'a rien de surprenant. De nombreuses études montrent que l'activité du *care* (c'est-à-dire de « soin » au sens large) et du secteur associatif sont fortement féminisées et précaires (70% des personnes qui travaillent dans les associations sont des femmes, en très grande partie avec des contrats partiels, moins bien payés que dans le privé ou le public). De plus cela se renforce car Récup'R a opéré un tournant « solidaire » en 2013, en travaillant davantage à l'accueil de publics fragiles : migrant·es, handicapé·es, enfants, stagiaires en réorientation scolaire et/ou professionnelle... Par ailleurs, le quartier s'est lui-même beaucoup paupérisé : ouverture de squats et d'assos dans les locaux achetés pour destruction par le projet Euratlantique. Ce phénomène a conduit l'association à moins s'investir sur ses activités correspondant aux canons du militantisme écologiste : promotion du vélo, réduction des déchets, manifestations cyclistes, projection de films, soudure et créations de vélos originaux, pour s'orienter vers des activités de convivialité, d'accueil et de solidarité plus en phase avec les nouvelles problématiques des adhérent·es : repas, goûters, vide-ateliers, promenades à vélos, collectes de vêtements d'enfants, organisation d'une fête annuelle qui ressemble de plus en plus à une fête de quartier familiale... L'association a petit à petit délaissé les appareils d'un militantisme incantatoire et, au final assez convenu, pour vivre au rythme de ses propres problématiques et de ses propres besoins. Peut-être a-t-elle gagné en concret ce qu'elle a perdu en éclat ?

Je suppose que les militant·es et les personnes éprouvant le besoin, ou plutôt l'envie, de se mettre davantage en avant, dont beaucoup

L'ATELIER DES MIRACLES

d'hommes, ont pu le faire dans les autres ateliers et collectifs qui se sont créés sur la Métropole depuis 2010, favorisant par leur départ le renforcement des thématiques sociales à Récup'R.¹²⁵ Je fais référence ici à la notion de capital symbolique : militer pour le vélo, discuter avec les aménageurs, disserter sur les qualités des dérailleurs Campagnolo est plus valorisant socialement pour un homme que d'aider anonymement quelqu'un·e à réparer une bicyclette pour qu'il puisse devenir livreur·euse à vélo ! Benoît, qui a été salarié, déclare qu'un·e militant·e écologiste –alors que le lieu est écolo dans ses pratiques– ne trouvera pas forcément son public, donc sa place, car chacun·e est absorbé·es par ses réparations et peu attentif·ve aux discours. Victor remarque lui aussi une plus forte cohésion entre les femmes, il explique : « À l'atelier vélo, c'est vachement plus duel ! Un vélo c'est une personne qui le répare. Et il y a une personne qui en aide une autre. À l'atelier de couture, c'est différent, tout le monde discute ensemble. J'ai l'impression qu'il y a davantage d'échanges. À la couture, on ne se salit pas les mains. Du coup, il est possible de manger et de boire un thé en même temps. »

Un autre facteur expliquant la forte représentation des femmes lors de l'AG (et lors de certaines activités proposées par l'association) est qu'il existe très peu de lieux de vie pour elles dans le quartier, surtout pour celles ayant atteint un certain âge¹²⁶. Récup'R est un lieu hors de l'économie marchande où l'on passe des heures. Certaines personnes avouent s'y sentir comme à la maison ! Certaines ont toujours quelque chose à coudre, d'autres viennent pour donner des conseils, discuter,

125. En 2010, au début de Récup'R, la collégiale de Récup'R compte 5 hommes et 3 femmes. La proportion d'hommes en son sein ne cessera de décroître, et, à partir de 2012, les femmes seront toujours majoritaires.

126. Les personnes ayant un handicap, chômeuses longues durées, migrantes, etc., sont également surreprésentées. Elles partagent les mêmes problématiques, très peu de lieux sont adaptés pour elles.

et... à la fin oublie de coudre ! Mais on retrouve aussi ce phénomène, dans une moindre mesure, à l'atelier de vélo où certains hommes passent saluer tous les jours et demander si par hasard une certaine pièce s'approchant du mouton à cinq pattes n'aurait pas été collectée ! Des sociologues ont observé que les femmes, pour se sentir en sécurité, pour ne pas être importunées, ont tendance à ne faire que passer dans l'espace public. Elles ne flânent pas seules sur les quais, ne se prélassent pas au soleil assises sur le banc d'une place fréquentée, ne s'éternisent pas dans les bars des quartiers, n'ont jamais l'idée de tenir le mur en bas de chez elles. Récup'R est donc, dans un quartier qui propose peu de distractions, pour beaucoup de personnes une alternative à rester à la maison ou aller faire les courses. Louise, ma nouvelle collègue, dit : « *L'atelier de couture, c'est le bistrot des femmes, là où elles se retrouvent pour parler* ». C'est d'autant plus vrai maintenant que l'association possède un petit jardin où il est possible de passer le temps, les adhérent·es ne cessent de répéter que c'est une chance. D'ailleurs, les femmes de l'association s'investissent beaucoup dans son entretien et son aménagement.¹²⁷

Enfin, la forte présence des femmes est encouragée par des facteurs socio-culturels et socio-économiques agissant sur l'ensemble de la société (facteurs qui se renforcent les uns les autres). Étant donné qu'elles ont plus de probabilité d'occuper un emploi à temps partiel et moins bien rémunéré que celui d'un homme¹²⁸, elles ont deux bonnes

127. Au début, le jardin a servi à stocker les vélos et le matériel puis a été aménagé, d'abord avec des abris pour les vélos, une terrasse, un auvent, puis ont été ajoutés des canapés en palettes, des jardinières, des massifs de fleurs, des parasols, etc. Dans cet espace, **les adhérent·es pique-niquent, font des pauses, se retrouvent..**

128. Le salaire mensuel net moyen des femmes en France est, selon l'Insee, de 16 % inférieur à celui des hommes, ce qui fait que dans bien des ménages, le

raisons de fréquenter Récup'R ! Elles pourront y passer du temps, se former, se constituer un réseau d'amitié et d'entraide. Puis, elles feront faire des économies à leurs ménages en venant réparer les vélos de leurs enfants, fabriquer à l'atelier de couture des rideaux, des linges de maisons et de nombreux accessoires pour leur foyer et pour leurs cercles de connaissances. Cela semble d'autant plus naturel que la socialisation traditionnelle des petites filles encourage cette répartition des tâches : apprendre à coudre, à cuisiner, à gérer, à écouter, à prendre soin, à être disponibles.

Apprendre à transgresser : bell hooks et l'auto-réparation

Mélody fréquente l'atelier depuis longtemps :

« Au début, c'était très flou pour moi ! Je ne savais pas comment une asso de base fonctionnait. Je n'ai jamais été dans le milieu associatif auparavant. J'ai compris qu'il y avait des réunions, des salarié-es et la collégiale qui n'était pas salariée mais qui gérait l'organisation avec les salarié-es. Il reste des choses encore un peu floues. Je n'ai pas eu à réfléchir à comment devenir bénévole. Une fois, j'ai fait du macramé et tout le monde m'a demandé d'organiser un atelier. Alors, j'ai accepté. Je n'avais rien demandé, mais j'étais contente de le faire.

J'ai compris que c'était la collégiale qui s'occupait du fonctionnement de l'asso, je crois qu'elle s'occupe de l'emploi du temps des salarié-es, du budget, de la com-

salaires féminin est encore considéré comme le salaire d'appoint.

GENRES, RACES, CLASSES ET PRODUCTIVITÉ

munication, peut-être aussi des subventions. J'avoue que là dedans je me cache un peu, j'ai le sentiment que je n'y comprends rien, que je n'y comprendrai jamais rien, que je ne peux pas aider. J'ai assisté une fois à une passation de la collégiale, il y avait un powerpoint avec un espèce d'organigramme avec le rôle de chacun-e dans l'association : qui fait quoi, avec des critères. J'étais complètement paumée, j'étais dépassée. Je me suis dit : " c'est titanesque le boulot à faire, qui s'occupe de quoi ? ". Aujourd'hui, je me dis " comment iels font pour tenir, être toujours là, continuer ? Je ne sais pas ! " »

Fort de ce constat, il convient de se demander la place qu'occupent les ateliers d'auto-réparation entre la tradition et la modernité. Est-ce qu'ils ne participent pas de la perpétuation des inégalités ? bell hooks (son nom s'écrit sans majuscule), une autrice importante du féminisme noir, déclare que l'idée d'émancipation par le travail et par le salaire est une idée bourgeoise¹²⁹ et affirme que pour les femmes noires et les femmes blanches des classes populaires étasuniennes, la maison a longtemps été un espace de sécurité et de dignité. Tout d'abord, à la différence des femmes bourgeoises, elles ont toujours travaillé en dehors de chez elles, comme employées de maison, travailleuses agricoles, ouvrières, et ces expériences ont souvent été dégradantes. Elles y ont enduré le mépris des patrons blancs, les sévices des contremaîtres, la dureté des cadences...

129. L'histoire des femmes blanches et bourgeoises est différente. Celles-ci étaient instruites mais considérées comme éternelles mineures, certains emplois et cursus universitaires leurs étaient interdits. Leur combat sera de pouvoir aller partout quand elles le souhaitent. C'est le sens du slogan : « *Les filles sages vont au paradis, les mauvaises filles vont où elles veulent !* ». A l'inverse, les revendications des femmes des milieux populaires portent davantage sur le respect, la dignité et l'amélioration des conditions de vie.

L'ATELIER DES MIRACLES

bell hooks va plus loin et affirme que, pour ces femmes pauvres, le travail domestique (au sens large, c'est-à-dire à la maison, pour la famille, pour la communauté) peut être émancipateur. D'ailleurs, les principales concernées le considèrent souvent comme civique. Pour elles, l'enjeu est plutôt de le valoriser, mais pas forcément financièrement comme le proposent d'autres féministes. Ces femmes déclarent qu'apprendre à gérer et entretenir sa maison, c'est apprendre à entretenir le monde : c'est-à-dire apprendre à le nourrir, le laver, le soigner... Selon leurs représentations, les femmes qui restent chez elles ou s'activent dans les organisations de quartier ne sont pas sur la mauvaise voie. Par contre, le sont celles et ceux qui vont quitter leur maison, abandonner leurs familles pour aller accroître la richesse de leurs patrons. bell hooks poursuit en considérant que l'éducation des garçons est souvent désastreuse, puisqu'on ne leur apprend pas les limites ni à s'intéresser aux problèmes domestiques. Pour elle, les femmes noires américaines se représentent leur maison comme un espace sans racisme, d'entraide et de repos.

Dans les ateliers d'auto-réparation et de nombreuses associations, beaucoup de personnes sans emploi –et qui n'ont plus aucune envie d'en chercher un– s'investissent très activement dans les tâches quotidiennes indispensables (combien parmi elles et eux ont vécu des expériences traumatisantes au travail?). En aidant, on s'aide. En réparant, on se répare. La formule « *travail = exploitation* » ne fonctionne pas toujours, car l'exploitation c'est se faire extorquer son travail par autrui (ce que fait, pourtant, en partie la collectivité !) ce qui n'est pas toujours le cas dans les ateliers d'auto-réparation où le phénomène est souvent, pour une partie des bénévoles, celui inverse de réappropriation. Et donc, d'émancipation.

Si certain·es membres des ateliers ne parviennent pas à formuler clairement cette idée de bell hooks, tout laisse croire qu'ils l'ont

comprise. En donnant des coups de main, iels ne gagnent pas d'argent mais de nombreuses amitiés, de la reconnaissance, un sentiment d'utilité sociale, des invitations, des pique-niques, de la formation, du soutien, une certaine sécurité, une place où iels s'autorisent à exister comme iels sont, de l'estime d'eux-mêmes, etc. Bref, iels conquièrent de la dignité. Le fait qu'iels reviennent alors qu'il n'existe aucune contrainte montre qu'une « raison supérieure » opère. Le travail dans la sphère domestique de l'association ne leur apporte pas un salaire mais beaucoup d'autres choses. « *La vie* » dira poétiquement Mélody. Dans tous les cas, il est possible d'imaginer que le travail domestique n'exploite pas, mais émancipe !

Examiner les pièces détachées une par une sans oublier de regarder la machine dans son ensemble

Delphine O., bénévole :

« Quand on discute avec tout le monde, on se rend compte que chacun sait faire quelque chose. Par exemple, en discutant avec Annie de papier recyclé, on s'est rendu compte qu'il était possible d'en faire, et maintenant, il y a des ateliers papier recyclé. En partant de la couture, du vélo, et de la récupération, tu peux évoluer vers plein d'autres choses. Et c'est une vraie fourmilière, tout le monde donne du sien, les idées fusent. On ne s'ennuie pas. »¹³⁰

130. Entretien réalisé par Margaux le 22/02/2022.

L'ATELIER DES MIRACLES

Au commencement de Récup'R, certaines personnes s'opposaient au projet d'atelier de couture, elles ne le considéraient pas comme politique, ni écologique¹³¹. Certaines féministes proféraient qu'elles ne viendraient jamais coudre car cette activité n'allait pas dans le sens de la libération des femmes, elle était trop marquée féminine et rétrograde. Certains hommes affichaient le même mépris. L'activité de mécanique vélo, avec tout ce que le vélo véhicule comme valeurs d'émancipation, paraissait plus valorisante pour tout le monde.¹³² Elle convenait aux femmes et aux hommes désireux-ses de se distinguer. Mais bien vite, des différences d'usage sont apparues selon les

131. Pourtant Delphine Saltel titre le n°1 de son podcast « *Vivons heureux en attendant la fin du monde* » : *Fast-fashion ou coton bio, peut-on s'habiller sans polluer ?* Arte Radio, 2020. Elle analyse l'impact social et environnemental de notre consommation textile.

132. Le thème du vélo pour les femmes possède un capital symbolique très fort, dans l'imaginaire collectif il est associé à la liberté de circulation, à l'autonomie et à la libération des vêtements trop étouffants (corsets, grandes robes, bottes, etc.). On raconte souvent que la suffragette américaine Susan B. Anthony aurait dit en 1896 : « *Laissez-moi vous dire ce que je pense de la bicyclette. Elle a fait plus pour l'émancipation de la femme que n'importe quelle chose au monde. Je persiste et je me réjouis chaque fois que je vois une femme à vélo. Cela procure un sentiment de liberté et d'autonomie à une femme.* » Par la suite, on se souvient d'Alfonsina Strada, la « diablesse en jupe » qui se mesurait aux coureurs sur le Giro italien. Puis au gang de femmes chicanas, les Ovarian Psychos qui roulent à vélos pour lutter contre l'assignation sociale, la violence patriarcale, le racisme et la précarité économique. Toutefois, tout le monde semble avoir oublié qu'Emma Goldman (1869–1940), l'une des plus grandes dames de l'anarchisme, était couturière !

GENRES, RACES, CLASSES ET PRODUCTIVITÉ

genres¹³³. Alors que les hommes¹³⁴ peuvent utiliser l'atelier comme un lieu de sociabilité (c'est-à-dire pour se retrouver et discuter en passant du temps à choisir une belle pièce et à la faire reluire) ; les femmes, elles, ont plutôt tendance à l'utiliser comme un lieu pratique pour réparer leur vélo rapidement et ainsi pouvoir vaquer à d'autres occupations (mais peut-être que l'atelier en mixité choisie pour les femmes et les personnes trans remet en cause ce constat ?)¹³⁵ Je constate que les activités de couture et de mécanique cycle sont fortement genrées et peu de personnes pratiquent les deux (bien que de plus en plus !). Je m'explique cet état de fait par la socialisation différenciée des hommes et des femmes, le conformisme et la division économique des tâches dans la société. Bref, je me demande si l'atelier de couture, au départ considéré comme un espace plus traditionnel, n'est pas aujourd'hui davantage porteur d'émancipation et de solidarité que l'atelier vélo.

À Récup'R, on s'interroge rarement sur les classes sociales, sans doute par peur du conflit et envie d'être « inclusif·ve » (une notion à repenser également !)¹³⁶. La classe sociale d'une personne est déterminée par sa position dans le processus de production économique ou

133. Roussel Louise, *La pratique du vélo a-t-elle un genre ?*, Vélocité Bordeaux, 2021. L'autrice remarque qu'hommes et femmes n'ont pas les mêmes vélos et les mêmes équipements, ne roulent pas aux mêmes heures, ne font pas le même usage de la ville, etc., ensuite elle explique pourquoi et, enfin, propose des pistes pour rendre les cyclistes plus égaux.

134. Entendu « hommes cisgenres », dont les genres ressenti et assigné concordent. La question est plus complexe pour les personnes transgenres, car leur vécu au niveau du genre est moins linéaire. Pour aller plus loin : *Des féministes dans quel genre ?, pour un féminisme trans' inclusif*, Les Trois Carnards, 2022.

135. Carole écrit « oui ! »

L'ATELIER DES MIRACLES

dans les rapports de pouvoir de la société. Les raisons de fréquenter un atelier d'auto-réparation sont multiples : l'émancipation, la proximité, l'écologie, le côté créatif, les amitiés, les faibles coûts de l'adhésion... Selon Pierre Bourdieu chaque personne possède 4 types de capitaux (social, économique, symbolique et culturel)¹³⁷ et que selon qu'on soit plus ou moins pourvu de ces capitaux, on occupe des positions différentes dans la société. Peggy McIntoch propose, quand à elle, la théorie du « *sac à dos invisible* » et des « *privilèges* ». L'idée est simple, chaque personne a dans son sac à dos des privilèges : un niveau d'étude, des connaissances, une couleur de peau, une langue, une allure vestimentaire, etc. Certaines personnes porteront dans leur sac à dos tout pour être à l'aise et légitimes dans certains milieux, tandis que d'autres se sentiront déficitaires et auront constamment le besoin de se justifier et/ou de s'excuser.

Certaines raisons de fréquenter le lieu, certaines attentes, certaines positions et visions du monde, sont clairement influencées par des appartenances à des classes sociales ou des groupes sociaux différents. Par exemple le mot « féminisme » ne fait pas l'unanimité chez les femmes. Les manières d'envisager l'égalité homme/femme sont diffé-

136. Pour Amandine Gay être inclusif·ve veut souvent dire intégrer. C'est à dire que les personnes déviantes et/ou différentes sont invitées à se conformer à la norme dominante. Ce phénomène d'inclusion peut donc être porteur de violence et de conflits de représentation. On trouve les mêmes questions avec insertion/solidarité. (Qui insère qui ? Insérer à quoi ? L'insertion révèle un rapport de hiérarchie dans les normes).

137. Le capital social, c'est avoir un réseau de solidarité, connaître du monde. Le capital économique, c'est avoir de l'argent. Le capital culturel, c'est posséder des connaissances valorisées par la société. Le capital symbolique, c'est réaliser, être ou avoir quelque chose de valorisé par la société : porter la cravate, se tenir droit, s'exprimer clairement, posséder un diplôme d'une école prestigieuse, etc.

GENRES, RACES, CLASSES ET PRODUCTIVITÉ

rentes selon les classes sociales. De la même manière, l'écologie ne fait pas l'unanimité chez les récupérien·nes. Pour certain·es manger bio, refuser le vélo électrique¹³⁸, prendre le temps de lire, sont des privilèges et des bizarreries de riches !

L'émission *Un podcast à soi* consacrée aux Gilets Jaunes¹³⁹ et le livre *Un féminisme décolonial* de Françoise Vergès¹⁴⁰ apportent quelques réponses à ces questions épineuses. Il est difficile pour certaines femmes de croire dans le mouvement féministe et à un certain discours idéaliste d'égalité, tout simplement car les « *féministes blanches/bourgeoises* » ne sont pas toujours à leurs côtés pour les défendre lorsqu'elles sont auxiliaires de vie, femmes de ménage, ouvrières, dernières de la classe. D'une part, elles ont compris que la violence pouvait venir des hommes, mais aussi des femmes. D'autre part, elles n'ont pas toutes déconstruit les dominations qui s'exercent sur leur personne. Au contraire, elles les ont intériorisées, en ont fait des éléments « *naturels* » et peuvent même en vouloir aux féministes de se désolidariser de leur lutte de classes sociales ou de ce qu'elles

138. Les livreur·euses à vélo sont aujourd'hui presque toutes équipées d'un vélo électrique. Étant auto-entrepreneur·euses, iels ne peuvent travailler que s'ils sont rapides car l'algorithme de la plateforme qui les emploie ne privilégie que les plus rapides et les plus régulier·es (certain·es roulent plus de 300 km par semaine). Iels sont prisonnier·es d'un système qui met l'écologie et les conditions de travail au deuxième plan. Leur seul choix est bien souvent de pédaler ou de ne rien gagner. Aujourd'hui des procès et des actions commencent à être initiées contre les plateformes (Uber Eats, Deliveroo, Stuart, etc.). Certain·es livreur·euses essaient de s'organiser en coopérative.

139. Bienaimé Charlotte, in *Un podcast à soi n°16*, « Du pain et des roses, quand les femmes s'engagent », Arte Radio, mars 2019.

140. La Fabrique édition, 2019.

L'ATELIER DES MIRACLES

croient être la bonne attitude (normes sociales) pour une femme. En résumé, il n'y a pas toujours de « conscience de classe », de sentiment d'appartenance à une « classe de femmes » ou bien à une « classe sociale ». Il n'y pas toujours de conscience d'intérêts communs ou de dominations communes¹⁴¹.

De la même manière, les discours moralisateurs sur l'écologie peuvent être porteurs de violence. Les collectivités, les médias, les entreprises et les militant·es ne disent-ils pas tous : « *Faites un geste !* ». Mais : « *Qui nettoie le monde ?* » rétorque furieusement Françoise Vergès dans son livre *Un féminisme décolonial*. Et lors des ateliers d'auto-réparation : qui donne des coups de main pour réparer les vélos, range les pièces détachées, prépare les repas lors des événements, s'occupe de nettoyer la cuisine ? Et, pourquoi toutes ces leçons de morale faites aux pauvres sur l'écologie alors que ce sont les riches qui polluent le plus : voyages en avion, yachts, grosses voitures, grosses maisons, gros loisirs...¹⁴² ?

141. Une militante de la CFDT récuse en 1977 la lutte des sexes dans la mesure où « *les femmes de la classe ouvrière ne peuvent pas s'allier avec des femmes des classes dominantes contre les hommes de leur propre classe* ». Si elle se définit comme féministe, c'est en usant de guillemets, ce qui rend compte des difficultés internes. Ici, on voit, qu'aller dans le camp des féministes est assimilé à une trahison de classe. Je pense que des phénomènes analogues sont observables dans les ateliers d'auto-réparation et particulièrement à Récup'R.

142. Cf. Jarousseau Vincent, *Les racines de la colère, deux ans d'enquête dans une France qui n'est pas en marche*, Les arènes, 2019. L'auteur montre la vie de personnes modestes dans l'ancien bassin houiller de Denain dans le nord de la France. Elles ne partent pas en vacances, se débrouillent pour vivre avec peu, galèrent dans les transports en commun et sont stigmatisées comme losers par les injonctions à l'innovation, à la mobilité, à l'économie créative qu'on retrouve dans les discours néo-libéraux du président E. Macron. Lire aussi, Ouassak Fatima, *Pour une écologie Pirate, Et nous serons libres*, La Décou-

GENRES, RACES, CLASSES ET PRODUCTIVITÉ

Produire une analyse de genres, de classes sociales et de races sociales est saisissant. Les adhérent·es issu·es des classes populaires, dont beaucoup de femmes, d'hommes migrants, de personnes handicapées, s'investissent énormément à la base de l'association : convivialité, manutention, cuisine, réparation, créations, tâches collectives, collectes, permanences. Les personnes avec un bagage économique, social, culturel ou symbolique plus valorisé s'investissent davantage dans les tâches de représentation, d'encadrement, de communication, dans les processus de décision et dans toutes les activités socialement plus prestigieuses.

Où l'on se dit que ce serait bien de mettre nos analyses en commun et de les comparer

Améli·e, une ancien·ne co-président·e :

« " Prendre soin ", " veiller au bon fonctionnement ", ce sont des tâches assez invisibles que les femmes sont habituées à assumer. Pourtant ces tâches, si on ne les faisait pas, tout s'écroulerait. Donc les femmes, une fois de

verte, 2023. Dans ce livre l'autrice écrit : "Nous sommes d'accord pour régler le problème climatique, mais dans l'intérêt de qui ? Est-ce l'humanité que l'on veut sauver, ou juste sa fraction blanche et fortunée ? Quelle écologie garantit toute les libertés, dont celle de circulation et d'installation pour tous sans distinction ? Quelle écologie défendons-nous ? Une écologie qui viendrait ajouter des frontières aux frontières, ou une écologie qui cherche à casser les murs ?"

L'ATELIER DES MIRACLES

plus se sentent concernées, veulent aider et veulent bien faire... Les hommes ? Ben, ils viennent réparer leurs vélos !

Pour reprendre ce que dit Pinar Selek sur la redéfinition de la norme masculine¹⁴³, elle pourrait dire : quelqu'un de courageux, c'est quelqu'un qui ne se sentira pas ridicule de faire la vaisselle à la fin de la soirée. Finalement les valeurs traditionnelles sont genrées... On dit à un homme qui finit le travail à 22h : "Wahoo bravo tu te sacrifies pour ton job, c'est exemplaire" alors qu'on pourrait dire : "T'es con, t'as une femme, des enfants, qu'est-ce que tu fous encore là ?". Dans plein d'aspects de la vie sociale, on devrait dire que le courage c'est de passer du temps avec les autres, de les écouter mais pas d'être plus fort, plus rapide, plus costaud... »

Gérard, traumatisé crânien, vient régulièrement à l'atelier pour réparer ses vélos et pour offrir son aide.

*« Moi je ne suis pas super écolo, je trie le carton quoi !
Mais quand je suis à l'atelier et que j'entends les femmes à la couture qui parlent d'écologie, j'y repense une fois chez moi. C'est bien cette proximité entre l'atelier vélo et*

143. Selek Pinar, *Service militaire en Turquie et construction de la classe de sexe dominante : devenir un homme en rampant*, Harmattan, 2014 et la préface du livre d'Aurélien Stern, *L'antimilitarisme en Turquie*, Atelier de création libertaire, 2015. Pinar Selek raconte que l'État turc, par le service militaire, virilise les hommes : apprentissage de l'humiliation, de la violence, de la camaraderie dans le but de former des soldats, maris et travailleurs dévoués. Les libertaires et les féministes qui tournent cette militarisation en ridicule en célébrant les hommes qui désertent, sont emprisonnés pour insoumission, sont solidaires des luttes féministes, écolos, LGBT+...

GENRES, RACES, CLASSES ET PRODUCTIVITÉ

l'atelier couture. Quand il n'y a pas de couture, il manque un truc. Ça crée encore plus de mélange. »

Comment faire converger les groupes ? Comment permettre l'échange ? Avons-nous reproduit le système inégalitaire que nous prétendions combattre ? Sans doute le manque chronique d'argent a poussé l'association à se conformer à l'image que les autres associations et partenaires ont d'elle, un peu comme par un processus de stigmatisation. Par exemple, via les demandes de subventions, les articles de journaux et les présentations de l'association répétées à chaque nouvel adhérent·e. En effet, pour de nombreux partenaires, Récup'R demeure l'atelier de 2010, une recyclerie, une association qui correspond à son site internet : juste une structure « *qui incite à la réduction des déchets par la promotion du faire soi-même en vélo et en couture* ». Je crois que les ateliers d'auto-réparation ont du mal à se penser, à se représenter tout ce qu'ils produisent, car ce qu'ils écrivent sur eux-même se fait souvent en réunion. Et en réunion, tout le monde ne vient pas ! Et, tout le monde ne parle pas¹⁴⁴. Un écart se creuse donc, entre celles et ceux qui parlent et écrivent sur les ateliers et celles et ceux qui viennent tous les jours mais ne prennent pas la parole. Par exemple Jacinte dit avoir des choses à exprimer, sans parvenir à les formuler. Alors, elle s'active à l'atelier à sa manière ! Beata souligne que : « *L'un des rôles de l'écrivain est de donner la parole à celles et ceux qui ne l'ont pas* »¹⁴⁵.

144. Beaucoup de salarié·es et de bénévoles n'ont pas de diplôme ou de formation correspondant à ce qu'ils font, iels se sentent donc illégitimes à prendre la parole, iels se disent : « *le problème c'est moi ! Et, j'ai de la chance qu'on m'accorde une place bien que je n'ai pas de qualification.* » Dans les luttes ouvrières, la reconnaissance des savoir-faire est bien souvent un enjeu, il permet de s'affirmer et de parler d'égal à égal.

145. Alors que les problématiques des ateliers vélos s'expriment depuis des années dans des fanzines, des films et des sérigraphies. L'atelier de couture

L'ATELIER DES MIRACLES

Les ingénieurs de Peugeot Sochaux expérimentent dans les années 1960 le mélange d'hommes et de femmes sur certaines chaînes de montage. Longtemps ils s'étaient imaginé qu'une telle initiative distrairait les ouvrier·es et entraînerait une chute de la productivité à cause de l'ambiance licenciieuse qui ne tarderait pas à advenir. Or, c'est tout l'inverse qui se produit, les femmes se mesurent aux hommes et se dépassent, les hommes se dépassent également pour impressionner les femmes. Les ingénieurs ont visé juste, la productivité augmente, l'employeur gagne, tout le monde travaille davantage.

Cet exemple montre que les travailleur·euses de l'usine de Sochaux ont tendance à se caler sur la norme masculine de production. Il pourrait en être autrement. Iels pourraient choisir de travailler au rythme de la personne la plus lente, s'accorder sur une cadence moyenne, s'entraider ou encore se relayer... De la même manière les ateliers sont traversés par ces questions de normes. Les rangements de l'atelier vélo sont conçus pour une personne d'1mètre 80. Quand on mesure 1 mètre 75, comme moi, pour suspendre une roue ou un vélo sur un crochet, on est déjà sur la pointe des pieds, plus petit, on ne peut pas ! Les caisses de pièces détachées sont souvent lourdes, les démonstrations de force nombreuses¹⁴⁶. Les rapports entre les

est beaucoup plus discret et prend moins le temps de se raconter. Mais, en insistant un peu, il se pourrait qu'en 2023, naisse une brochure pour relater toutes les belles choses fabriquées.

146. L'autre jour, après des années, je rencontrais un ancien bénévole qui était toujours volontaire pour monter et descendre des vélos au grenier. Il me racontait qu'à présent ses genoux et son dos lui faisaient mal et qu'il cherchait à faire reconnaître son mauvais état de santé. Quelques années plus tôt, il empoignait deux vélos à la fois en s'indignant lorsqu'on lui disait de se ménager. Il disait : « À 45 ans on n'est pas vieux ! ». La pénibilité du travail est un thème

GENRES, RACES, CLASSES ET PRODUCTIVITÉ

personnes sont parfois rugueux. **À** l'inverse, à l'atelier de couture, l'univers est plus « *féminin* » : l'espace est mieux chauffé, plus familier, plus confortable. Se reproduit ainsi la division des sphères domestique/intime (féminine) et publique/politique/extérieure (masculine). De plus, quand Récup'R se situait rue Terre De Borde, l'atelier de couture n'était pas sur la rue mais en hauteur, extirpé du monde. Pour l'atelier vélo, d'autres organisations seraient possibles : fabriquer des crochets moins haut, stocker des caisses moins lourdes, mettre à disposition des barres de leviers pour décupler la force, proposer des gants de petite taille pour les mains des femmes et des enfants, promouvoir davantage l'entraide, encourager à parler moins fort, utiliser moins souvent le marteau, améliorer l'accueil (mais encore faut-il avoir conscience du problème, et ensuite, la volonté, le temps et l'espace pour imaginer d'autres façons de faire et de relationner !).

Le phénomène de virilisation se retrouve aussi pendant les réunions. Défendre des points de vue, maintenir des positions, s'affirmer, prendre la parole en public, avoir confiance en soi, se sentir légitime, sont des exercices qui sont assez éloignés des pratiques féminines traditionnelles et qui demandent beaucoup d'effort à de nombreuses adhérentes. Les pratiques féminines couramment observées, sont plutôt la consultation permanente pour rechercher l'assentiment de chacun·e, prendre sur soi, se mettre à la place des autres, rechercher le consensus à tout prix (au prix d'un grand nombre de compromis), fuir les conflits¹⁴⁷.

très peu abordé, y compris au niveau du réseau national l'Heureux Cyclage.

147. Cf. Corinne Monnet, *La répartition des tâches dans le travail de la conversation entre homme et femme* (téléchargeable sur infokiosques.net). Dans cette brochure, la sociologue analyse qui dans les conversations interrompt, s'excuse, relance, choisit le sujet de conversation, veut avoir le dernier mot. Elle dit aussi que le préjugé des femmes bavardes vient du fait que la norme de référence pour elles est le silence, à la différence des hommes.

L'ATELIER DES MIRACLES

On remarque aussi que les femmes qui ont, au choix : un emploi, un couple, des enfants, ont davantage de difficultés pour s'impliquer dans l'association, d'une part à cause du manque de temps, d'autre part à cause de la division traditionnelle des tâches hommes/femmes, enfin parce que l'association a prévu assez peu d'outils pour y remédier. Certaines associations prévoient des endroits aménagés dédiés aux enfants pour certains événements importants, à cette occasion les pères sont également mis à contribution pour préparer les repas et trouver des solutions. Parfois certaines activités sont proposées pour les mères à des heures où elles ont la possibilité de confier leurs enfants à des proches.

Pour finir, j'insiste sur le fait que les normes « *féminines* » ne me semblent pas meilleures, comme certains courants essentialistes le proclament. Au contraire, il me semble qu'elles ne sont bien souvent que l'envers des normes masculines. Pour cette raison je considère indispensable de questionner toutes ces normes : quand est-ce qu'elles oppriment ? Quand est-ce qu'elles émancipent ? Qui dit qu'elles sont « *naturelles* » ? A qui elles profitent ? D'où elles viennent ?

Je m'interrogeais un peu plus haut : est-ce que le faible nombre d'hommes parmi les bénévoles actifs de Récup'R ne s'expliquerait pas par le tournant solidaire que l'association a opéré à partir de 2013 ? Les femmes étant structurellement plus nombreuses à s'investir dans le secteur du care, cela semblerait logique qu'elles soient plus nombreuses à s'activer dans les activités « solidaires » que propose l'association. Mais pourquoi les hommes et les femmes ont-ils déserté l'aspect politique de l'association ? Ma première suggestion était que leur militantisme avait pu trouver des endroits plus propices et plus valorisants pour s'exprimer. En effet, depuis 2010, d'autres associa-

GENRES, RACES, CLASSES ET PRODUCTIVITÉ

tions de vélo et d'écologie se sont créées partout en centre-ville. Mais est-ce l'unique raison de cette désertion ?

Gérard, bénévole :

« C'est comme ce que je disais à propos du travail. Dehors, on te demande ce que tu fais dans la vie. Si tu ne travailles pas tu passes pour un moins que rien et on te met de côté. C'est grave ! Mais, avec la crise qui vient de passer, même les gens qui sont aisés passent par Emmaüs. »¹⁴⁸

Bruno, co-président :

« C'est pas gagné d'avance, mais ici on y voit plus clair. C'est comme une bulle. On n'est pas en dehors du monde, mais on est protégé·es des normes socialement contraignantes, on voit et on regarde dehors tout en se protégeant les uns les autres. »¹⁴⁹

L'ethnologue Guillaume Sabin propose une autre piste. Dans son livre *L'archipel des égaux*¹⁵⁰ il raconte brièvement un moment de l'histoire du mouvement agraire de Misiones (MAM). Il s'agit d'une organisation rurale de petits paysans très marquée à gauche qui a participé à des mouvements sociaux de masses avant et après la

148. Entretien réalisé par Margaux.

149. Ibid.

150. Édité au Presses Universitaires de Rennes en 2014.

L'ATELIER DES MIRACLES

dictature argentine. Toute leur stratégie et leur projet politique étaient basés sur le partage de la richesse produite par la culture de l'herbe à maté et du tabac. Or les valeurs de ces deux cultures se sont effondrées. L'Union Soviétique qui les soutenait, aussi. Puis eux aussi. Pour survivre les petits producteurs ont du se remettre aux cultures vivrières et revoir leurs rêves à la baisse. Ces hommes qui pensaient changer le monde, dans la douleur moral et les difficultés économiques, ont du se réadapter et s'orienter vers des initiatives plus modestes. Dans la province de Misiones, la MAM a créé des marchés pour vendre les produits fermiers. Mais *« certains maris refusent d'accompagner leur femme – honte de devoir en passer par là, après avoir connu la fierté de se considérer producteur d'herbe à maté ou de tabac et de n'avoir à vendre que cette production pour subvenir aux nécessités familiales. [...] Projets modestes, certes mais portés par des femmes qui y trouvent une source de revenus, une indépendance vis-à-vis de leur mari; et surtout un moyen de quitter le foyer où leurs activités les assignaient »*¹⁵¹.

Je m'interroge : n'y a-t-il pas des similitudes entre cet exemple et quelques mécanismes opérant à Récup'R ? Pour certaines personnes, fréquenter une association est dégradant. Elles croient probablement qu'elles sont des organismes de charité. Pour elles, s'y rendre est un aveu d'échec : combien de personnes modestes déclarent avec fierté : *« Je préfère m'acheter du neuf ! »*. Pourquoi si peu d'hommes dans les ateliers de couture, alors qu'ils portent autant de vêtements que les femmes (et qu'à l'inverse certaines femmes n'hésitent pas à apprendre la mécanique pour réparer leur vélo et celui de leurs enfants) ?¹⁵²

151. Sabin Guillaume, *L'archipel des égaux, luttes en terre argentine*, PUR, 2014. P. 271-273

152. Les travaux manuels rappellent à certain-es la menace de l'échec scolaire. En effet, les élèves en difficulté scolaire, surtout ceux des classes populaires et particulièrement ceux qui sont allophones, sont souvent

GENRES, RACES, CLASSES ET PRODUCTIVITÉ

La honte, la distinction, le courage, le qu'en-dira-t-on, la valorisation sociale, l'honneur, la fierté, sont des éléments à prendre en compte pour comprendre les freins, les leviers et les ressorts de l'engagement à l'œuvre dans les ateliers d'auto-réparation. Un autre exemple : souvent des collègues d'autres ateliers me rapportent que ce sont très majoritairement des femmes qui bénéficient des « vélos-école » pour adultes. Les femmes peuvent apprendre adulte sans problèmes, on admet facilement qu'elles n'ont pas eu la chance d'apprendre à pédaler enfant. Tandis que rares sont les hommes à fréquenter la vélo-école, ils ont honte d'avouer qu'ils ne savent pas monter à bicyclette. Souvent ils prétextent : « *Je préfère marcher* », « *Ce n'est pas à mon âge que je vais apprendre* » ou encore « *Peut-être une autre fois!* ». On retrouve cette difficulté des hommes à dire qu'ils ne savent pas à différents niveaux de l'association (à l'atelier, en réunion, en cuisine...). Cette peur du déclassement économique, social et symbolique semble être un facteur supplémentaire pour expliquer la faiblesse de l'investissement des hommes dans les tâches domestiques de l'association, ainsi que le faible intérêt porté aux formations proposées.

orienté-es très tôt vers les filières professionnelles : agriculture, coiffure, esthétique, mécanique, maçonnerie, etc. Cf. Doria Zenine, Decque Vincent, *Des lycéens au boulot*, La série documentaire, France Culture, 2021. Extrait de la présentation : « *La plupart des lycéens le disent, ils n'ont pas totalement choisi leur orientation et la filière pro est plus souvent subie que choisie. Ange Nicolas se souvient :* " Au collège, c'est un peu la punition d'aller au bac professionnel, vulgairement on dit que c'est pour les cassos ". *Elisa le regrette :* " Les gens pensent qu'il faut être en filière générale pour bien réussir sa vie. " »

Un atelier entre tradition et émancipation

Jacinte, bénévole :

« Je pense que de temps en temps, on devrait faire un petit repas pour tout le monde. Pour les personnes qui viennent et qui travaillent ici. Pour se connaître davantage. Et mettre une habitude en place. Par exemple une fois tous les deux mois. Pour s'accrocher davantage les uns aux autres. »

Delphine O., bénévole :

« Et puis le fait que ce soit littéralement une maison, ça nous fait nous sentir comme à la maison. On s'organise, on participe tous, et on se partage les tâches. Tout le monde cuisine, tout le monde range à la fin de la journée, et on n'hésite pas à se rappeler à l'ordre. Même si ça ne se fait pas automatiquement, il n'y a pas de rôle attribué. Simplement, tu aimes que ce soit propre chez toi, ici c'est pareil. C'est naturel. Il n'y a pas de hiérarchie. »¹⁵³

Bien des sujets sont encore à approfondir, comme la question du travail, les rapports hommes/femmes, la reconnaissance par les collectivités... Ces questionnements semblent indispensables pour toutes les personnes soucieuses de rejoindre, de rafistoler et de

153. Entretien réalisé par Margaux.

GENRES, RACES, CLASSES ET PRODUCTIVITÉ

renforcer les ateliers qui, bien souvent, à force de travail et de surchauffe risquent d'exploser comme des vieilles cocotte-minute !¹⁵⁴ Heureusement, consciemment ou inconsciemment, certains individus, souvent de manière discrète, parfois totalement hors des radars, mettent en place des dispositifs pour atténuer les inégalités. Ils augmentent le pouvoir d'agir de certain-es, limitent le pouvoir d'autres, créent des espaces d'écoute et d'entraide, limitent la pression (qui n'est bonne que pour les pneus !) et ajournent la fatale explosion et tout ces débordements.¹⁵⁵

Bien sûr, pour celles et ceux qui considèrent l'association uniquement comme un service, le changement est plus long. Iels voudront toujours en avoir pour leur argent. Certaines personnes parmi elles ne manqueront pas d'arriver juste avant l'heure de l'ouverture au public pour s'assurer de trouver un pied de réparation libre, d'accaparer les bénévoles, d'aider le moins possible, d'être à l'affût des meilleures pièces détachées, de négocier les prix, puis de repartir juchées sur leurs bécanes sans avoir rien partagé. D'autres, parfois les mêmes, arrivent agressives, alcoolisées, et parfois, font tout pour parvenir plus vite à leurs fins.

L'atelier de couture n'est pas en reste, des cas similaires d'attitudes égoïstes patentées sont signalés. Des comportements ni participatifs,

154. Le problème n'est pas à prendre à la légère. Le *turn over* chez les salarié-es et les bénévoles dans le secteur associatif est très important. Souvent de l'ordre de 50% par an à Récup'R.

155. Au sein de l'Heureux Cyclage, des listes mails spécifiques existent pour que des personnes discutent, échangent et se conseillent entre personnes concerné-es (une pour les femmes et les personnes transgenre et une autre pour les salarié-es et les volontaires en service civique). Ces listes permettent ensuite d'organiser des réunions, des événements et de rédiger des articles pour le *Wiklou*.

L'ATELIER DES MIRACLES

ni solidaires qui indignent et font gronder la rumeur : s'installer à l'écart pour ne pas répondre aux personnes demandeuses de conseil ; accaparer une machine à coudre plus qu'il ne faut ; occuper plus d'espace que nécessaire ; ne pas remettre en ordre une pile de tissus renversée ; décamper 10 minutes avant la fin pour ne pas participer au nettoyage de l'atelier, sur-solliciter la personne référente, pour ne pas avoir à faire appel à un-e bénévole moins expérimentée.

Mais, petit à petit, certaines choses changent, des personnes s'improvisent bénévoles, se mettent à ranger, apportent des gâteaux, s'autorisent à dénoncer des injustices. Des femmes viennent bousculer les habitudes des hommes de l'atelier vélo en demandant de l'aide pour compter la caisse, pour préparer le café. Quelques hommes vont d'eux-mêmes coudre, passer l'aspirateur, aider à découper des tissus. Pendant les heures creuses, l'atelier devient centre social, les adhérent-es s'entraident pour remplir des papiers d'impôts, des lettres à des administrations. On y apprend le français, on y parle de l'actualité, d'Histoire, de sciences, de livres, de films, de sorties culturelles, de recettes de cuisine, de santé, de sport, etc. Quelques infirmier-es et éducateur-ices fréquentant l'association, offrent des conseils, des adresses et des coups de pouce.

Les ateliers sont ouverts aux problèmes du monde et cela ne va pas sans quelques débats et quelques dérapages. L'onde des polémiques agitant la société vibre et résonne à l'association comme partout ailleurs. L'atelier Biclouves ne fait presque plus polémique, alors que certain-es avaient craint à son commencement qu'il devienne le premier pas vers une dérive islamo-gauchiste. Argument : si un atelier s'organise spécialement pour les femmes, qu'est-ce qui empêcherait que des femmes voilées organisent à leur tour un atelier spécifique de mécanique vélo ? D'autres, mais peut-être les mêmes, s'effrayaient,

GENRES, RACES, CLASSES ET PRODUCTIVITÉ

que ce soit un complot du lobby LGBTQI+, celui-ci ne désirant qu'abolir le genre dans les ateliers !

Des débats il y en eut ! D'abord, sur l'écologie : « *faut-il gérer les nuisances ou bien les supprimer ?* », « *faut-il utiliser les réseaux sociaux Facebook et Instagram ?* »¹⁵⁶, « *faut-il réparer les vélos électriques ?* » Un adhérent avait écrit qu'il n'aimait pas du tout le terme de « vélorution » car il possédait une voiture et ne se sentait pas du tout coupable. Nous avons eu des débats sur la fabrication des armes (spécialité Bordelaise !) suite au mail controversé *L'écologie ne doit pas s'arrêter à faire son compost* !¹⁵⁷. Il y a eu des débats nombreux sur le rôle des salarié-es, certain-es affirmant que c'était à elleux de faire tourner l'association, car iels connaissent son fonctionnement mieux que les autres puisqu'ils sont là tous les jours, puisqu'ils sont payé-es pour, tandis que d'autres considéraient au contraire que les salarié-es devaient être neutres (trait-d'union), ne pas s'engager, se montrer plus discret-es, rester à leurs places. Il y eut quelques propos racistes et islamophobes à la suite des attentats de *Charlie Hebdo*. Mais sans doute beaucoup moins qu'ailleurs, probablement parce que l'importante implication de bénévoles volontaires et populaires originaires du Maghreb a désamorcé les propos racistes à ce moment-là. Il y eut aussi des propos anti-pauvres qui profitent, ne sentent pas bon, boivent, perdent la tête, etc. En réponse, on a essayé d'encourager l'empathie, la solidarité et de faciliter le vivre ensemble. Enfin, les femmes qui viennent à l'atelier de mécanique ne sont pas à l'abri de remarques sexistes, évidentes ou sous entendues, de propositions

156. Les débuts de l'association était sous le signe de la lutte contre les GA-FAM, de la récup' d'ordis et de la promotion des logiciels libres. Mais cette aspect n'avait pas été préparé et budgété, donc il a été constamment remis en question au fil du temps.

157. Le journal d'expérimentations sociales *CQFD* titrait son numéro de janvier 2022 « Pour en finir avec une écologie sans ennemis ».

L'ATELIER DES MIRACLES

d'aide insistantes, de drague lourde, de blagues relayant des clichés éculés. Comme partout ailleurs ! Sauf que là, les adhérentes se sentent peut-être plus autorisées à riposter et certains hommes à ne pas laisser dire et faire ?

Bref, il existe bien de l'oppression dans les associations et dans les ateliers d'auto-réparation comme dans toute la société. Et, j'ai toujours été surpris par les personnes qui s'en étonnent : n'est-ce pas logique que dans un atelier où se côtoient des catégories sociales très différentes se retrouvent tous les problèmes de la société à plus petite échelle ? La grande différence est que l'atelier est aussi un espace de luttes, de transformation sociale et de vigilance permanente où l'on essaye de dénoncer et de remédier à des propos et des pratiques problématiques. La peur doit changer de camp, la solidarité est une arme !

Cette attention au vivre ensemble n'est pas que dans les mots, elle est aussi sur les murs où sont affichés des posters pour la défense de Notre Dame des Landes. Au-dessus du lavabo, une frise chronologique raconte les dates importantes de l'association, au dessus des établis on trouve des pancartes appelant à l'auto-défense contre le sexisme, puis de nombreuses informations sur les discriminations et les comportements problématiques. Le porte-manteau qui se situe au milieu de l'atelier est couvert d'auto-collants invitant à la solidarité avec les migrant-es, contre le capitalisme et contre les grands projets inutiles.

À l'atelier de couture, chacun-e passera un moment à admirer « l'iceberg de Récup'R »¹⁵⁸. Sur une feuille de papier j'avais grossièrement dessiné un iceberg pour montrer que les personnes peuvent parfois résumer l'association à : « *Récup'R c'est du vélo et de la couture*

158. Cf. figure Chapitre 5.

GENRES, RACES, CLASSES ET PRODUCTIVITÉ

et c'est pas cher!». Puis que petit à petit, au fur et à mesure qu'on découvre l'association, on découvre la partie immergée, c'est-à-dire le reste, ce qui est le plus important : la solidarité, la pédagogie, les repas, la convivialité, les fêtes, une vision critique et alternative de la société. Margarita, notre coprésidente chilienne, s'est emparée de l'idée et se l'est appropriée. Elle a proposée à chacun·es des adhérent·es motivé·es de créer un élément représentatif de l'association pour ensuite le coudre sur un tissu de 2 mètres sur 2, représentant l'iceberg, le ciel et la mer. Chacun·e a réalisé un personnage ou un objet représentant une activité : la couture, la collecte, l'administration, la cuisine, la mécanique, la fête, etc. Puis Margarita les a disposés sur le grand tissu, puis elle a ajouté, des slogans, des poissons, des nuages et des oiseaux. Ces tableaux très colorés sont populaires en Amérique du Sud, ils permettent de sensibiliser, de synthétiser, de discuter et de réaliser collectivement de beaux souvenirs et d'efficaces supports pédagogiques.

Le·a visiteur·se qui entre pour la première fois dans les ateliers observe beaucoup de couleurs. Un nouvel univers qui a la particularité d'être aussi surprenant que familier, car les choses sont simples, faites main, accrochées sans manière : des cartes postales, des affiches d'événements, des images de femmes fières en train de réparer des vélos, des slogans vélorutionnaires, des petits objets insolites et des inventions, par-ci par-là, pour échafauder des passerelles entre l'artisanat et l'art, montrer que d'autres choses sont possibles. Ici, la personne ne se trouve pas dans un espace de consommation, comme un magasin, l'ambiance est plus familière et l'attitude appropriée ne peut donc pas être celle d'un·e client·e.

À l'atelier de vélo et de couture on remarque aussi beaucoup de choses se répondant l'une à l'autre. Les tabliers des mécanicien·nes sont cousus sur place, des créations de couture sont exposées à

L'ATELIER DES MIRACLES

l'entrée de l'atelier-vélo. Des visuels de vélos sérigraphiés sur des tissus sont assemblés en banderoles pour proclamer l'union de ces deux ateliers (c'est le thème du logo de l'asso !). À l'inverse, à l'atelier de couture, l'attention est retenue par les créations en chambre à air, les portes boucles d'oreilles en moyeux de roues, les ceintures en pneus, les sacoches de vélo en bâche publicitaire. Et, dans la cuisine et les toilettes, on observe encore du vélo, de la couture et des visuels pour inciter à la solidarité.

Personne n'est étranger·e à l'atelier

Améli·e, ancien·ne co-président·e :

*« La définition objective d'un·e migrant·e c'est quel-
qu'un·e qui se déplace. Et la définition de tous les jours, ce
sont les personnes qui viennent de pays plus pauvres
que la France et qui cherchent une vie meilleure, de
meilleures conditions économiques et politiques. »*

**Maryse, la voisine de l'association, passe tous les jours avec son
chien devant le local. C'est l'occasion de se saluer et d'échanger
quelques mots :**

*« Le projet Euratlantique ne va pas améliorer le quartier.
Ça va augmenter les loyers. Ça va déloger des gens qui
ont besoin de petits loyers. Pour moi, ce n'est pas un bon
projet. Pour les parisiens peut-être que c'est un bon
projet. Mais pour nous, je ne le pense pas, honnêtement.
J'aurais aimé que le quartier soit amélioré mais qu'on*

GENRES, RACES, CLASSES ET PRODUCTIVITÉ

reste avec nos gens. Que le projet apporte plus de liens. Que des petits commerces s'ouvrent. Des étrangers il y en a et il y en a toujours eu, y a des gens bien et des gens pas bien, comme chez les parisiens. Le problème, c'est que certains parisiens viennent trouver ici des loyers moins onéreux. Ça indique qu'une certaine population est privée de ce privilège et doit partir. »

Thomas, le militant à la CNT :

« Sur le terme "migrant·e", là aussi, il y a une évolution sémantique, quand j'ai commencé à militer il y a 15 ans on parlait de sans-papiers. Ce terme était contesté lui aussi. Tout les termes utilisés à un moment ou à un autre ont été contestés : étranger·e, réfugié·e, sans papier. Le terme "réfugié·e" n'allait pas, toustes n'étaient pas réfugié·es ! Le terme sans papier remet au centre la question des papiers, faut-il avoir ou non des papiers ? Maintenant, on a nous aussi tendance à parler de migrant·es, on a suivi cette dérive sémantique sans trop la questionner...

Bien sûr on ne dira jamais d'un allemand qu'il est un migrant, lui c'est un expat ! Après "migrant·e" c'est un mot flottant comme si les personnes n'étaient pas destinées à rester, comme si elles étaient toujours en mouvement. D'ailleurs, c'est le cas d'une partie d'entre elles, elles n'ont pas pour projet de vivre en France mais s'y trouvent bloquées par la force des choses, sans possibilité de passer en Angleterre. Mais "migrant·e" c'est aussi un terme qui est très exploité par l'extrême droite. Ils parlent d'invasion migratoire. J'ignore si c'est une dérive sémantique. Il faudrait peut être requestionner le terme. Les termes sont toujours réducteurs ! On a tendance à

L'ATELIER DES MIRACLES

dire que c'est aux principaux concernés de se définir mais dans les faits, chez les principaux concernés, il existe aussi plusieurs définitions. Le terme " racisé " est extrêmement contesté, certain·es ne s'y retrouvent pas du tout. C'est quand même une question qu'on se pose, en tant que français sédentaires blancs avec papiers... C'est assez casse-gueule. »

Zineb, psychologue et psychomotricienne, travaille dans une association de soin aux migrant·es et aide à la cuisine lors des événements de Récup'R :

« Ça me semble important, parce que je pense que vous faites un peu ce travail-là, de rencontres transculturelles, c'est à dire que quand vous proposez un atelier couture où vous essayez de vous intéresser aux différents points de broderie qui viennent de différents pays. Vous y êtes. C'est le partage dans les deux sens ! Vous autorisez les personnes à être elles-mêmes.

Parce que ce qui est important, c'est la confiance en soi. Tu disais : " Les personnes ne viennent pas aux réunions " mais pour se retrouver dans un lieu de décision, il faut avoir une énorme confiance en soi.

Et, il y a quelque chose de très simple, qui prend beaucoup de place, c'est que ces personnes migrant·es ne se sentent jamais à leur place ici, c'est à dire qu'elles sont rejetées de partout, elles sont dans la précarité la plus totale, elles n'ont pas de papiers, bref, elles sont un peu indésirables. Venir donner son avis, alors que symboli-

GENRES, RACES, CLASSES ET PRODUCTIVITÉ

quement on est dans cette situation-là, ce n'est pas évident. Ça ressemble à la problématique des enfants qui sont issus de la deuxième génération de la migration à l'école, si on ne laisse pas de place pour ce qu'ils sont, c'est difficile pour eux d'investir ce lieu-là.

Pareil pour une association, si on les autorise à pouvoir s'exprimer, à travers leur savoir-faire, ça leur montre qu'elles ont une place à prendre, et ça leur permet de reprendre confiance en leurs ressources. Car elles possèdent des ressources, celles qu'elles avaient lorsqu'elles étaient dans leurs pays, quand elles avaient une place dans une société, mais qu'elles ont oublié à force d'être niées dans ce qu'elles sont. Ces ressources se sont effacées, l'idée c'est juste de les réactualiser, de dire : " En fait, ce que tu sais, ce que tu fais, ça nous intéresse, peut-être que tu peux nous apprendre quelque chose ? " C'est une manière d'arriver à l'autonomie : faire que l'échange soit dans les deux sens... »

Le partenariat avec l'école des femmes de Mana (association de soin trans-culturels¹⁵⁹) a sans doute permis à notre premier atelier solidaire avec les migrant-es de voir le jour. Il s'agissait de réparer des bicyclettes pour une vélo-école de femmes. Cette expérience nous a amené-es à réfléchir à la mobilité des femmes migrantes. Les partenariats avec les CADA (Centres de demandeurs d'Asile) ont bouleversé l'association et le rôle des salarié-es et des bénévoles. Si auparavant, les tâches des bénévoles et des salarié-es consistaient en l'organisation du lieu, en dispenser des conseils techniques et discuter d'écologie, de faire soi-même et de mobilité, avec la venue de migrant-es à l'association, de nouvelles problématiques ont émergé : grande précarité,

159. Association tristement filialisée et détruite lors de sa reprise par le groupe SOS. Cf. Cosnard Denis, Rey-Lefèbvre Isabelle, *Économie solidaire : Jean-Marc Borrel, L'homme qui a fait du social un business*, Le Monde, 6/12/2018.

L'ATELIER DES MIRACLES

difficulté de langue, illettrisme, faim, problème de logement, tracasseries administratives...¹⁶⁰

Il a fallu passer davantage de temps à expliquer, à répondre à des besoins spécifiques. Par exemple, mettre à disposition des prises électriques pour les téléphones, écrire des conventions de bénévolat, aider pour des papiers administratifs, encourager/accompagner l'apprentissage du français, mettre parfois à disposition la machine à laver, organiser quelques collectes d'affaires... Il a aussi fallu comprendre quelle était la vie des personnes qui arrivaient en France, les différences de statuts, de conditions d'existence et d'accueil, certaines caractéristiques culturelles, certains traumatismes liés au parcours migratoire et à la précarité en France.¹⁶¹

Ce changement dans la vie de l'association a fait qu'il est maintenant plus compliqué de parler d'écologie, du charme des vélos anciens, d'organiser certains événements où l'on cultivait un peu l'entre-nous, ces derniers nécessitant un préalable de connaissances communes (références culturelles sur la ville et culture underground, par exemple). En même temps, ce changement a permis d'élargir notre

160. Les démarches administratives pour les étranger·es sont kafkaïennes et souvent arbitraires. L'émission *Les pied sur Terre* titrait un de ses podcasts : « Lydia, Laye et Séverin : essentiels mais expulsables », France Culture, 04/02/2021 et « OQTF (Obligation de quitter le territoire) » le 06/04/2022. Extrait de la présentation : « *Il y a dix ans, Amira a quitté l'Algérie par amour de la culture française et pour étudier la physique fondamentale à Paris. Elle réussit brillamment, mais après son arrivée, au moment de renouveler son titre de séjour, elle reçoit une lettre qui va changer sa vie.* »

161. Trois ouvrages sur le sujet : Enaiatollah Akbari, Fabio Geda *Dans la mer il y a des crocodiles*, Liana Levi, 2012 et Lisa Mandel, Yasmine Bouagga, *Les nouvelles de la Jungle (de Calais)*, Casterman, 2017. Puis, Emanuel Mbolela, *Réfugié, une odyssée africaine*, Libertalia, 2017.

GENRES, RACES, CLASSES ET PRODUCTIVITÉ

champ d'intervention, de sortir d'une zone de confort, de réfléchir à nos pratiques (par exemple à penser l'écologie au-delà des écogestes en la connectant avec des problématiques socio-économiques plus larges) et à tisser des liens avec d'autres organisations de soutien : ligue des droits de l'homme, Asti, Cimade, Athénée Libertaire, Confédération Nationale du Travail, Droit Au Logement, certains squats, etc. Il n'y a rien à regretter, cela donne davantage de sens à nos ateliers solidaires et participatifs, davantage de personnes en ayant vraiment besoin en bénéficient. Certain·es migrant·es deviennent bénévoles et ensuite se débrouillent, ce qui est gratifiant pour chacun·e. Quelques-un·es ont même trouvé un emploi et obtenu des papiers, suite à leur passage à l'association¹⁶².

Néanmoins, quelques défis restent à relever : ménager de la place pour que les personnes migrantes se considèrent entièrement sujettes au sein des ateliers, reconnaître leurs contributions, faciliter leur participation au fonctionnement, définir un propos politique sur ces ateliers solidaires, insister sur le fait que les ateliers ne pratiquent pas la charité ou l'humanitaire mais œuvrent à un renversement du rapport de force. Est-ce que les migrant·es ne sont pas pour partie d'entre-elleux des réfugié·es climatiques ? Est-ce que certain·es ne sont pas des victimes des politiques extractivistes des multinationales, des coupes budgétaires du FMI, des conflits armés dus aux politiques impérialistes ? Ou, est-ce que ce ne sont pas juste des personnes ayant tout simplement le droit de voyager et de tenter l'aventure, comme nous, lorsque nous pédalons autour du monde à bicyclette ?

162. Saman Musacchio, *De l'effet bénéfique des migrations sur l'économie*, entretien avec l'économiste Hyppolite Albis, Journal du CNRS en ligne, 20-06-2018 (<https://lejournal.cnrs.fr/articles/de-leffet-benefique-desmigrations-sur-leconomie>).

L'ATELIER DES MIRACLES

Les conditions de vie de ces nouveaux·elles adhérent·es conduisent aussi à réfléchir à la spéculation immobilière sur Bordeaux, au rôle du tourisme dans la ville, aux méfaits de Airbnb qui rend beaucoup de logements indisponibles, à la métropolisation, à la politique de non-ac-cueil¹⁶³, aux conditions de travail dans le bâtiment et dans la livraison à vélo¹⁶⁴, aux inégalités grandissantes, à Frontex, au racisme systémique et à nos privilèges : combien de papiers et de justifications nécessaires pour séjourner en France ? Combien d'obstacles dressés devant les personnes ? Alors que les Français-es peuvent circuler presque partout librement sur la planète !

La présence d'adhérent·es migrant·es permet aussi de questionner nos pratiques et nos croyances, de défaire un certain nombre de préjugés. Non, toutes les Africain·es ne sont pas supers manuel·les ! Certain·es aiment la mécanique, certain·es la couture, d'autres aucun des deux ! À ce sujet, le livre d'Isabelle Coutant *Les migrants en bas de*

163. Lors des États Généraux de la Migration à Cenon, la région Aquitaine était pointée du doigt : logements d'urgence insuffisants, enfants déscolarisés pour être envoyés dans un pays qu'ils ne connaissent pas, squats insalubres, exploitation de la main d'œuvre immigrée dans le bâtiment, dans l'agriculture, dans le nettoyage...

164. Braud Claire, Jounin Nicolas, *Chantier interdit au public, Enquête parmi les travailleurs du bâtiment*, Casterman, 2016. Ce livre montre les coulisses de la sous-traitance dans le secteur du bâtiment. Saltel Delphine, *Vivons Heu-reux en attendant la mort n°13*, « Paresse business : petits livreur·euses et gros profits », Arte Radio, 28/04/2022. L'autrice montre que derrière le clic d'une commande en ligne, des livreur·euses à vélo, souvent migrant·es, pé-dalent sang et eau, se mettent en concurrence, prennent des risques, pour aucune reconnaissance et un salaire de misère. Pour elle, l'augmentation de la sédentarité, du télétravail, de l'individualisation des pratiques salariales et des loisirs ont pour contrepartie l'exploitation de livreur·euses précaires, le confort des un·es est l'enfer des autres.

GENRES, RACES, CLASSES ET PRODUCTIVITÉ

*chez soi*¹⁶⁵ est très éclairant. La sociologue analyse les comportements contradictoires de riverain·es, entre solidarité et colère, dans un quartier populaire de Paris où vient de s'installer un squat de 1500 personnes. Elle se demande pourquoi les autorités ont laissé la charge de l'accueil aux associations les plus pauvres, aux voisin·es et aux militant·es démun·es ? N'est-ce pas encore un travail invisible que les collectivités laissent à la charge des habitant·es les plus modestes ? En effet, Eric Fassin, dans *Roms & Riverains, Une politique municipale de la race*¹⁶⁶ montre comment l'État français et les municipalités ne respectent pas leurs propres règles d'accueil en n'effectuant pas leurs missions de ramassage des ordures, de scolarisation, de protection de l'enfance, de soin, d'information sur les droits et, ainsi contribuent aux problèmes qu'ensuite, ils viennent régler en réprimant au nom d'un réel ou supposé ras-le-bol des riverains, notamment sur « *le bruit et l'odeur* »¹⁶⁷. les auteurs racontent, que certaines mairies ont même

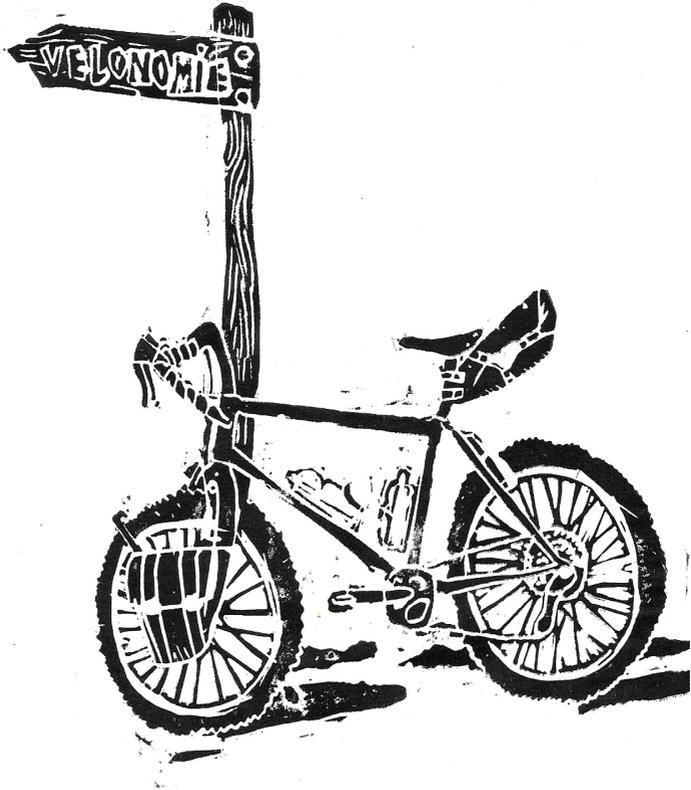
165. Coutant Isabelle, *Les migrants en bas de chez soi*, Seuil, 2018

166. Fassin Eric, Fouteau Carine, Guichard Serge, Windels Aurélie, *Roms & Riverains, une politique municipale de la race*, La Fabrique, 2014

167. Référence à un discours de Jacques Chirac, alors représentant du RPR, datant de 1991. « *Notre problème, ce n'est pas les étrangers, c'est qu'il y a overdose. C'est peut-être vrai qu'il n'y a pas plus d'étrangers qu'avant la guerre, mais ce n'est pas les mêmes et ça fait une différence. Il est certain que d'avoir des Espagnols, des Polonais et des Portugais travaillant chez nous, ça pose moins de problèmes que d'avoir des musulmans et des Noirs [...] Comment voulez-vous que le travailleur français qui habite à la Goutte-d'or où je me promenais avec Alain Juppé il y a trois ou quatre jours, qui travaille avec sa femme et qui, ensemble, gagnent environ 15 000 francs, et qui voit sur le palier à côté de son HLM, entassée, une famille avec un père de famille, trois ou quatre épouses, et une vingtaine de gosses, et qui gagne 50 000 francs de prestations sociales, sans naturellement travailler ! [applaudissements nourris] Si vous ajoutez à cela le bruit et l'odeur [rires nourris], eh bien le travailleur français sur le palier, il devient fou. Il devient fou ».*

L'ATELIER DES MIRACLES

créé de toutes pièces des collectifs de voisin-es mécontents pour
pouvoir justifier des demandes d'expulsion!



Chapitre 8 : Créer la rencontre, propagande et convivialité

Isa, bénévole au commencement des permanences en mixité choisie pour les femmes et personnes trans :

« Dans mon militantisme, je n'ai pas lu beaucoup de bouquins, ni Proudhon, ni trop de trucs comme ça. Mon militantisme vient davantage du vécu, de faire les choses. En allant à droite et à gauche, j'ai vu pas mal d'infokiosques, dans les villes et les festivals... A Bordeaux il n'y en avait pas beaucoup, à part à l'Athénée Libertaire et dans les squats. Pourtant c'est un super support, avec de la théorie, du vécu, de la pratique et ce n'est pas aussi gros qu'un livre. Ça peut être des condensés ou des extraits de livres sur à peu près tous les sujets. Il suffit que quelqu'un ait envie de le faire, et alors, il le fait ! C'est bien pour nourrir les discussions et aborder les choses différemment. J'ai voulu participer à ça et diffuser à mon tour les brochures qui m'ont nourrie. Sur plein de sujets, je ne voulais pas qu'il n'y ait que des trucs sur le féminisme, l'anarchisme ou les squats, je voulais qu'il y ait tout. Quand j'ai trouvé une brochure qui s'adressait aux enfants, je trouvais ça trop cool. Bon, j'en ai trouvé qu'une ! J'essayais de toutes les lire et de promouvoir celles qui me plaisaient. Il y en avait qui m'avaient peu apporté mais que je trouvais intéressantes car elles pouvaient parler à des personnes qui n'étaient pas dans le milieu militant, et je ne voulais pas m'adresser qu'à des militants qui étaient dans le milieu depuis 10-20 ans. Bon, j'ai fait ça parce que je trouvais ça cool ! Et voilà, ça a duré quelques années, puis j'ai tout donné à Récup'R ! »

Zineb, bénévole :

« J'ai découvert un lieu où il se passait plein de choses, et étant donné mon appétence pour la culture, l'associatif, la récup¹ et l'écologie, j'ai commencé à participer petit à petit à ce qui se passait dans l'asso.

J'ai participé à des ciné-débats. J'étais venue d'abord au Samovar voir Wadjda¹⁶⁸, un film saoudien sur une fille qui veut à tout prix un vélo, puis ensuite à plusieurs soirées de court métrages sur le vélo. Les gens étaient de tous âges, des filles, des garçons. C'est sympa parce que ça permet de rencontrer des gens qu'on ne rencontre pas forcément dans notre vie quotidienne. Puis, ça finit souvent par un repas convivial ou un apéro. »

Maryse, la voisine :

« Il y a aussi les activités que propose l'association, les fêtes qui sont organisées, ça permet aux gens de se rencontrer, de prendre du temps avec d'autres personnes, de créer des liens, parce qu'ils ne se parlent pas forcément dans le quartier. L'association aide les gens à se rapprocher, c'est bien pour les familles aussi, pour les personnes seules et les personnes âgées. Il y a une mixité qui se crée. »

Généralement, les gens n'aiment pas trop le mot « *propagande* ». Moi, j'affectionne ce terme un peu désuet ! Il s'en dégage l'idée d'engagement, un zeste de provocation et une référence à un passé de luttes. En effet, le mot indique un parti pris qui n'est pas neutre. Il invite l'autre

168. Al-Mansour Haifa, *Wadjda*, Razor Film, 2012.

CRÉER LA RENCONTRE, PROPAGANDE ET CONVIVIALITÉ

à mettre son cerveau en alerte et à juger par lui-même. Lors d'un entretien réalisé par Gilles Perret¹⁶⁹ l'écrivain Gérard Mordillat se dit agacé par l'étiquette militante ou engagée que les médias collent à chacun de ses films. Il affirme : « *Tous les films sont engagés ! Engagés pour la société de consommation, engagés pour le statu quo, bref toujours engagés pour une certaine vision du monde. Tout le monde est engagé, même malgré soi !* » Pourquoi rejeter ce mot de propagande si chacun-e d'entre nous véhicule des idées consciemment ou inconsciemment ? Annoncer d'emblée un parti pris semble plus honnête, non ? Ensuite, chaque personne est libre de poursuivre la réflexion par elle-même !

Voyons comment les ateliers d'auto-réparation s'organisent pour créer et partager des idées qui peuvent nourrir leurs propres projets (et même au-delà !). Une des spécificités est que toute cette production culturelle –et c'est peut-être une force et une faiblesse– n'est pas organisée, pensée, calculée. Il s'agit d'une production marginale puisqu'elle n'est pas mise en avant sur nos documents (charte, plaquettes, flyers, fiches de poste, dossiers de subventions...) mais également essentielle puisque cette production est souvent sous nos yeux (posters, machines, décors, fanzines, newsletters) et habite une bonne partie de nos conversations¹⁷⁰.

169. Réalisateur du documentaire *La sociale* (2016), sur la création de la Sécurité Sociale, et de *De mémoire d'ouvrier-es* (2012), sur la classe ouvrière pendant les 30 Glorieuses. Plus récemment, il a réalisé *Debout les femmes* (2021) avec François Ruffin sur les femmes travaillant dans les métiers du lien (auxiliaires de vie sociale, infirmières, aide soignante, de femmes de ménage, d'accompagnatrice d'élèves en situation de handicap, etc.).

170. Par exemple ce livre n'a pas été écrit sur du temps de travail (il n'a pas été une commande de l'association non plus) mais il a cependant été l'objet d'entretiens et de discussions avec les personnes actives de l'association. Certaines réflexions ont nourri des travaux d'éducation populaire réalisés par

L'ATELIER DES MIRACLES

Elle reproduit toujours une certaine manière de faire/d'être, une recherche de cohérence entre le fond et la forme où coexiste, encore ici, liberté et contrainte ! On cherche à faire à la main, ensemble, en comptant sur nos propres ressources, avec nos idées, nos expériences et les matières dont on dispose. Peut-être s'agit-il d'une façon d'envisager le monde et de le transformer depuis l'endroit où l'on se situe ?

Cette manière de faire n'est pas sans défauts mais il me semble qu'elle ne creuse pas d'écarts entre celles et ceux qui pensent et celles et ceux qui font. Les idées choisies sont descendues de leurs pieds-taux¹⁷¹ et taillées à la mesure pour s'imbriquer dans le projet des ateliers : une partie participera de l'imaginaire, l'autre nourrira une application concrète, le reste repartira dans les airs.

La cuisine ou l'art de faire ressortir le meilleur de chaque ingrédient

Mélody, bénévole :

« Pour ce qui est de la cuisine au quotidien, c'est comme si on avait un bout de notre maison dans l'association. Comme c'est une cuisine, c'est un lieu de vie que tout le monde a chez soi. Donc le fait de l'avoir dans une asso c'est comme si on avait un peu de la maison à l'asso et l'asso à la maison ! La cuisine c'est naturel, c'est facile de

des bénévoles et/ou des stagiaires (par exemple l'iceberg de Margarita et les entretiens de Margaux).

171. Carole dirait plutôt « *déréifiées* », pourquoi pas !

CRÉER LA RENCONTRE, PROPAGANDE ET CONVIVIALITÉ

se l'approprier, tout le monde connaît, on ne peut pas se tromper. En plus il y a des petits mots " chacun-e fait sa vaisselle!". Ça va de soi, c'est du bon sens ! Alors que le bureau, ben tout de suite, enfin pour moi, dans mon imagination, c'est " Houlala les choses sérieuses commencent ! ". Parce qu'il ne faut pas déranger, faire attention de ne pas faire du bruit en entrant, il y a quelque chose d'important à l'intérieur. »

Zineb, bénévole :

« Oui, la cuisine accompagne tout le processus. C'est important ! Il ne faut pas négliger la convivialité ! Parce que là on est vraiment dans le partage. Après moi, je ne suis pas neutre, parce que je viens d'une culture où le partage, manger ensemble, c'est important. Je pense que ça rapproche les gens et que ça donne une bonne image de l'association. Symboliquement, ça fait penser aux repas de famille. Les gens identifient bien ça. Une belle fête avec un mauvais repas, ce n'est pas possible !

Dans plein de cultures collectivistes, la nourriture est un « objet culturel », particulièrement dans la culture musulmane. Dans celle-ci, il y a des règles de société qui sont hyper importantes, comme par exemple, si tu cuisines et que l'odeur passe par la fenêtre et que t'as des voisins, ben tu dois leur en donner. C'est un objet culturel qui accompagne toute la vie. C'est une manière de socialiser, de créer du lien. Culturellement, on ne va pas chez quelqu'un les mains vides, on apporte des gâteaux. Ça peut être mal vu, de venir sans rien. C'est une manière de créer des liens, de partager, c'est comme ça qu'on devient ami-e, qu'on prend soin d'une personne, qu'on se

L'ATELIER DES MIRACLES

préoccupe d'elle, en lui amenant de la nourriture, ça peut être quelque chose de très simple. »

Nina, stagiaire de l'IUT carrières sociales :

« Je dirais qu'ici il y a une espèce de bulle qui est en dehors du système. Je trouve que c'est le vivre ensemble qui est assez valorisé. Ici, on propose du thé, du café, des gâteaux gratuitement. Et les gens ont compris et pour eux c'est une habitude de ramener des choses, des jus de fruits, des gâteaux sans se le dire à l'avance. Il y a du partage qui est en opposition avec le modèle capitaliste. Et, il y a la récupération avant tout. En plus de ça, il y a aussi le fait que les personnes ne consomment pas. Elles font par elles-mêmes, donc ce n'est pas dans une logique de consommer des activités et des produits. »

La cuisine est sans doute l'endroit dont on parle le moins dans nos documents internes et qui est le plus important. C'est l'endroit où se retrouvent avant toutes les soirées les personnes qui amènent des plats cuisinés à la maison. Arriver à l'avance permet de poser tranquillement son plat à côté de celui des autres et de s'enquérir des dernières nouvelles de l'association¹⁷². Dans cette pièce minuscule, s'activent les personnes, souvent un gâteau cuit dans le four, quelqu'un·e broie des pois chiches et du tahiné pour préparer du houmous, un·e autre tranche du pain et un·e dernier·e détaille des carottes en bâtonnets. Mélody confie que la cuisine est l'endroit le plus

172. Note d'Améli-e : « Pour la cuisine, j'aurais même commencé au moment des courses ou de la récup : partir à trois avec le vélo-cargo et des remorques, c'est tout une aventure ! Par exemple c'est en faisant une mission récup cargo avec deux remorques pour le Marché Déborde qu'avec Jérémie on a fait connaissance avec Rémi, c'était un super moment ! »

CRÉER LA RENCONTRE, PROPAGANDE ET CONVIVIALITÉ

facilement appropriable et sécurisant de l'association : « *Les longues explications sont inutiles, c'est comme à la maison !* ». Chacun·e peut se rendre utile : nettoyer la vaisselle, couper des légumes, assaisonner les plats, dresser la table, cuisiner ce qu'il veut. Souvent l'association veille à ce qu'au moins un plat végétarien¹⁷³ soit proposé afin que celles et ceux qui ne mangent pas de viande se sentent bien accueilli·es. De la même manière, avec ce même souci de prendre en compte chacun·e, seront toujours proposées des boissons avec et sans alcool.

Cette cuisine n'est pas un espace à part, seulement un espace pratique, elle pourrait légitimement prétendre à rejoindre le projet d'émancipation de l'association. D'une part car elle participe aux tâches préalables au travail, au travail domestique et invisible : en effet c'est bien grâce aux plats cuisinés et aux boissons chaudes proposées que les personnes qui s'impliquent dans les nombreuses activités de l'association trouvent symboliquement de la force physique et mentale. D'autre part, parce que la cuisine est organisée comme les autres ateliers, les bocaux et les rangements sont étiquetés et rangés pour un fonctionnement collectif. Dans ce lieu aussi on se rencontre et on échange des savoirs.¹⁷⁴ Comme dans les ateliers de vélo et de couture, la démarche de réduction des déchets se poursuit : on trie les déchets, on réutilise les vieux pots, les pelures de légumes vont au compost, on râle quand des denrées se gâtent au réfrigérateur. Puis, cet endroit

173. Note d'Améli·e : « *J'aurais peut être rajouté un truc sur la réflexion végétarisme/véganisme parce que ça a du sens par rapport à ce que l'asso promet (écologie, décroissance), c'est pour ça qu'on retrouve beaucoup de végétarien·nes dans les assos de vélo. Et aussi par le végétarisme vient l'inclusion* ».

174. En 2019, suite à une demande d'utilisation de la cuisine par un bénévole migrant, la cuisine est devenue un sujet de l'Assemblée Générale. Est-ce qu'elle fait partie du projet ou non ? Comment la gérer collectivement ? Comment mettre la mettre à disposition de ceux qui en ont besoin ?

L'ATELIER DES MIRACLES

aussi petit soit-il est un espace ouvert à la diversité du monde : un·e adhérent·e se fera un plaisir de présenter telle plante ancienne, une autre personne sera contente de partager le plat emblématique de sa région, de son pays ou de sa famille.

À midi, les salarié·es, les stagiaires et à quelques bénévoles se préparent des repas. Quand les premier·es adhérent·es arrivent, iels sont en train de laver leur vaisselle ou de préparer un café. Ce petit moment de chevauchement dans l'organisation donne à voir plusieurs aspects des personnes et les ramènent à la normalité : ces personnes d'habitude si actives, à ce moment se reposent, parlent de choses communes ou bien s'activent à ranger et à nettoyer la table, elles deviennent comme tout le monde. Pendant un bref moment, les rôles se brouillent. Les adhérent·es nouvellement arrivé·es improvisent l'accueil des nouveaux·elles entrant·es.

La cuisine est aussi un lieu refuge pour toutes les personnes qui recherchent un endroit calme, qui n'ont rien à coudre ni à réparer, mais qui désirent participer au projet d'une autre façon ou, tout simplement, ont envie d'être là.¹⁷⁵ Enfin, cet endroit, comme tous les autres espaces collectifs, est également un terrain d'enjeux, d'expériences et de questionnements politiques. Qui fait le ménage ? Qui devrait le faire ? Est-ce à chacun·e de nettoyer sa vaisselle ou est-ce qu'on devrait la laver à tour de rôle ? Comment gérer collectivement un frigidaire : est-ce que tout est à tout le monde ? Ou est-ce que chacun·e gère sa partie ? Bref, un lieu, parmi les autres, où il est possible d'analyser la répartition des tâches selon les genres et les classes sociales. Encore un endroit d'où observer, comprendre et, peut-être, transformer la société.

175. Marie-Jo, par exemple, ne fait pas de couture ni de mécanique mais soutient l'association en cuisinant des samosas lors des événements.

Victor parle du « café-cassette » qu'il a réalisé, il s'agit d'une remorque de fer et de bois joliment décorée et savamment équipée avec de petits réchauds à gaz. Le concept est simple, en attendant que le café monte dans la cafetière, Victor propose d'écouter une musique sur un vieux radio-cassette.

« J'avais déjà réalisé des dessins de mon café-cassette ambulante –à un moment j'ai même eu l'espoir d'en faire un projet professionnel! J'aimais l'idée de devenir mon propre patron–, la vente ne me disait trop rien, mais je voulais de l'échange, je souhaitais quelque chose de convivial. Au niveau de l'esthétique, j'imaginai quelque chose de coloré et de poétique. Pendant longtemps je n'ai pas avancé, puis un jour où j'avais l'impression de ramer dans ma vie, je me suis lancé dans ce truc à fond. Ça faisait déjà un an que je restaurais la chariote et je me suis dit : " Il faut finir ce truc là ! ". Lorsqu'est arrivée l'échéance du Marché Déborde, la fête de Récup'R, je me suis dit : " Il faut terminer ! Et après on verra ! ". Du coup je l'ai finie la veille. Je trouvais que le café-cassette était dans l'esprit de l'atelier parce qu'il y a un côté pratique et esthétique et une volonté de rendre la vie plus agréable et plus poétique. Et l'idée aussi que tout est possible et que c'est possible que la vie soit comme on veut. Créer des choses qu'on ne voit pas encore. »

Lors des événements, les personnes sont invitées à partager des mets et des boissons. C'est « l'auberge espagnole ». Cette pratique participe à « l'épaississement du présent »¹⁷⁶ et à la réappropriation du temps. Alors que tout nous pousse à consommer des événements, à ne pas savoir une heure avant ce que nous ferons dans la soirée,

176. En opposition au concept d'accélération développé par le sociologue Hartmut Rosa. Lire aussi Sabin Guillaume, *L'épaisseur sociale du temps, une dimension symbolique pour agir. Une déclinaison autochtone, Argentine*. Écologie & politique, 2014.

L'ATELIER DES MIRACLES

l'auberge espagnole nous ancre dans le temps. Elle nous engage. Elle est à la fois contrainte et libération car elle offre la sécurité d'être quelqu'un·e quelque part. En effet, acheter ou cuisiner quelque chose pour un événement amène à le vivre avant et après. Deux jours avant, on déclare à ses camarades d'atelier « *pour la soirée, j'apporterai ceci* ». Ce qui ne les laisse pas indemnes ! A ce moment iels s'interrogent : « *Est-ce que je viendrai ? Est-ce que j'apporterai quelque chose ?* » Bref, chacun·e cogite, pense à une recette, fait les courses en conséquence et commence à s'imaginer la soirée. Le jour J, on juge le succès de son plat, on échange quelques recettes avec les présent·es, puis on repart chez soi avec sa gamelle vide sous le bras (mais aussi parfois avec des restes des autres plats) et, à l'esprit, ses réflexions sur la soirée et le repas. Le lendemain, on en reparle encore.

Le concept d'auberge espagnole est intéressant : on ne vient pas que pour son plat, mais aussi pour celui des autres. On vient pour partager. Comme dans les autres activités, il y a au moment du repas beaucoup d'échanges de savoir-faire et de savoir-être. Et les commentaires à propos de l'auberge espagnole sont souvent très positifs, parce que les choses sont offertes, déconnectées des critères de rentabilité et aussi parce que l'on ne juge pas les goûts et les couleurs. Chacun·e est libre de se servir ce qu'il veut. D'aimer ou de ne pas aimer. Néanmoins, les personnes sont inégales face au temps-libre et à l'argent. Certain·es adhèrent·es n'ont ni le temps, ni d'assez bonnes conditions matérielles (argent, logement, cuisine...) pour préparer quelque chose. Grâce à ce système d'auberge espagnole, où souvent les plats circulent de main en main, iels peuvent se servir, participer et trouver leur place plus facilement au sein du groupe. Si leur conscience les oblige à faire un contre-don, iels peuvent l'offrir tout de suite en participant à l'aménagement et au rangement de la salle. En cela, on peut dire que c'est un système de répartition des

CRÉER LA RENCONTRE, PROPAGANDE ET CONVIVIALITÉ

richesses à l'intérieur de l'association¹⁷⁷. Il est injuste de considérer l'auberge espagnole comme en marge des activités, ou comme une espèce de mesure de facilité peu onéreuse pour ne pas avoir à préparer toute la cuisine au dernier moment. Bien au contraire cette pratique s'inscrit entièrement dans le projet des ateliers d'auto-réparation, il s'agit d'un véritable outil, qui en même temps qu'il nourrit les gens fabrique du lien, permet d'offrir une place à chacun-e, sensibilise aux problèmes environnementaux et sociétaux, valorise la diversité et les échanges autres que marchands.

Lors de ces moments particuliers moins formels naissent des discussions ayant pour objet l'alimentation, l'agriculture, la récupération de nourriture... Il n'est pas rare d'entendre les personnes échanger au sujet de coopératives de distribution, d'AMAP (Association pour le Maintien de l'Agriculture Paysanne), de marchés, de producteurs bio, de permaculture, de brasseur-ses de bière artisanale, de groupements d'achats, d'épiceries et de cantines solidaires, de distributions de colis alimentaires, de jardins collectifs, de « plans » pas chers chez des copain-es boulanger-es ou maraîcher-es... Des liens se créent. Une sortie à vélo à la campagne est un prétexte pour visiter une brasserie artisanale, une adhérente devenue apicultrice, un jardin partagé, une recyclerie, une galerie d'artistes underground, ramasser des noix ou bien de visiter un lieu agroculturel, un de ces lieux où à

177. Le système d'auberge espagnole n'est cependant pas parfait ! Une personne raconte : « *Je m'étais toujours dit " Si je peux rien amener... je vais avoir le droit de manger un truc ? Je vais quand même pouvoir y aller ? " J'aime bien les auberges espagnoles et le fait que c'est selon les moyens de chacun-e et qu'on peut participer en rangeant à la fin aussi, par exemple. Mais dans la réalité, ne rien pouvoir ramener met mal à l'aise. Et ça peut même exclure inconsciemment. Inconsciemment on peut se dire qu'on ne peut pas venir. Alors c'est important de dire que tout n'est pas que dans la nourriture. »* Pour cette raison l'association propose souvent des plats pour être sûre de ne pas manquer de nourriture : tartes, houmous, salades, dalh de lentilles, etc.

L'ATELIER DES MIRACLES

certaines périodes de l'année des fromager·es et des vigneron·nes mettent à disposition leur chais ou leur étable pour une expo ou un spectacle. Ainsi, on enrichit l'association de rencontres et conversations nouvelles, puis on maintient le contact avec certain·es adhérent·es parti·es vers d'autres aventures.

Pour les achats nécessaires aux événements organisés, il va sans dire qu'on active notre réseau local d'assos et de commerces, c'est-à-dire celles et ceux qui ont l'air de partager notre état d'esprit. À un bar associatif voisin on emprunte des marmites, à un autre des thermos et des tables. Le marchand de vin s'engage à reprendre nos invendus. On préférera acheter les légumes chez un producteur bio et local plutôt qu'au supermarché. Bref encore tout un travail invisible, parce que non-valorisé, non-verbalisé, allant contre la logique économique dominante. Pourtant, tout ce travail est indispensable parce qu'il donne du sens à nos actions. Si nous ne le faisons pas, nous dépirions.

Plutôt qu'encadrer les gens, encourager les débordements !

Christelle, bénévole :

« C'est la réduction des déchets qui m'a motivée. J'aime l'idée de donner une deuxième vie aux objets. C'est quelque chose que j'ai toujours un petit peu fait en bricolant tout et n'importe quoi. Sans avoir des idées trop classiques, des fois on part de matériaux qui n'ont rien à voir et on en fait quelque chose d'autre. J'aime ne pas être dans un cadre. Pour la couture, par exemple, c'est bien de ne pas être dans le cadre de la couture classique

CRÉER LA RENCONTRE, PROPAGANDE ET CONVIVIALITÉ

où on achète des tissus, puis des patrons qu'on recopie. Moi, ça, je ne sais pas faire. Je fais davantage du bricolage que de la couture. Mais à l'atelier de couture on fait des choses créatives, la preuve, c'est le défilé de ce week-end. Ce qui est bien, c'est de faire des projets. Il y a une émulation commune, chacun vient avec quelque chose. Dès le départ, c'est quelque chose que j'ai bien aimé et plusieurs fois dans des réunions, je l'ai proposé : faire par exemple comme on a fait avec les bleus de travail, on se réunit, chacun vient avec quelque chose, puis on cherche des idées. D'ailleurs, c'est ce qui s'est fait pour le défilé mais sur un temps plus long. Cet aspect créatif est sympa. Delphine a fait beaucoup de choses avec les enfants, elle a fait des poufs avec des pneus de récupération. Il y a du créatif ! »

Lena, bénévole :

« J'ai commencé à participer à l'association il y a longtemps ! C'est qu'une fois mon vélo réparé, comme j'ai mais bien le lieu, pour avoir des raisons de rester, il m'a fallu trouver d'autres choses à réparer. Donc, je me suis mise à aider, à réparer, à démonter d'autres vélos ! Et puis, le projet aussi me plaisait. Il y avait une bonne ambiance. S'il y avait des animations, je pouvais y participer. Je trouvais ça chouette ! J'ai accompagné des animations à l'extérieur. Puis, une fois à l'aise à l'atelier, j'ai accueilli des gens pendant des permanences, les inscrire, répondre aux questions. J'ai fabriqué des étagères avec Tarek, j'ai participé au festival de la différence à Montemboeuf, j'ai fabriqué des badges, des dessins, de la sérigraphie. Et puis Chasse-Goupille ¹⁷⁸, mais ça c'est encore

178. Chasse-Goupille est un fanzine vélorutionnaire. Il est sous-titré *L'émancipation par le vélo*. Il en sera question plus largement dans le chapitre 9,

L'ATELIER DES MIRACLES

différent, c'est un peu en dehors. Vu qu'on se connaissait, on a fait des choses ensemble, qui sont en dehors du cadre de Récup'R. Comme la sérigraphie qui, petit à petit, est allée à Récup'R. À la base, on en faisait à l'Athénée Libertaire, après on a fait des trucs pour Récup'R à l'Athénée, mais pas que... Et maintenant, il y a la sérigraphie à Récup'R.»

Les nouveaux et les nouvelles venu·es ne tarderont pas à se rendre compte du foisonnement des productions culturelles de Récup'R : textes, images, origamis, badges, défilés, fanzines, expos, albums photos, événements, etc. Dans les textes publiés sur le site internet et le *Flash Gazette* (la newsletter), l'association se raconte. Elle informe de l'agenda, de quelques projets farfelus, et des liens qu'elle a envie de renforcer avec d'autres initiatives. Le *Flash Gazette* est souvent écrit à plusieurs mains. Il est souvent assez long, désordonné, avec des fautes d'orthographe. Le style est souvent un peu excessif, potache et kitch. On y glisse un peu d'humour et parfois des vidéos de chansons (on adore *Voyage, voyage* de Desireless quand on organise une soirée de voyages à vélo, et *Maldon (la musique dans la peau)* de Zouk Machine quand on organise une journée de rangement ! Plutôt que de chercher à plaire, nous préférons être nous-mêmes !

À propos du *Flash Gazette*, je note deux rubriques récurrentes, « *Kültür & Konfitür* » et « *Copinages éhontés* ». Le titre « *Kültür & Konfitür* » fait référence au dicton, un peu condescendant « *la culture c'est comme la confiture, moins on en a, plus on l'étale !* », cette rubrique recommande des livres et des vidéos qui pourraient donner du grain à moudre (essais sur la mobilité, l'écologie, la couture, l'organisation collective...) La rubrique « *Copinages éhontés* », sous-titrée « *Vous les copain·es je ne vous oublierai jamais* », elle, énumère des événements et des livres d'ami·es : elle invite à aller au cirque, à lire des bandes-

dans la partie *Diffuser des fanzines, propager des idées*.

dessinées, à participer à des festivals de rue, à des concerts, à des manifestations antifascistes, écolos, syndicales...

De l'auto-réparation à l'auto-édition, une pente naturelle

Des images sont produites par les adhérent·es, les stagiaires ou quelques camarades dessinateur·ices : les réseaux d'am·es peuvent être mis à contribution en cas de besoin. Des images vélorutionnaires sont aussi tirées du fanzine *Chasse-Goupille*, d'autres sont créées lors d'ateliers de linogravure. Elles peuvent être reproduites par la sérigraphie sur des sacs, des cartes postales, des autocollants, des affiches... Les sérigraphies, toutes pareilles et toutes différentes, sont souvent imprimées sur des patches, des petites pièces de tissu qu'en suite chacun·e coud là où iel veut. Une fois de plus, il est question de fond et de forme : création à la main, auto-impression, micro-diffusion. Bien qu'aujourd'hui, « *autre temps, autres mœurs* », c'est la photo qui se multiplie via les téléphones pour les besoins insatiables des comptes Facebook et Instagram.¹⁷⁹

179. « *Communiquer sur tout pour surtout communiquer !* » Isa me racontait : « *Au début, les réseaux sociaux ont rendu les flyers photocopiés has been, puis quand tout le monde s'est mis à utiliser les réseaux sociaux, à zapper avec son doigt sur l'écran, à ce moment là, il n'y avait plus de flyers et ils sont redevenus efficaces.* » C'est également l'histoire des vélos, ils ont été les plus rapides au début du XX^e siècle, puis ils ont été doublés par les voitures et quand il y a eu des bouchons automobiles (et des pénuries de carburant) ils sont redevenus efficaces. (Dans *Énergie et équité* (Seuil, 1973), Ivan Illich dit qu'il faut aussi compter, dans le temps de transport, le temps de travail nécessaire à l'achat du véhicule, le carburant, les infrastructures, la gestion des externalités négatives (pollutions, accidents, parkings, etc.). Quel est le prix réel de la communication numérique ?

L'ATELIER DES MIRACLES

Sur les étagères de la petite bibliothèque, accessible à chacun·e, se trouvent des documents sur les thématiques qui traversent l'association : écologie, voyages à vélo, artisanat, tricot, couture, bricolage, cartes routières, féminisme, lutte contre les discriminations, auto-organisation, fanzines, jardinage...

Le réseau l'Heureux Cyclage produit et diffuse lui aussi beaucoup d'idées. Sur la liste mail *rayons*, toute l'année, les adhérent·es des ateliers d'auto-réparation des quatre coins de la France échangent autour des thématiques qui les concernent : comptabilité, gestion, subventions, mécanique, ergonomie, politique cyclable, pédagogie, animation, écologie... Ensemble iels alimentent une encyclopédie en ligne, le *Wiklou* (le wiki du biclou) et organisent une fois par an les Rencontres de l'Heureux Cyclage (4 jours d'ateliers, d'échanges, de fêtes et de vélo). Le réseau l'Heureux Cyclage, produit grâce à un travail impressionnant d'enquêtes auprès des ateliers *Le panorama des ateliers vélo* qui met en commun des données statistiques, des cartes et des analyses. En marge des Rencontres, le soir, lors des moments festifs, les militant·es des ateliers discutent, sérigraphient, diffusent des fanzines, échafaudent encore de nouveaux projets : regroupement cyclo-féministes, organisation de salarié·es, réseau de solidarité pour les voyageur·ses à vélo...

Un événement parmi d'autres : l'apéro-voyageur

Les événements de Récup'R sont innombrables, tous différents, mais construits sur le même modèle. Par exemple, un·e stagiaire, un·e bénévole, un·e salarié·e, ou plusieurs personnes, proposent une soirée. Ou bien la soirée s'impose d'elle-même si une personne

CRÉER LA RENCONTRE, PROPAGANDE ET CONVIVIALITÉ

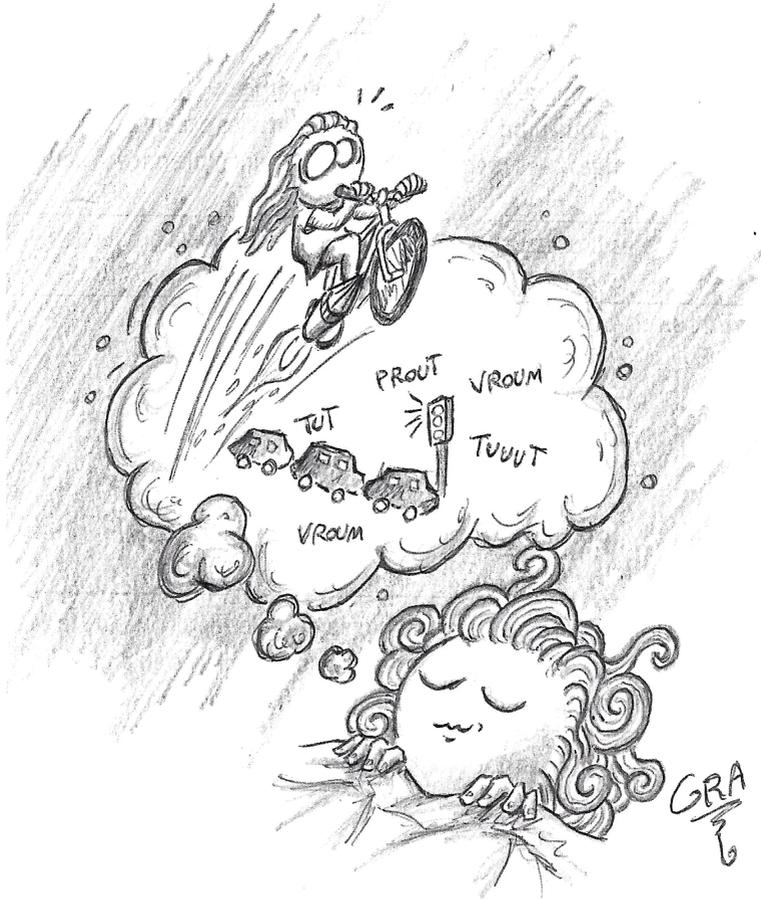
propose de venir présenter quelque chose à l'atelier. La réunion hebdomadaire valide souvent l'événement, –mais on en discute souvent avant dans les couloirs– la soirée doit correspondre au projet de l'association : écologie et/ou vélo et/ou couture et/ou faire ensemble et/ou émancipation. Il reste à s'organiser : qui fait quoi ?, choisir une date, communiquer. Les personnes qui proposent l'événement le gèrent souvent de bout en bout en veillant à l'insérer de la manière la plus souple dans le fonctionnement global de l'association, pour essayer de gêner le moins possible les autres activités.

La légitimité de l'apéro voyageur réside dans le fait que l'association anime un atelier de vélo et de couture et que cette soirée est censée nourrir les adhérent·es, son projet associatif et ceux qui l'organisent. Les apéros–voyageurs sont ouverts à toutes et tous. Ils donnent la parole à des adhérent·es (mais pas que !) qui ont voyagé à bicyclette. Les personnes intéressées par ce sujet sont invitées à venir écouter et à poser des questions. Ensuite on partage un verre et quelques amuse-gueule, chacun·e peut jeter un œil aux tables sur lesquelles sont exposés des récits de voyages, des fanzines de vélos et nos belles sacoches réalisées en bâches publicitaires.

Environ cinq aventures vélocipédiques qui correspondent à cinq manières différentes de voyager sont présentées à chaque rencontre. Durant la soirée, les personnes écouteront le récit d'une escapade en famille près de chez soi, d'un·e baroudeur·se se débrouillant sans argent, d'un·e cycliste ultra organisé·e, d'un couple en goguette, d'une femme déterminée, d'une personne âgée motivée, d'un groupe de copain·es roulant d'atelier en atelier ou réalisant un tour des alternatives... Chacun·e se fera son idée, retiendra ce dont iel a besoin. La volonté est de montrer qu'il n'existe pas qu'une façon de pédaler, d'entrevoir la diversité, d'établir une discussion, de transmettre l'envie de découvrir et surtout d'insinuer que le voyage est à la portée de

L'ATELIER DES MIRACLES

chacun·e. De faire se rencontrer les personnes pour qu'elles s'encouragent et échangent des conseils et des adresses. Montrer de l'intérêt pour ces voyageur·ses c'est aussi offrir une occasion de revivre le voyage en le racontant.



Chapitre 9 : L'essaimage des ateliers, une dynamique tentaculaire et anarchique

Fred, ancien co-président :

« Il n'y avait pas de volonté d'être autarcique. Au contraire, dès le début Récup'R a été très accueillant, il y avait beaucoup de liens avec des structures extérieures, politiques ou non. Récup'R a adhéré et s'est lié avec le réseau de la Maison de la Nature et de l'Environnement, où se trouvent des assos environnementalistes et d'écologie concrète. Après il y a eu le Réseau des Ressourceries, car la réduction des déchets était la raison d'être de Récup'R. Pour l'Heureux Cyclage, c'était un réseau qui était en train de se constituer en même temps, et dans lequel Récup'R a eu sa place dès le début, la première assemblée constitutive de l'Heureux Cyclage s'est faite à Bordeaux, à Récup'R. La classe quand même ! »

Améli.e, ancienne co-président.e :

« Oui, on pourrait penser le secteur associatif comme un écosystème, mais le problème de ces dernières années, c'est qu'on avait tous besoin d'argent. Et que chaque asso a passé des heures de réunion à voir comment elle pouvait en trouver. Et que ces heures de réunion elle aurait pu les passer à imaginer des projets avec d'autres. Mais comme le temps est limité, chaque asso a choisi de ne pas mettre la clé sous la porte pour chercher de l'argent désespérément. C'est difficile de sortir la tête du guidon

quand on est hyper précaire et qu'on ne sait pas si d'un mois sur l'autre on va pouvoir continuer. C'est pour ça que les pauvres restent pauvres, parce qu'ils doivent penser au lendemain et pas à dans deux ans.»

Où l'on raconte que la galaxie des ateliers se compose de plusieurs systèmes

L'Heureux-Cyclage, le réseau des ateliers vélo d'auto-réparation est écartelé par différentes forces, entre autres : la Fédération des Usagers de la Bicyclette (FUB) et la Vélorution. La ligne vélorutionnaire est la plus radicale, la plus auto-gestionnaire, la plus libertaire. La FUB, elle, est réformiste. Tandis que les vélorutionnaires rêvent d'un monde sans voiture, auto-géré et sans domination, la FUB, pense qu'il faut d'abord partager la route, promouvoir le vélo électrique qui lui semble être un moindre mal, réfléchir à la sécurité. Des débats sans fin déchirent ces deux tendances du mouvement de promotion du vélo.

Mais, surtout, le plus beau, c'est la Vélorution Universelle¹⁸⁰, un rassemblement qui a lieu chaque année dans une ville de France ou de Belgique. Des cyclistes convergent de partout pour atterrir dans un campement autogéré où la vie s'organise pendant quelques jours, grâce à des Assemblées Générales. Cet événement festif et revendicatif est l'occasion de concerts, de retrouvailles entre les militant·es, de rencontres avec d'autres collectifs (féministes, scop d'éducation populaire, écologistes, etc.), de débats, d'ateliers de faire soi-même (soudure, linogravure, sérigraphie, badge, cuisine, etc.), de démonstration de vélos originaux (*tall bike*, vélos *sound system*, tandems, etc.). Souvent, un infokiosque propose à prix libre, des fanzines dans des

180. Pour les vélorutionnaires motivé·es, il y a aussi le Cyclo-camp qui se déroule dans un lieu différent chaque année, ainsi que la Ciemmona en Italie et la Criticona en Espagne.

L'ESSAIMAGE DES ATELIERS, UNE DYNAMIQUE TENTACULAIRE ET ANARCHIQUE

boîtes en carton et des posters sérigraphiés (ou risographiés) accrochés sur des fils à linge¹⁸¹. Les comportements respectueux sont de rigueur : anti-sexistes, anti-racistes, anti-autoritaires. Les repas sont souvent végétariens. Plusieurs fois dans la journée sont organisées des « *masses critiques* », c'est à dire des moments où les vélos sont si nombreux que les voitures n'ont pas d'autre choix que de s'arrêter, ou de rouler à leur allure. Ils deviennent la norme, ils ne gênent pas le trafic, ils sont le trafic. Les plus radicaux des vélorutionnaires déclarent que les villes seront vraiment modernes lorsque les enfants de moins de 10 ans pourront pédaler jusqu'à leur école sans courir aucun risque¹⁸². Le mouvement vélorutionnaire s'oppose à la politique du tout automobile, à l'étalement urbain, au sacrifice des terres arables, aux guerres impérialistes pour l'accaparement des énergies fossiles, aux voitures et aux trottinettes thermiques et nucléaires. Ainsi, des connexions se font avec d'autres luttes comme, la ZAD de Notre Dame des Landes contre l'aéroport, et celle de Sivens contre le barrage et les cultures intensives de maïs ; avec les collectifs de lutte contre le site d'enfouissement de déchets radioactifs à Bure, contre la ligne TGV Lyon-Turin, contre le grand détournement de Strasbourg...

181. Le prix libre permet à chacun·es de participer sans que le prix ne soit un frein. Chacun·e donne ce qu'il peut ou ce qu'il juge être juste. Ne pas imposer de prix oblige à réfléchir à la fois sur la valeur qu'on prête à un bien et sur le travail qui est nécessaire pour le produire.

182. Slogan vélorutionnaire lu sur un tract imprimé en noir et blanc. Voir aussi « Un accident presque banal » dans *Chasse-Goupille* n°14 (téléchargeable sur le *Wiklou*).

Échanger des fanzines, propager des idées

Extrait d'une gazette du Samovar (un salon de thé autogéré bordelais):

« Le Chasse-goupille nouveau est arrivé ! Chasse-goupille, mais si..., vous savez,... ce fanzine vélo-centré, tapé à la machine, fabriqué avec amour, dont les articles stimulants côtoient des dessins rafraîchissants au service d'idées cyclo-enthousiasmantes ! On retrouvera dans ce dernier numéro un condensé d'énergie vitale vélocipédique capable d'ouvrir les ouïes, de chatouiller les cœurs et de rémouster tous les mollets, fussent-ils mous. Chasse-Goupille, c'est 40 pages de bonheur à pédales propulsées par une équipe aérodynamique. On le trouve dans toutes les bonnes fanzinothèques, et dans la brochurerie du Samovar, évidemment. À déguster avec délectation, munie d'une tartine de cambouis chaud, accompagnée d'un bon verre d'apéro (alcool de pneu goût orange, marque déposée.). »

David, adhérent :

« Chasse-Goupille est un petit fanzine que tu auto-produis. Que tu tapes à la machine à écrire et qui regroupe plein de contributions, de textes, de dessins, de bédés. Des personnes adhérentes ou non de l'atelier, pas toujours les mêmes, y participent. Tu publies le fanzine de manière large au sein du réseau de l'Heureux Cyclage et

L'ESSAIMAGE DES ATELIERS, UNE DYNAMIQUE TENTACULAIRE ET ANARCHIQUE

dans d'autres endroits qui ont trait aux alternatives et au vélo. Je crois que ça a plutôt une bonne diffusion en ce moment. »

Fin 2010, j'écris le texte *Mécano, pourquoi pas ?* Après lecture, ma collègue Delphine me propose : « *Pourquoi ne pas en faire un fanzine ?*¹⁸³ ». Alors, j'écris d'autres textes et vais demander à Benoît, le professeur Lavande, qui est bénévole à l'époque, et qui s'est distingué en inventant de nombreux vélos rigolos et en créant le logo de Récup'R,

183. Dans *Le philosophe plébéen* (textes rassemblés et présentés par Jacques Rancière, édition La Fabrique, 2017), le menuisier Gabriel Gauny raconte, des années 1830 aux années 1880, dans des courts textes qu'il distribuait en brochures autour de lui (ancêtres des fanzines !), ses conditions de travail et d'existence mais aussi ses pensées et ses aspirations émancipatrices. Loin de certaines pensées marxistes, bourdieusiennes et du réalisme scientifique, Gauny montre par ses écrits bouillonnants, imagés et utopiques que les travailleur·ses sont capables de réflexivité, de développer des philosophies et des esthétiques autonomes et originales. Et surtout, de s'émanciper par elleux-mêmes ! Lire aussi Sirvent Romero Manuel, *Le cordonnier d'Alicante, mémoires d'un militant de l'anarchisme espagnol (1889–1948)*, CNT-RP, 2017. *"Fils de paysans, l'auteur, quitte l'école à sept ans pour devenir cordonnier. Dans une Espagne où l'alliance de la monarchie, du patronat et de l'Église est omnipotente, il en vient très vite à l'anarchisme et au syndicalisme. Non par la théorie mais par la pratique, celle d'un autodidacte pour qui la seule école fut « la rue et le travail ».* Dans ce récit, on observe l'importance des petites brochures, fabriquées à la main, qui circulent de mains en mains et de réunions en réunions : elles parlent de socialisme, d'éducation moderne, de contraception, d'alimentation saine, d'hygiène, d'égalité des sexes, d'émancipation...

L'ATELIER DES MIRACLES

s'il veut bien l'illustrer. Une vaste entreprise de propagande vélocipédique vient de naître ! Début 2011, le premier numéro de *Chasse-Goupille* est photocopié, la couverture est un fragment de la gravure *Las bicicletas* du célèbre graveur mexicain José Guadalupe Posada (1852–1913). Les textes sont tapés à la machine à écrire et tout est fait-main. Je suis très fier de cette petite brochure. Nous la vendrons à prix libre partout où nous irons.¹⁸⁴ Pour les autres numéros, des camarades de l'atelier contribuent. Puis, des copain·es du lycée, de l'université. Puis d'autres des ateliers-vélo, des ami·es, des lecteur·ices... Parfois, des personnes que je ne connais même pas ! De tout genre, jusqu'à plus de 10 personnes dans un même numéro¹⁸⁵. Chacun·e raconte, ou dessine, une histoire où le vélo est le véhicule de l'émancipation.

Luis Sepúlveda, le célèbre auteur chilien de *Le vieux qui lisait des romans d'amour*, écrit dans un de ses livres que les gens d'aujourd'hui lisent moins et qu'il faut proposer des histoires plus courtes. Je pense qu'il a raison, et ça me motive. Je voulais créer un fanzine pas cher, un peu dans la tradition « *pulp* » (et, un peu *punk* aussi !), un peu mal fait, qu'on puisse froisser, salir et jeter sans scrupule au fond de son sac à dos. Des histoires pour lire aux toilettes, dans le bus, dans une salle d'attente. Je voulais m'adresser aux lecteur·ices qui lisent peu. Et, en le fabriquant, je remarquais qu'un grand nombre d'artistes m'entouraient, combien d'ami·es aimaient bien écrire et dessiner et attendaient juste que l'occasion se présente pour proposer leurs idées et leur aide !

184. *Chasse-Goupille* doit beaucoup aussi au fanzine angevin *Tord Boyaux*, à *L'idéologie de la bagnole* d'André Gorz et, bien sûr, aux fanzines [d'infokiosque.net](http://infokiosque.net).

185. Avec le temps, le nombre de femmes, de personnes trans, ainsi que les problématiques féministes ont pris de l'importance. Comme dans le réseau de l'Heureux Cyclage.

L'ESSAIMAGE DES ATELIERS, UNE DYNAMIQUE TENTACULAIRE ET ANARCHIQUE

Alain Accardo¹⁸⁶ m'inspirait aussi. Dans un bouquin qu'il écrivait sur Pierre Bourdieu, il déclarait que de nombreux-ses intellectuel·les n'aimaient pas faire de la vulgarisation scientifique. Cela leur donnait le sentiment de s'abaisser et de perdre du temps. Ainsi, puisque la vulgarisation était peu faite, les savoirs restaient cantonnés aux universités et aux bibliothèques. Grâce à des histoires anodines de vélo, – tout le monde, ou presque, apprécie les vélos !– , nous allions pouvoir parler d'Histoire, de mouvements sociaux, de critique du tourisme, d'urbanisme, de décroissance, de cyclo-féminisme, de genre, de littérature... La bicyclette serait notre cheval de Troie pour être au plus près du terrain et pour pénétrer dans la forteresse de l'ordre social et la démolir de l'intérieur !

Réaliser un fanzine est aussi un prétexte pour continuer à faire des choses ensemble, entre ami·es. Pour maintenir le contact avec des personnes qui s'éloignent. Encore une fois, tisser du lien. Les fanzines sont un peu comme des confitures maison, faites à la main : pas deux identiques, ça fait toujours plaisir d'en offrir et d'en recevoir.¹⁸⁷ Au début, *Chasse-Goupille*, était plus ou moins lié à Récup'R. Mais j'ai décidé de l'en détacher pour avoir davantage de liberté éditoriale. Cependant, le lien entre les deux entités s'est maintenu. Le fanzine permet à l'association de se raconter, de se voir en miroir, de s'inspirer, de motiver quelques bénévoles, d'élargir son horizon (parfois les choses se digèrent mieux quand on les lit ! Ou pas !). Les visuels conçus pour le fanzine peuvent après coup servir pour des sérigraphies, des cartes postales, des affiches. Lors du salon du voyage à vélo à

186. Accardo Alain, *Introduction à une sociologie critique, lire Pierre Bourdieu*, Agone, 1997.

187. D'autres super fanzines vélorutionnaires existent : *Contre-Ecrou* (Saint-Brieuc), *Turn-Ovaire* (Paris), *La revoluzion ne sará nia motoriseda* (Grenoble), *Le Voyage au bout du jardin, polenta, framboise et confettis* (Grenoble), etc.

Vincennes, j'amenaï des créations de couture pour les vendre. Et, en retour, lorsque l'association tient des stands, elle présente *Chasse-Goupille*. Le deal semble équitable ! Pour beaucoup de monde, *Chasse-Goupille*, c'est Récup'R à Bordeaux. C'est vrai, peut-être un peu, mais pas que ! Entre 500 et 1000 exemplaires de chaque numéro sont imprimés, diffusés, vendu en librairie, dans des salons de thé, chez des disquaires, dans des magasins de cycles, salons et festivals sur le voyage à vélo, en infokiosques et « distros ». Et, il est encore multiplié par d'autres ateliers d'auto-réparation car il est téléchargeable gratuitement sur le *Wiklou*.¹⁸⁸).

Où l'on témoigne d'un tout petit festival pour montrer que sur le terrain tout peut se mélanger

Marion, salariée à l'atelier d'Angoulême :

« Travailler dans un atelier d'auto-réparation peut-être parce que c'est le moins pire des choix ! Qu'est-ce qu'il y a comme autre choix ? Faire plein d'argent dans un boulot de merde ? Rester devant ta télé ? Crever de faim et de froid ? Ben, autant passer un bon moment à l'atelier ! »

188. Encore une fois, l'initiative a l'air modeste et anecdotique, mais elle a un véritable impact en terme de travail et de lectorat. Dans ce livre je ne parlerai malheureusement pas de l'invisibilisation du travail intellectuel. Combien de temps et de personnes mises à contribution pour écrire, illustrer, corriger, se renseigner en lisant d'autres livres, taper à la machine à écrire, diffuser ? Les petites histoires de vélo pèsent leurs poids d'heures passées !

L'ESSAIMAGE DES ATELIERS, UNE DYNAMIQUE TENTACULAIRE ET ANARCHIQUE

Isa, cyclo-féministo-punk :

« La planète, on la défonce à un point, c'est catastrophique ! Puis, ce que je vais dire est un peu nihiliste, mais des fois ça fait du bien : la nature se transforme et elle nous survivra. On peut essayer de faire le moins de dégâts possible, mais ce sont juste les êtres humains qui ne vont pas survivre. À Tchernobyl par exemple, il y a de la végétation, c'est juste les êtres humains qui ne peuvent plus y vivre. Au final, on ne bousille pas autant la nature que nous-mêmes. Ça ne veut pas dire qu'on peut faire ce qu'on veut et que ça n'aura pas d'impact, ça fait chier pour la nature, mais elle, elle va se démerder. Pas nous. »

Améli-e, ancienne co-président-e :

« Oui. J'essaie de ne pas camper bêtement sur mes positions idéologiques, même si on le fait toujours un petit peu ! Par exemple, l'autre jour, on a réparé un vélo avec Hatem et avant de le réparer on est allé·es le chercher chez lui et puis il nous a fait un petit guet-apens : " Mais restez prendre le café ! Fatima elle a fait un gâteau ! Et, il y a les enfants ". Donc on est resté·es boire le café chez Hatem et Fatima. Mais Fatima, elle avait fait un gâteau, et nous ont est veganes, elle avait mis un œuf, un seul œuf pour beaucoup de pâte, nous on lui a dit : " Ben, d'habitude on ne mange pas trop d'œufs mais bon, comme il n'y a qu'un œuf pour beaucoup de pâte, on va le manger ton gâteau ". Parce qu'on aurait trouvé que ça aurait été exagéré de dire " ton gâteau pourri on n'en mange pas ". Donc on a mangé du gâteau et on a passé un bon mo-

L'ATELIER DES MIRACLES

ment. Et puis, la fois suivante, elle avait fait un autre gâteau sans mettre d'œuf en pensant à nous et c'est super gentil. Voilà, si nous n'avions pas mangé de gâteau, on n'aurait pas passé un bon moment, ils se seraient peut être vexés. Ça aurait été dommage ! »

Montemboeuf, est un petit village de 800 âmes, où, enfant, je suis allé à l'école primaire et au collège, aurait pu mourir mille fois d'ennui ! Mais, avec détermination et inventivité, les habitant-es y organisent chaque année un chouette festival. Longtemps, la fête s'est tenue autour du café Chez Mamie. Mamie était une femme tranquille et charismatique qui s'écartelait pour maintenir le lien entre les équipes de foot, les travailleur·euses de la pépinière, les professeur·es du collège, quelques artistes inspiré·es par l'ambiance atypique du lieu et le reste du monde¹⁸⁹.

Au début, voilà presque 30 ans, une partie du festival Musiques Métisses se délocalise dans ce petit village reculé de Charente-Limousine et provoque une révolution. Des musicien·nes africain·nes débarquent dans le village en costumes traditionnels, sur la place de l'église, une vaste tente berbère est dressée pour servir du thé et des gâteaux, des japonaises aux épaules musclées tapent sans relâche sur leurs tambours immenses, des angoumois·es séjournent pendant tout un week-end, des jeunes campent sur le stade de foot. Et le matin, à la terrasse du café, en ouvrant le journal local, on découvre, une fois n'est pas coutume, qu'un article parle du village !

189. Goursaud Georgette dit « Mamie ». Décédée à 90 ans le 25 décembre 2018. Tenancière de bistrot à Montemboeuf, consule de la Présipauté de Groland, icône du club de foot local, marraine d'événements culturels et musicaux, actrice de cinéma... Elle servit de la bière à tout le monde, aux plus grands artistes de son époque comme aux habitant-es les plus modestes de son village.

L'ESSAIMAGE DES ATELIERS, UNE DYNAMIQUE TENTACULAIRE ET ANARCHIQUE

Au fil des ans, l'événement s'étoffe ! Les animateurs du Groland, dont l'un d'eux habite à quelques kilomètres, apportent leur pierre. Chaque année, ils présentent un nouveau film, pas forcément le leur, et honorent le village d'un discours grandiloquent et absurde (souvent une fausse inauguration !). Mamie est promue Consule du Groland en grande pompe. Le festival se jumelle avec celui du Nombriil du monde de Pougne-Hérisson. De cette union incongrue naît « *une communauté de communes libres* » qui se singularise par des projets farfelus, des lois loufoques et des représentant-es équivoques. Sur une place on érige une magnifique statue en pierre de l'Hériboeuf, l'animal moitié hérisson moitié bœuf mascotte du festival. Et, chaque année, pour le célébrer, les festivalier-es processionnent en désordre et en musique discordante jusqu'à lui.

Le festival s'est rebaptisé « *l'Imprévu-festival* » ; désormais, des groupes de musique locaux et nationaux s'y produisent. Les visiteur-ses déambulent entre un marché de producteur·ices, de l'art de rue, des expos, des stands militants et les buvettes tenues par les associations du village. Mais surtout, l'événement devient « *le festival de la différence* » et propose des spectacles et des activités où des personnes handicapées et valides se mélangent sur scène et dans le public. Les personnes handicapé-es des structures adaptées des alentours convergent en mini bus de toute la région pour participer au festival. Se mélangent donc lors de cette fête, celles et ceux qui venaient à l'époque de Musiques Métisses, les agriculteur·ices qui viennent présenter leurs produits et leurs difficultés, les Grolandais-es, les villa-geois-es, les personnes handicapées, les festivalier-es, les nouveaux habitant-es anglais-es, puis, la diaspora de ceux qui sont parti-es vivre et travailler ailleurs et reviennent pour l'occasion.

Enfin, depuis quelques années, Récup'R et la Cyclofficine d'Angoulême s'unissent le temps d'un week-end, pour mettre à disposition les vélos-rigolos, présenter des créations de couture, organiser des petits ateliers de linogravure et de sérigraphie, préparer des smoothies avec des vélos spéciaux. Avec les festivalier·es et les camarades qui tiennent les autres stands, on parle d'écologie, de faire soi-même, de spectacles, de projets que nous pourrions mener ensemble. Évidemment, on diffuse aussi *Chasse-Goupille*.

Où l'on dit entre les lignes que chacun·e vient de quelque part

Ce livre commence à être conséquent et s'y bousculent nombre de références bibliographiques, voici quelques explications aux lecteur·ices courageux·ses. Mes parents étaient enseignants. Petit, je n'aimais pas lire. On s'inquiétait pour moi, je ne lisais que des bandes dessinées. Alors, pour me motiver, on me lisait un chapitre de roman, puis je devais en lire un autre, et ainsi de suite. Dans ma famille, la lecture est très valorisée. Ma mère était bénévole à la bibliothèque de Montemboeuf. Cette bibliothèque se situe dans l'enceinte d'un collège où beaucoup d'efforts ont été réalisés pour constituer un fond de bandes dessinées conséquent pour que les jeunes s'intéressent au Festival International de la bande dessinée d'Angoulême, tout proche. J'ai donc, dans ma jeunesse, lu des montagnes de bandes dessinées. Puis, quelques romans. Au lycée, la même chose, mais davantage de romans et quelques ouvrages d'Histoire. A l'université, j'ai continué à lire, encore des bandes dessinées, des romans, des ouvrages d'Histoire, des fanzines (que je découvre, grâce à la fanzinothèque de Poitiers et à la librairie du Feu Rouge, siège des chouettes éditions FLBLB)...

L'ESSAIMAGE DES ATELIERS, UNE DYNAMIQUE TENTACULAIRE ET ANARCHIQUE

À l'université toujours, pendant une année, je m'inscris à un module de pré-professionnalisation pour devenir professeur d'Histoire, puis non, je préfère la recherche en sciences sociales et pars étudier une année en Roumanie. L'année suivante, j'écris sur le récit de vie de mes grands-parents espagnols¹⁹⁰. Je lis beaucoup sur la guerre civile espagnole et de plus en plus en castillan. L'année suivante, je dévore beaucoup de brochures politiques, souvent libertaires, lors de mon stage à l'Institut de la Jeunesse de Murcie où je suis censé m'occuper du fond documentaire concernant la jeunesse. À cette époque, je découvre aussi les vélo-parades et la constellation cyclo-écologiste avec le collectif Masa-Critica de Murcie. Je lis *La Charrette* et *Le vaisseau des morts* deux romans incroyables de l'écrivain anarchiste Travençolo. Dans un centre d'accueil, comme bénévole, je dispense parfois des cours d'espagnol à des personnes migrantes francophones fraîchement débarquées en *pateras* sur les plages de la province. Ensuite, je retourne en Roumanie où je m'occupe du fond français du comité de jumelage de la ville de Turda. Là-bas, je dévore *L'usage du monde* de Nicolas Bouvier et beaucoup de livres qui sont dans la bibliothèque. Puis, je pars avec le dessinateur Moniri N'Baé donner des cours de bande dessinée dans les lycées de la région. Ensemble, nous écrivons *Carnet de Transylvanie*¹⁹¹.

190. *Entre France et Espagne, récit de vie de Lázaro et Consuelo García*. Dans ce mémoire, j'essaie de répondre aux questions suivantes : qu'est-ce qu'on dit ? Qu'est-ce qu'on ne dit pas ? À qui ? Quand ? Pourquoi ? Les républicain·es et réfugié·es espagnol·es ont été pendant longtemps considéré·es comme des perdant·es. Alors, pourquoi parler ? Pourquoi témoigner de ce qui n'existe plus ? La dictature franquiste s'est efforcée pendant 36 ans de discréditer leurs mémoires, leurs idées, leurs lieux, leurs familles... Alors, beaucoup se sont tu·es et ont reconstruit une vie en silence.

191. Édité par le Comité de jumelage de la ville d'Angoulême et la fondation Rațiu, 2008.

L'ATELIER DES MIRACLES

Vers 2013, je m'engage comme bénévole à la librairie du Muguet qui se trouve à l'Athénée Libertaire. Je fréquente l'endroit depuis 2010, Récup'R y avait organisé pendant les Rencontres de l'Heureux-Cyclage une projection-repas autour d'un documentaire sur la ressourcerie de la Bergerette à Beauvais. La librairie me plaît beaucoup. Pour lutter contre l'hégémonie des grands groupes qui investissent massivement dans l'édition, tous les livres proposés à la vente proviennent de maisons d'édition indépendantes. Sur les étagères, cohabitent des ouvrages de sciences humaines, d'expériences sociales, d'écologie, de féminisme, des livres d'enfants, des autocollants, des fanzines, des journaux, des disques... Puis, dans cet endroit, l'héritage des militant-es et des réfugié-es espagnol-es est encore très présent : beaucoup de livres, d'affiches et de personnes liées à cette histoire-là en témoignent. Ça me parle. Être libraire, c'est avoir le privilège, et aussi la grande responsabilité, de choisir quel livre sera acheté, de prendre le temps de lire toutes les quatrièmes de couverture, d'éplucher les dossiers de presse, de préparer des tables de presse pour des ciné-débats, de rencontrer les auteur-ices, puis d'aller manger et discuter avec eux et elles. Durant cette période, je présenterai, lors de soirées, plusieurs auteur-ices. Et, je lirai beaucoup de livres militants. Presque tous ceux des autrices et des auteurs qui défileront pendant les trois ans où je serai bénévole !

Ces nombreuses expériences me seront utiles pour coordonner le fanzine *Chasse-Goupille*, elles me donneront des outils pour animer quelques débats à Récup'R et à l'Heureux Cyclage. Les livres sont des armes pour se défendre, pour défaire nos préjugés, construire nos idées, apprendre d'expériences différentes, ouvrir des possibles ! Mais, ils servent aussi à se détendre, s'amuser et mettre un peu de « *paillettes dans notre cambouis* »¹⁹² ! Bref, voilà pourquoi dans ce livre,

192. Référence au collectif lyonnais « Vélo-Michel » qui œuvre inlassablement à rendre plus belle et plus joyeuse la vie dans les ateliers de vélos en lançant

L'ESSAIMAGE DES ATELIERS, UNE DYNAMIQUE TENTACULAIRE ET
ANARCHIQUE

il est beaucoup question de livres. J'espère que toutes ses références
aiguïseront votre curiosité.

des paillettes dans le cambouis !

L'ATELIER DES MIRACLES



Conclusion

Prendre en compte les jeux et les tolérances pour produire du changement

Thomas, syndicaliste à la CNT :

« Je suis peu allé à Récup'R. J'ai l'impression que c'est un lieu de vie et de rencontres. Tout ce que tu dis ce sont des portes d'entrées pour que les gens se rencontrent. Au début, ils sont peut-être davantage sur un sujet, puis ils vont échanger, se poser des questions et passer à d'autres sujets. J'imagine que certaines personnes sont venues à l'atelier de réparation de vélo et se sont retrouvées à se poser des questions sur le féminisme ou sur la mixité et la non-mixité. Ça s'est forcément produit et c'est intéressant! »

Delphine est la salariée de Récup'R qui coordonne l'atelier de couture (stock, rangement, planning, collecte, ateliers participatifs, suivi des stagiaires et des bénévoles, etc.). Elle est animatrice, couturière, créatrice, organisatrice d'événements, présentatrice de voyages à vélo, etc. Elle met un point d'honneur à ce que les choses soient bien réalisées (les objets, les événements et les projets qu'elle conçoit). Elle s'active également à maintenir le lien entre les gens, en préparant des gâteaux, en les aidant dans leurs démarches, et en prenant régulièrement des nouvelles de chacun·e.¹⁹³

« Parfois, je me dis : " Même si ce n'est pas financé, même si ça ne rapporte pas financièrement, ce sont des choses qu'il faut continuer à faire ", et j'essaye de les mettre en place, et donc que les adhérent·es et les bénévoles puissent ensuite les animer, car il faut laisser la place aux gens. Les apéros voyageurs, au début, se faisaient comme ça, en dehors du système, et maintenant on est financés pour le faire. Il y a aussi des ateliers qu'on continue à faire bénévolement, déjà tout ce qui est soirées, vie de l'asso, projections, repas, discussions, puis il y a même des animations quand on va à l'extérieur avec d'autres assos. C'est important qu'on continue à proposer des animations non-rémunérées pour soutenir d'autres assos, des mobilisations, des vélorutions, des événements... »

Comme chacun·e a pu se rendre compte, le fonctionnement de Récup'R, un atelier d'auto-réparation parmi d'autres, qui était au

193. Delphine a suivi l'élaboration de ce livre avec bienveillance. Elle déclare souvent que les entretiens et photos la mettent mal à l'aise et qu'elle n'a pas le temps ! Bien qu'elle soit un personnage très important de l'association et de ce livre, une sorte de miroir, cet ouvrage ne compte qu'un seul témoignage d'elle. C'est peu, mais néanmoins révélateur de son efficace discrétion. Un livre reste à écrire !

CONCLUSION

départ environnementaliste, est extrêmement complexe ; et tirer les fils de mes observations m'amène à de nombreuses questions : comment promouvoir une transformation écologiste tout en ne pouvant faire autrement que de s'inscrire dans le système de l'économie de marché ? Comme je n'ai pas cessé de le décrire, c'est en partie une « *utopie infernale* », un supplice, car cette volonté de rupture coûte beaucoup d'efforts à des personnes qui en font déjà beaucoup : est-ce aux premières victimes d'un système socio-économique dévastateur de s'épuiser pour en gérer les nuisances dont elles ne sont pas responsables ? Quant au développement durable, il n'est pas non plus très désirable : est-ce que l'écologie ne mérite pas une meilleure place que celle de contre-poids, de bonne conscience ou de caution à un système socio-économique inégalitaire qui maltraite les personnes autant que l'environnement ? Le problème est donc plus complexe qu'une simple question d'écologie radicale et de développement durable.¹⁹⁴

194. Le 30 avril 2022, lors de la remise de diplôme de l'école d'ingénieurs AgroParisTech, 8 étudiant-es prennent la parole et fendent la torpeur de la cérémonie. Un discours pour appeler à désertier les emplois destructeurs : « *Nous voyons plutôt que l'agro-industrie mène une guerre au vivant et à la paysannerie partout sur terre. AgroParisTech forme chaque année des centaines d'élèves à travailler pour l'industrie de diverses manières : – Trafiquer en labo des plantes pour des multinationales qui renforcent l'asservissement des agricultrices et les agriculteurs. – Concevoir des plats préparés et des chimiothérapies pour soigner ensuite les maladies causées, – Inventer des labels "bonne conscience".* » Les étudiants critiquent jusqu'aux termes mêmes. Les start-ups ? Elles ne sauveront rien d'autre que le capitalisme. Les transitions ? Pour eux, une expression qui sous-entend que la société pourra devenir soutenable sans qu'on se débarrasse de l'ordre social dominant. A la fin de leur discours, iels invitent à s'engager dans des alternatives concrètes : faire du pain, devenir apiculteur-ice ou agriculteur-ice, lutter contre des projets inutiles, et s'impliquer dans un atelier-vélo ! In Lafay Quentin, *Des étudiants d'AgroParisTech bifurquent*, France Culture, 13 mai 2022.

L'ATELIER DES MIRACLES

Dans ce livre, j'ai aussi cherché les tensions qui pouvaient exister entre le besoin de sécurité au travail et le désir de liberté au travail. Pour cela, j'ai essayé d'analyser la tension entre exploitation et émancipation. Les personnes, salarié·es et bénévoles, qui s'impliquent dans un atelier d'auto-réparation commencent par s'investir sur une petite chose, comme réparer une bicyclette, une fois qu'elles en maîtrisent les mécanismes, elles expliquent aux autres membres, elles se posent ensuite des questions sur la pédagogie : quelle pédagogie utiliser pour être accessible à chacun·e ?, puis s'interrogent sur la production industrielle de cycles, puis sur le peu de femmes fréquentant l'atelier, puis elles se rendent compte de la diversité sociale au sein de la structure. Tout d'un coup elles constatent qu'il est difficile d'administrer une association, une fois investies au sein du conseil d'administration, elles observent que les associations sont peu aidées, et même parfois empêchées par les réglementations et/ou les manques de locaux, et en même temps que toutes ces structures fournissent un travail important à la collectivité. À travers ce parcours de la personne qui découvre, en même temps qu'elle s'engage, la prise de conscience de la complexité de l'association et du système dans lequel elle s'insère croît au fur et à mesure qu'elle en a une meilleure connaissance. Le cheminement n'a été que construction et déconstruction de préjugés : action-réflexion-action-réflexion, etc.

Dans les ateliers, il existe une tension entre le haut degré de complexité du vécu de certain·es membres de l'association (salarié·es, certain·es bénévoles) devant chaque jour s'adapter au changement de la réalité et aux vécus de certain·es adhérent·es qui viennent entretenir un vélo ou coudre pour la première fois. Je ne veux ni blâmer ni faire culpabiliser ces dernier·es, mais c'est un fait : tout le monde ne vit pas l'association de la même manière. Je pense que ce constat est la

CONCLUSION

première chose que ce livre doit aider à partager. Ce constat amène à s'interroger sur la façon dont nous devons nous organiser : comment mieux prendre en compte les différences de vécu, de responsabilités, de contraintes, de temporalités ?

Aujourd'hui, les employeurs-ses de l'association, les membres de la collégiale, sont bénévoles, iels ne partagent pas l'expérience de terrain de certain-es salarié-es et bénévoles actif-ces, cela crée « *nécessairement* » des décalages et des tensions. Pendant trop longtemps, Récup'R et beaucoup d'autres associations avec elles ont nié ces tensions au prétexte de l'égalité et de la démocratie. Une association, c'est aussi une division interne du travail, avec des personnes qui portent plus que d'autres et qui s'abîment. Aujourd'hui je pense que cette négation est en partie la source de bien des problèmes. Nous ne sommes pas égaux ! Nous ne partageons pas les mêmes réalités, les mêmes histoires, les mêmes envies, les mêmes contraintes, les mêmes intérêts. Il ne suffit pas de proclamer l'égalité pour qu'elle existe¹⁹⁵, il convient de la construire pas à pas et d'en prendre soin chaque jour. Rien n'est irrémédiable, la confiance, la connaissance et le respect s'acquièrent et se gagnent. L'éducation populaire propose des outils et de nombreuses pistes pour rendre les savoirs accessibles à chacun-e. Je pense que l'intelligence est la chose la plus importante à fabriquer/partager dans les ateliers, c'est ce dont on a le plus besoin : d'intelligence, et surtout d'intelligence collective.

195. Le principe « *une personne, une voix !* » est souvent énoncé dans les associations, cependant il est extrêmement problématique. Quel égalité entre un-e salarié-e qui est là tous les jours, un-e bénévole investi-e qui considère l'atelier comme sa maison et un-e adhérent-e qui cherche un service peu cher pour réparer ses affaires ? Ce besoin d'avoir l'accord de chacun-e (la fameuse recherche du consensus) est parfois en contradiction avec un autre principe : « *L'émancipation des travailleur-euses sera l'œuvre des travailleur-euses eux-mêmes* ».

L'auto-réparation pour résister à l'ère du temps.

La guerre qui se déroule en ce moment en Ukraine entraîne une cascade d'effets mortifères et délétères : crimes, pénurie d'énergie, hausse des prix, migrations, course à l'armement, bouleversement agricoles, pollutions, angoisses nucléaires, montée des nationalismes et du bellicisme, etc. Toutes ces perturbations révèlent des sociétés et des personnes de plus en plus fragiles, précaires et dépendantes. L'économie de marché et toutes ses promesses ne nous protègent pas, –c'est un modèle qui ne fonctionne que quand tout va bien, c'est-à-dire exactement jamais !–, quand les problèmes surviennent, il n'y a plus de défense, plus de services sociaux, plus de nourriture, plus de carburant, plus de responsable, plus rien. C'est un modèle économique inapte à s'amender et à prévenir les risques qu'il engendre : les rapports du GIEC et Amnesty International n'ont jamais infléchi les logiques marchandes des vendeurs de canons et d'hydrocarbures.

Bref, dans un tel contexte de déconfiture morale du capitalisme, de pénurie et de repli sur soi, les nombreux ateliers d'auto-réparation sont, plus que jamais, des outils pour lutter contre toutes les précarités : énergétique, affective, alimentaire et environnementale. Ils sont des lieux pour que chacun-e s'entraîne à penser et à agir en collectif, imagine des solutions et déjà les mette en place à petite échelle. C'est la résilience, la résistance et la contre-attaque en même temps ! Ils sont également des lieux salutaires car lorsque les personnes sont dans l'action elles accusent moins le choc. Quand on répare un vélo ou qu'on coud pour quelqu'un-e, on se décentre, on repousse sa solitude, on oublie ses problèmes, les efforts vont vers la chose qu'on réalise et la personne qu'on aide. En ce sens, les ateliers permettent d'amortir les effets néfastes et déprimants de la vie. Ils permettent de rompre avec l'isolement, de ne plus subir de plein fouet les discours démoralisant,

CONCLUSION

mais de se construire tout un réseau d'amitié, de partager ses craintes et ses joies avec d'autres et, en plus, de participer à quelque chose d'utile.

Aujourd'hui, les ateliers d'auto-réparation essaient. Ils changent la hiérarchie des valeurs des personnes qui les fréquentent et savent discrètement (mais efficacement) l'ordre établi. En cela, ils sont une alternative crédible, viable, désirée et désirable. Mais pour s'épanouir ils ont juste besoin d'un peu d'argent et de locaux. Alors, je me demande : Pourquoi ne pas revendiquer des espaces socialisés comme les moulins, les fours, les séchoirs et les bibliothèques d'autrefois ? Et, même pourquoi pas un revenu universel conséquent ? Ce serait des revendications utopiques et classes ! Les financements par projets, qui sont malheureusement aujourd'hui devenus la norme dans les associations, ne conviennent pas, car ils ont toujours un temps de retard sur les initiatives des personnes qui s'activent sur le terrain, puis ils mettent toujours en position d'infériorité, de se justifier, de tout compter, de mendier. Ensuite, ils servent à financer des problèmes qui sont en partie étrangers aux personnes qui fréquentent les associations. En effet, il existe une confusion entretenue entre les problèmes des bailleurs et des collectivités et ceux des personnes qui s'impliquent sur le terrain des ateliers et des associations : la collectivité rêve de soldats dociles, volontaires et infatigables pour promouvoir le vélo, réduire les déchets, lutter contre les discriminations, faire du lien avec des personnes exclues... Mais les personnes qui s'activent dans les ateliers d'auto-réparation sont grand-es et se moquent de ce que disent et pensent les collectivités : elles veulent juste bricoler des vélos, coudre de beaux vêtements, rencontrer des personnes de partout, se distraire, partager leurs idées, améliorer leur cadre de vie, organiser des trucs rigolos... Bref, rendre leur vie plus belle et plus palpitante. Pour y parvenir elles ont juste besoin de soutien, de reconnaissance et de ne pas avoir de bâtons dans les roues. Et surtout pas qu'on leur

demande pour la énième fois de faire leurs preuves ! Dans tous les cas, tout ce qui sera fait pour elles, sans elles, sera fait contre elles ! Alors, pour sortir de l'impasse, les travailleur·euses des ateliers d'auto-réparation doivent relever la tête, et se convaincre qu'iels ont tout le bon sens et toute la légitimité pour parler elles et eux-mêmes de solidarité et d'écologie afin de demander ce à quoi iels ont droit pour bricoler un avenir meilleur.

Du faire soi-même au faire-ensemble

Améli·e, ancienne co-président·e :

« Pour ma part je me suis fait des copains et des copines, on a bien rigolé, on a fait Chasse-Goupille, on a passé de bons moments, on a réfléchi à des choses ensemble, j'ai avancé, j'ai mûri, j'ai appris des choses politiquement sur plein de sujets. C'était trop bien et je vois que plein de personnes vivent ça aussi à différentes échelles. Pour la couture, je ne connais pas bien, mais à chaque fois que je monte, il y a des petits gâteaux, ça papote, ça rigole, ça a l'air cool. Puis, il y a des gens qu'on voit en dehors de Récup'R, parce qu'au final, on s'entend bien. Voilà, ça brasse du monde, ça fait des bons moments, des belles rencontres. »

Fred, ancien co-président :

« En même temps c'est quoi être le dernier de la classe ? C'est avoir un vélo pourri parce que t'as pas d'argent ou

CONCLUSION

c'est avoir un vélo électrique à 3000 euros et être impuissant au moment de le réparer ? Il y a un renversement des valeurs à Récup'R, qui réinvente l'estime des gens, qui permet de sortir des échelles de valeurs habituelles... Tu parlais de laboratoire : Récup'R est un espace où l'on redistribue les cartes, qui réinvente les choses sur une base de davantage de respect. »

Christelle, bénévole à l'atelier de couture :

« Peut-être que dans une grande ville comme Bordeaux, on a besoin de lieux non-marchands. On a besoin de lieux de réunion. Avant, dans les petits villages, les gens se retrouvaient peut-être plus facilement. Quand on arrive d'ailleurs, ou même si on habite là depuis plusieurs années, on ne connaît pas forcément ses voisin-es. Le fait d'avoir des associations, des lieux ouverts, où on peut arriver et ensuite être intégré-e et s'investir si on en a envie, c'est bien. Parce que ça peut permettre de rompre l'isolement et de créer du lien. »

Le capitalisme divise, isole, produit de l'oubli, de la solitude et de l'accélération. Il convient donc de ne pas se laisser entraîner par le courant, mais au contraire de s'unir, de se raconter et de se réapproprier le temps. Comme chacun-e l'aura constaté à travers de nombreux exemples, une lutte ne doit pas primer sur une autre¹⁹⁶.

196. Lire : Meurice Guillaume, *Petit éloge de la médiocrité*, Les Pérégrines, 2023. Extrait : "Pour Guillaume Meurice, [...] la médiocrité est non seulement un mode de vie, mais aussi un formidable facteur d'émancipation. Elle autorise l'action sans la pression du résultat, pour le simple plaisir de se mettre en mouvement, pour la beauté du geste. Il faut la revendiquer en tant que résistance politique, car elle porte en elle le refus de la hiérarchie, de la compétition et du catéchisme capitaliste". Lire aussi : Saltel Delphine, *Comment renoncer à*

L'ATELIER DES MIRACLES

Celle pour l'écologie ne peut pas se mener sans une lutte pour le droit et le respect des travailleur-euses, ni sans une lutte contre le patriarcat et contre le capitalisme. Les femmes, les minorités de genre, les migrant-es, les personnes handicapé-es, sont les premières victimes du capitalisme et des désordres climatiques : précarité, inégalité, invisibilité, exploitation, exil, oppressions, exclusion...¹⁹⁷. Voilà, le point de départ. La lutte est ambitieuse. Elle est aussi une question de justice et de survie. D'ailleurs, il n'y a pas forcément à désespérer, elle peut se mener dans la joie, la solidarité et la créativité. Tout dépend de notre nombre et de notre capacité à nous lier, à nous rencontrer, à nous enrichir les un-es les autres, à nous faire confiance.

Albert Thierry, un pédagogue libertaire du début du XX^e siècle a forgé le concept de « *refus de parvenir* »¹⁹⁸. Il a conçu une pédagogie

être un parent parfait, in « *Vivons heureux en attendant la fin du monde* », Arte Radio, 2021. Ce podcast explique comment les injonctions à la perfection conduisent tout droit au burn out, car comment être parfait-es dans un monde qui ne l'est pas, sans en avoir les moyens ?

197. Dans l'article « Il faut casser le consensus environnemental » du n°180 du Journal *CQFD*, le sociologue Razmig Keucheyan rappelait que l'écologie est aussi une lutte de classe, en effet les pauvres sont les premières personnes exposées aux pollutions et aux changements climatiques. Les moins favorisés occupent, par défaut, les terrains les moins bons où s'installent aussi les activités les plus polluantes : zones inondables, proximité de décharges, d'incinérateurs et d'usines dangereuses. D'autre part, comme une double peine, les moins riches sont aussi employés dans les métiers les plus dangereux : par exemple, les femmes de ménage utilisent des détergents toxiques pour elles et l'environnement, des intérimaires nettoient des cuves de produits nocifs, etc.). Et, paradoxalement les classes populaires sont celles qui polluent le moins !

198. Albert Thierry (1851–1915), instituteur et pédagogue libertaire, mort trop jeune à la guerre. Son concept de refus de parvenir reprend un peu une citation d'Élysée Reclus : « *Tant que notre triomphe ne sera pas aussi celui de*

CONCLUSION

où les enfants s'entraident, où le rythme de la classe est donné par le moins rapide. Où l'entraide prévaut sur la compétition. Où tout le monde progresse ensemble. Il a observé que dans l'enseignement traditionnel les professeurs ont tendance à aider les plus fort·es. Les premier·es de la classe accaparent alors toute l'attention de leur enseignant·e, et au final les bon·nes élèves changent de classe et jamais ne reviennent aider les camarades qui·els ont dépassé·es et abandonné·es à leurs problèmes. Plus tard, Paulo Freire, un pédagogue brésilien, créera une méthode adaptée à chaque population, pour que les personnes opprimées comprenant leurs oppressions, en finissent avec la résignation et puissent redresser la tête. Il dira : « *Personne n'éduque autrui, personne ne s'éduque seul, les hommes et les femmes s'éduquent ensemble par l'intermédiaire du monde* ».

Raconter l'auto-réparation pour sauver le monde

Beata l'écrivaine qui en cite d'autres :

« En tant qu'écrivaine je me rend vraiment compte de l'importance du story telling. Il est horrible ce mot là, parce qu'il a beaucoup été utilisé par les hommes et les femmes politiques, mais parfois par humilité ou par méconnaissance des codes de la conversation publique, on

tous, ayons la chance de ne jamais réussir. ». Pour l'historienne Marianne Enckell : « *Le refus de parvenir est d'abord le refus de vivre et d'agir uniquement pour soi, pour mettre son savoir-faire comme ses compétences au profit de la solidarité* ».

L'ATELIER DES MIRACLES

ne dit pas forcément tout ce qu'on fait. Hier, je lisais un texte de l'écrivaine sud africaine Nadine Gordimer. Attend, je vais le chercher et te le lire.

Ça s'appelle La condition de l'écrivain dans le monde d'aujourd'hui :

" Il y a quelque mois, je participais à Paris à un congrès chargé d'évaluer la condition de l'artiste dans le monde. Nous nous tenions sur une élégante estrade devant un public nombreux, parmi nous il y avait un musicien célèbre, un sculpteur distingué, plusieurs poètes et écrivains réputés, une danseuse et chorégraphe renommée, nous venions littéralement des extrémités de la terre.

À cette imposante séance inaugurale nous étions flanqués du directeur général de l'organisation qui nous accueillait, du représentant d'une fondation culturelle financée par une des dynasties multi-milliardaire de l'Amérique du Nord et d'un représentant du ministère français de la culture. Le directeur général, le représentant de la fondation multi-milliardaire et le représentant du ministère se sont levés chacun à leur tour pour prononcer un discours d'une demie-heure. La séance qui accueillait aussi un bref concert ne devait durer que deux heures. Un fonctionnaire s'est glissé derrière nos sièges, sur la pointe des pieds, et nous a demandé à nous les artistes de réduire notre allocution à 3 minutes. Humblement nous avons pris notre stylo et commençons à tailler dans nos discours. Après que les bureaucrates aient fini leurs discours, nous avons été invités, un par un, à parler en langage télégraphique. Tout le monde l'a fait sauf la dernière, c'était, je donne son nom pour lui rendre hommage, Mallika Sarabhai, danseuse-chorégraphe indienne, elle a bondi sur le podium, en sandales et sari, et déclaré : « *J'ai déchiré mon discours, les bu-*

CONCLUSION

reaucrates ont eu le droit de parler autant de temps qu'ils le souhaitent, les artistes se sont vu signifier que trois minutes suffisaient pour ce qu'ils pouvaient avoir à dire, nous avons donc la réponse à la question de la condition de l'artiste dans le monde d'aujourd'hui ! »

Ce texte pose la question de comment on raconte son histoire, de comment on occupe sa place et de comment on laisse raconter notre histoire par d'autres. Notre histoire ne doit pas être réduite à trois lignes pour rentrer dans une case machin 5B d'un formulaire de demande de financement. Où à la fin, celui qui t'aura donné 3 francs 6 sous parlera pendant 3 heures ou s'étalera sur 2 pages entières de journal pour raconter le bien qu'il t'a fait ! Cette réflexion sur comment on se raconte, sur qui on est et sur comment on prend notre place dans le monde est très importante. Et c'est là que vous pourriez mieux faire : ne plus dire « vélo et couture » mais « voilà qui nous sommes ! ». L'empowerment, c'est être suffisamment confiant-e-s de qui on est, fier-es et content-e-s de ce qu'on est, conscient-e-s de ce qu'on fait et du chemin parcouru pour pouvoir prendre la demie heure et non pas les 3 minutes. Dire : "Voilà ce que nous sommes, d'où nous venons et ce que nous pouvons faire aujourd'hui !"

C'est un peu ce que j'ai voulu faire en écrivant. Dans mon cas, c'est par rapport à l'histoire du Rwanda, mais quand on écrit, quand on pose ses idées, ça permet de raconter. Et raconter, c'est le début de la rencontre. Raconter qui on est c'est la première chose qu'on devrait faire quand on rencontre quelqu'un-e. Mais malheureusement, on demande le plus souvent "qu'est-ce que tu fais ?" et pas "qui tu es ?". Tu vois, tout à l'heure en me présentant, je t'ai dit ce que j'avais fait parce que c'est souvent ça qu'on demande et, c'est progressivement, à travers la conversation, que je t'ai dit qui j'étais... »

L'ATELIER DES MIRACLES

Il me semble, que malheureusement, la peur est bien souvent un des moteurs de l'Histoire. Tous les jours les mauvaises nouvelles s'enchaînent sur les chaînes d'information : guerres, épidémies, pollution, corruption, etc. Ces mauvaises nouvelles plombent les bonnes volontés, anéantissent les envies de s'engager, poussent à désespérer du genre humain, incitent certain·es à s'armer, d'autres à creuser des abris anti-nucléaires, à ériger des murs défensifs, ou plus modestement, à se replier sur leurs vies privées. Certes, toutes ces réalités existent, mais elles ne doivent pas occulter qu'il existe aussi des choses belles et porteuses d'espoir. Dans ce livre j'ai essayé de décrire l'ordinaire d'un atelier d'auto-réparation, ainsi que les mécanismes qui font qu'on parle si peu des innombrables petits miracles qui s'y produisent quotidiennement. La raison de cet assourdissant silence, je l'ai dit, s'explique souvent par la dévalorisation des travaux manuels, l'invisibilisation du travail des femmes, des migrant·es, des handicapé·es, des personnes âgées, des classes populaires, puis au mépris qu'on porte souvent à celles et ceux qui vont plus lentement ou différemment, à la dévalorisation des personnes et des choses abîmées, cabossées, rapiécées, d'occasion... L'économie libérale et productiviste donne l'illusion d'être rationnelle mais elle n'est qu'une vaste machine à exclusion, ses discours enjoués promettent des lendemains qui chantent : la technologie pour toutes, des millions de couleurs, du neuf, du brillant, du propre, du sophistiqué, des personnes heureuses, performantes et toujours bien nourries. Pourtant, s'acharner à poursuivre ce désir de vie technicolor, cette surconsommation, ne sert à rien, et insister, malgré tout, ne fait qu'ajouter au désastre, au gaspillage, aux inégalités, aux frustrations et aux ressentiments¹⁹⁹.

199. Saltel Delphine, « *Vivons Heureux avant la fin du monde n°13* », « *Pa-resse business : petits livreurs et gros profits* », Arte Radio, avril 2022. Extrait : « *Des siècles de civilisation et d'innovation technique pour ne plus bouger ses fesses du canapé... Que raconte ce business de la paresse ? Sous prétexte de nous simplifier la vie, comment cette économie change-t-elle le visage de la ville ? Notre rapport aux autres, au travail, au temps ? D'ailleurs quelle vie*

CONCLUSION

En mars 2022, à Moulins, le réseau des ateliers d'auto-réparation de vélos participatifs et solidaires l'Heureux Cyclage réunissait 250 personnes pendant quatre jours pour échanger sur l'auto-réparation. Je notais avec plaisir que le réseau était complètement à contre-courant de l'hubris des idées dominantes. Alors que de nombreuses organisations, pour converger vers les capitales et partir à l'assaut du pouvoir, s'appliquent à mettre en rang et à galvaniser leurs troupes, à coup de slogans simplistes, d'étendards flamboyants et de discipline plus ou moins coercitive, l'Heureux Cyclage faisait tout le contraire, il ne dictait pas de lignes de conduite et invitait ses adhérent·es à tranquillement échanger sur l'augmentation de plus en plus notable du nombre d'ateliers d'auto-réparation en territoire peu dense (la Bretagne, l'Auvergne, les Landes, les Alpes se couvrent d'ateliers jusque dans les plus petites villes). Et, tous ces ateliers qui se créent sont autant de bonnes nouvelles et de stimulantes histoires de personnes et d'ateliers à raconter. Dans les ateliers plus anciens, des inconnu·es se gorgent d'énergie, de savoir-faire et, de confiance. Et, un jour, si le vent de la vie les déplace, iels fondent un nouvel atelier là où iels atterrissent. L'essaimage, c'est aussi simple que ça. Il convient de raconter ce phénomène puissant et inexorable pour le valoriser et l'accompagner. Pour dire aux personnes qui se lancent qu'elles ne sont pas seules. Pour dire aux personnes qui se désespèrent chez elles qu'elles peuvent participer, à deux pas de chez elles, à quelque chose de stimulant, d'utile et d'émancipateur. Et, enfin pour dire, aux ami·es, aux familles, aux mairies, aux institutions, de ne pas mépriser : cette histoire d'atelier d'auto-réparation n'est pas farfelue, elle ne vient pas de nulle part, elle s'appuie sur l'expérience solide d'un réseau qui a plus de 10 ans d'expérience et dont les bienfaits en terme d'écologie, de solidarité et d'éducation populaire ne sont plus à démontrer. Et même, plus largement, que cette mouvance de l'auto-réparation vient

mènent celles et ceux qui pédalent toute la journée avec des sacs isothermes sur le dos ? »

L'ATELIER DES MIRACLES

d'une Histoire encore plus ancienne et plus grande, celles des travailleur-euses, des femmes et des hommes qui s'émancipent, s'organisent et résistent. Voilà ce qui me semble salutaire d'écrire, de raconter et de transmettre.

Peu à peu les ateliers d'auto-réparation sortent de l'ombre et prennent confiance : à Récup'R les couturier-es cousent des costumes et défilent, des groupes de cyclistes paradent dans les rues, les fanzines sont exposés à la bibliothèque municipale, des films sur les ateliers sont réalisés et diffusés²⁰⁰. Des *bike war*²⁰¹ et des rassemblements cyclo-féministes s'organisent. Voilà, ce que nous pourrions proposer aux journaux télévisés, raconter aux enfants dans les écoles, montrer dans les cinémas, étaler dans les pages des journaux en papier. Ça repousserait la grisaille, éloignerait les idées noires, ringardiserait les policien-nes et les expert-es en tout. Surtout, ça égayerait la vie et mettrait du baume au cœur des personnes qui s'activent pour que les ateliers existent et soient accessibles à toustes.

200. Aux Rencontres de l'Heureux Cyclage 2022 est diffusé le documentaire de Constance Brosse, *Le moment des forces*, un film qui plonge dans une formation de mécanique en mixité choisie sans hommes cisgenres à l'atelier du Chat Perché de Lyon. Notons aussi *Un film de propagande et de Vélosophie* de Laurent Védrine. Puis, *Y'a t-il un vélo pour sauver le monde ?* Ce dernier film, réalisé à la main par les fantastiques membres de l'atelier de Dynamo à Nancy, compile des courts métrages désopilants, poétiques et subversifs.

201. « Créer pour détruire », tel est le slogan de cette discipline qui consiste à retaper de vieux vélos, pour ensuite les détruire lors de batailles inspirées des joutes équestres. Une *bike war* débute bien avant le jour du grand affrontement. En amont, des équipes sont chargées de récupérer de vieux biclous, des outils et beaucoup de ferraille pour créer les machines improbables et robustes. La *bike war* s'achève par une bataille réunissant chars et vélos. »
<https://www.vice.com/fr/article/8xjzkn/bienvenue-a-la-bike-war-le-destruction-derby-du-velo>

CONCLUSION

Pour réussir cette tentaculaire entreprise de propagande et de subversion culturelle, il convient que les acteur·ices des ateliers d'auto-réparation sortent la tête du guidon, entrevoient le chemin parcouru individuellement et collectivement, comptent les obstacles surmontés, se remémorent tous les préjugés défaits, puis enfin prennent le temps nécessaire pour raconter. Courage camarade ! Lève ton pied de la pédale de la machine à coudre, pose tes outils sur l'établi, racle ta gorge, respire, et prononce doucement : « *Il était une fois un petit atelier d'auto-réparation...* »



Chapitre 10 : Table des matières

Remerciements.....7

TABLE DES MATIÈRES

Préface.....	10
Pourquoi un livre ?.....	10
Poétiser (ou l'art de subvertir l'existant).....	11
Un mécano philosophe.....	13
S'émanciper (et un peu plus).....	15
Avant-Propos.....	17
Introduction.....	24
Un atelier d'auto-réparation comment ça fonctionne et que nous apprend son fonctionnement ?.....	33
Là où l'auteur-mécano explique un peu d'où il parle pour que chacun.e entrevoie dans quelle complexité il bricole.....	42
Chapitre 1 : Tenir un atelier d'auto-réparation sur une frontière.....	45
Impressions de l'extérieur : prendre le temps de regarder.....	46
Quels rapports entre une montagne d'objets à réparer, des personnes à accueillir et une ville soucieuse de s'embellir ?.....	49
Raconter l'Histoire d'un local pour lutter contre le bulldozer du temps.....	54
Déménagement et emménagement : s'approprier un nouvel espace.....	61
Chapitre 2 : Inscrire les ateliers d'auto-réparation dans la grande Histoire.....	71

L'ATELIER DES MIRACLES

À l'origine de l'écologie politique, un refus.....	75
Les Trente Glorieuses : émergence d'une société de confort, de certitude et de gaspillage.....	76
Mai 68 la révolte des jeunes : le confort ne suffit pas, il faut la liberté !.....	78
Faut pas trop rêver non plus : choc entre les aspirations individuelles et la dureté des structures socio-économiques.....	80
Quand les losers proclament que ce ne sont pas elleux qui ont la vie la plus pourrie.....	82
Après les punks, les altermondialistes et les autres !.....	84
Un système dominant qui ne fait plus rêver : une Histoire qui n'est pas écrite d'avance.....	88
Chapitre 3 : Apprentissage de la mécanique, une petite histoire dans la grande.....	92
Une anecdote familiale pour montrer que la vie est complexe.....	93
Réparer des vélos, un choix à contre-courant de la vitesse et de l'innovation.....	94
La mécanique c'est des jeux et des tolérances.....	96
Où l'on médite des carters en plastique beaux et protecteurs car ils rendent idiot.e.s.....	100
Chapitre 4 : L'inconvénient d'être né.e de parents qui ont du mal à s'entendre.....	104

TABLE DES MATIÈRES

Les ateliers d'auto-réparation : une alternative à quoi ?.....	107
Dans quel monde vivons-nous ? La difficulté de critiquer quand on a mis ses doigts dans la confiture.....	110
Chacun-e tire la couverture de son côté : illusions et désillusions des discours.....	113
Chapitre 5 : Les ateliers, des démocraties sous influence.....	119
La famille : comment prendre soin et rester combatif ?.....	123
L'école : devenir un-e bon-ne élève ou faire l'école buissonnière ?	128
L'entreprise : un système qui invite, au nom du bon sens, à étouffer la diversité.....	131
La République française : un système qui fait son auto-promotion	134
L'autogestion, une utopie infernale ?.....	138
Où celui qui croyait former les autres découvre plein de choses	142
Chapitre 6 : Travail, je t'aime moi non plus !.....	151
Comment avoir prise sur un monde liquide et quand on est soi-même dans le flou ?.....	158
L'éthique du faire : comment l'auto-réparation peut rendre plus heureux et meilleur.....	164
Chapitre 7 : Genres, races, classes et productivité.....	179
Apprendre à transgresser : bell hooks et l'auto-réparation.....	192

L'ATELIER DES MIRACLES

Examiner les pièces détachées une par une sans oublier de regarder la machine dans son ensemble.....	195
Où l'on se dit que ce serait bien de mettre nos analyses en commun et de les comparer.....	201
Un atelier entre tradition et émancipation.....	210
Personne n'est étranger·e à l'atelier.....	216
Chapitre 8 : Créer la rencontre, propagande et convivialité.....	225
La cuisine ou l'art de faire ressortir le meilleur de chaque ingrédient.....	228
Plutôt qu'encadrer les gens, encourager les débordements !.....	236
De l'auto-réparation à l'auto-édition, une pente naturelle.....	239
Un événement parmi d'autres : l'apéro-voyageur.....	240
Chapitre 9 : L'essaimage des ateliers, une dynamique tentaculaire et anarchique.....	243
Où l'on raconte que la galaxie des ateliers se compose de plusieurs systèmes.....	244
Échanger des fanzines, propager des idées.....	246
Où l'on témoigne d'un tout petit festival pour montrer que sur le terrain tout peut se mélanger.....	250
Où l'on dit entre les lignes que chacun·e vient de quelque part.....	254
Conclusion.....	259

TABLE DES MATIÈRES

Prendre en compte les jeux et les tolérances pour produire du changement.....	259
L'auto-réparation pour résister à l'ère du temps.....	264
Du faire soi-même au faire-ensemble.....	266
Raconter l'auto-réparation pour sauver le monde.....	269